M14
11-D
36

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
11. 1
57

E. 9
C. 3
S. A
0. 8
N. 42

14.11.D.36

BAGATELLES MORALES ET DISSERTATIONS,

PAR MONSIEUR L'ABBÉ COYER.

NOUVELLE ÉDITION.

BIBLIOTECA N.A.T.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

BAGATELLES MORALES ET DISSERTATIONS.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ COYER;

AVEC

LE TESTAMENT LITTÉRAIRE DE Mr. L'ABBÉ DESFONTAINES.

Nouvelle Edition, augmentée.

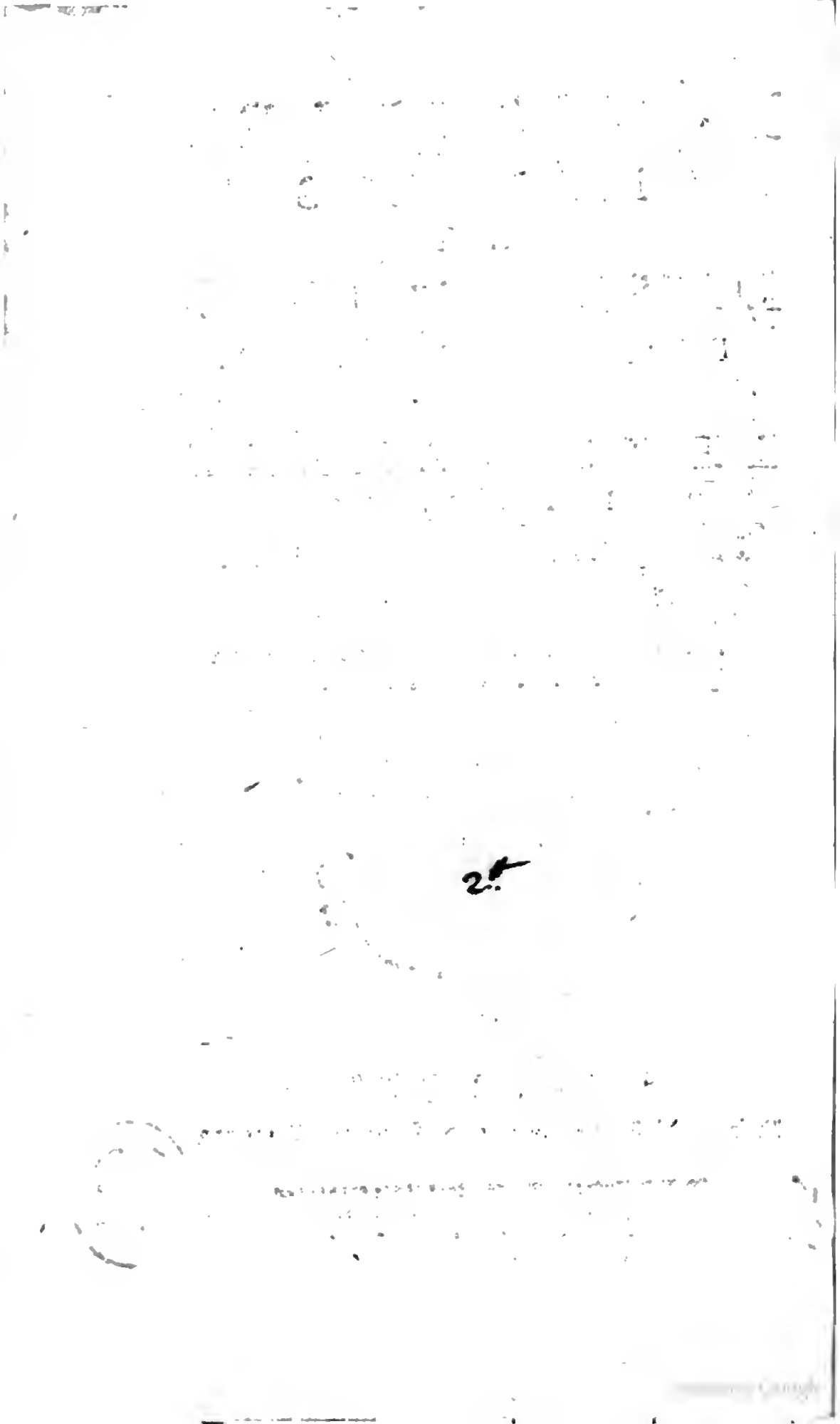
. . . . . *ridentem dicere verum*
Quid vetat ? . . . . . Horat.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A LONDRES;

Et se vend à FRANCFORT, chez KNOCH & ESLINGER, Libraires.

M. D C C. L I X.



AVERTISSEMENT.

JE raſſemble dans un volume des Piéces qui ont déja paru ſur des feuilles volantes. Celle qui ſe préſente la premiére, eſt la ſeule qui ait l'avantage de la nouveauté ſans avoir plus de corps que ſes ſœurs, & je n'entreprens pas de prouver au Public que des Riens ſont quelquefois des choſes. Ce ſeroit bien ici le cas d'implorer ſon indulgence ; mais elle doit être uſée depuis que les Auteurs la mettent à de ſi fréquentes épreuves. Quel parti prendre ? Je m'engage, foi d'Auteur, à le dédommager par des Ouvrages très-utiles dont voici les titres : Diſſertation ſur le vieux mot de *Patrie*, & la bonne façon de le prononcer. Preuves démonſtratives que le Peuple eſt compoſé d'hommes. Procédé ſûr pour faire un Citoyen d'un courtiſan. Machine politique pour engréner les vertus avec le gouvernement d'un Etat. *Aurai-je aſſez fait ?*

Pièces contenues dans ce Recueil.

LE Siécle préſent, ... *page* 1
Découverte de la Pierre Philoſophale, 20
L'Année merveilleuſe, ... 32
La Magie démontrée, ... 46
Plaiſir pour le Peuple, ... 66
Lettre à un Grand, ... 77
Découverte de l'Iſle Frivole, ... 89
Lettre à une Dame Angloiſe, . . . 142
Réponſe à la même, ... 157
Diſſertation ſur la différence de deux anciennes Religions, la Gréque & la Romaine, ... 165
Diſſertation ſur le vieux mot de Patrie, 216
Diſſertation ſur la nature du Peuple, 236
Teſtament littéraire de M. l'Abbé Deſfontaines, ... 257

BAGATELLES

BAGATELLES MORALES.

LE SIÉCLE PRESENT.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ENTENDRAI-JE toujours déplorer la décadence du Siécle ? *Les Arts, les Sciences, le Goût, les Talens, les Vertus tout s'affoiblit, tout tombe* : voilà ce qui se dit & s'imprime. Les étrangers ne nous croiront que trop sur notre parole. S'il n'y avoit que les vieillards qui fissent l'éloge du passé, on ne s'allarmeroit pas sur le présent, mais le cri de-

vient général : *Où ſont ces Citoyens illuſtres, ces Génies en tout genre qui élevérent la France au-deſſus des Nations* ? Toujours citer nos peres ! Nous les valons bien, nous valons mieux.

Voyez, me dit-on, dans la Capitale tous les monumens qui l'embelliſſent, à qui les doit-elle ? Et moi je dis : Jettez les yeux ſur les plans que nous formons : Hôtel de Ville qui changera ſa barbarie gothique en beauté romaine, un Grenier public où l'Abondance & l'Architecture ſe donneront la main, des Sales de Spectacles mieux entendues & plus noblement conſtruites, une Colonade à l'exemple d'Athénes, nous placerons les Statues de nos grands hommes, ce centre de la Ville élargi & aligné, ces Fontaines décorées qui verſeront leurs eaux dans de grands baſſins, ces Quais continués qui iront chercher la Seine à l'autre extrémité de Paris, ces Ponts débarraſſés de maiſons, ce Boulevard pouſſé au Midi pour enfermer la Ville dans un jardin continu. Voilà ce que nous projettons depuis que nous occupons le théâtre ; & fuſſions-nous encore le reſte du ſiécle à projetter, ce ne ſeroit pas trop pour de ſi grandes choſes. Le tems ame-

nera tout, & nous trouverons des Manſards & des Perraults, ils ſont trouvés, ils s'eſſayent tous les jours ſur les Palais de la finance, bien ſupérieurs aux Hôtels des Princes dans le dernier âge; donc l'Architecture publique aura la même ſupériorité.

Mais lorſque le génie de l'Architecture prenoit un ſi grand vol, la Peinture s'élevoit auſſi haut. On a vû ſous le même régne plus de trente Peintres d'une haute réputation.

Que veut-on dire ? Manquons-nous de Peintres ? Entrons dans le Salon où l'on expoſe les Ouvrages de chaque année : que de Paſtels ! Eh ! qu'importent les Batailles d'Alexandre ou les Victoires de Louis XV, objets que nous connoiſſons aſſez ? Ne vaut-il pas mieux nous montrer des perſonnages groteſques & nouveaux ? On aime à deviner, on aime à rire : quel eſt l'inconnu repreſenté dans ce Portrait ? Comment ſe nomme ce Bouffon qui grimace ! Voilà ce qui s'apelle tirer les Citoyens de l'obſcurité. Qu'on ne croïe pas cependant que nous abandonnions l'Hiſtoire, elle ſe promene ſur les équipages.

Cette envie de louer les Peres aux dé-

pens de leur poſtérité, s'étend à tout : *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinaut*, *Lulli !* Voilà de beaux noms, j'en conviens ; cependant il n'en eſt pas moins vrai que nous nous ſommes ouvert ſur nos Théâtres des ſources de plaiſir qu'ils ne connoiſſoient pas, les Contes de Fées mis en action, les Comédies patétiques, les Feux d'artifice, les Bouffons lyriques, les Marionnettes même ennoblies pour le Boulevard. D'ailleurs ces Peres du Théâtre étoient-ils de vrais génies ? Copiſtes de Sophocle, d'Euripide, de Plaute, de Térence, Dramatiques très-ſurannés avec leſquels nous ne lions pas connoiſſance ; nous tirons tout de notre propre fonds, & ce fonds eſt inépuiſable. Qu'on interroge le Sénat comique, il répond que ſon embarras eſt de régler les rangs entre les Auteurs qui ſe battent pour occuper la Scène.

Veut-on aprécier au juſte les talens du Théâtre ? Qu'on examine le degré de chaleur qu'ils répandent dans le public. *Le Prince de Salerne* a eu des repreſentations ſans nombre : *L'Oracle* ne finiſſoit pas, & on le conjuroit de parler encore. Moliére ne vit pas autant d'empreſſement pour le *Tartuſe* & le *Miſan-*

trope. Lorſqu'*Epicaris* a voulu paroître, tous les bureaux d'eſprit, eſprits de qualité ſur-tout, l'ont annoncé magnifiquement, la Ville & la Cour ont ſoupiré pour la voir : heureux qui a trouvé place ! On douta parmi nos peres ſi *Athalie* pourroit ſoutenir le grand jour. L'Opéra depuis Lulli a-t'il gagné ou perdu ? Il a gagné ſans doute. Quel eſt ce trouble univerſel ! Tous les viſages changent, tous les yeux s'allument, toutes les voix s'élevent, je n'entends qu'un cri : Avez-vous lû ? *C'eſt un cinique atrabilaire, un frénétique, un furieux, un monſtre : ô terre ! ô ciel ! qu'il ſoit banni, qu'on le mette en piéces...* Expliquez-vous, qu'a-t'il fait ? Je tremble pour la patrie.. *Il a écrit que nous ne chantons pas bien.....* Rien ne marque tant la ſublimité des talens que cette ſenſibilité extrême, cet enthouſiaſme général.

Non, non, ne craignons pas de rougir en rencontrant nos ayeux dans la carriére de l'eſprit. Opoſons-leur avec ſécurité nos Fabuliſtes, nos Romanciers, nos Faiſeurs de caractéres, nos Satiriques, nos Orateurs, nos Sçavans. Point de détail, ni de diſcuſſions : elles ne ſont pas faites pour une nation qui penſe à la

hâte. Mais il eſt des régles ſûres pour juger en gros entre deux générations. Il y a plus d'eſprit, plus de lettres, plus d'érudition, plus de ſcience dans celle où il ſe trouve plus de Libraires, plus d'Ecoles publiques, plus d'Académies, plus de cercles de Savantes. Or tous ces magaſins d'eſprit ont doublé, triplé de nombre. Sous Louis XIV. il étoit aſſez ordinaire que le fils du Laboureur cultivât la terre, que celui de l'Artiſan ne connût que ſes mains; aujourd'hui ils diſputent de Religion, figurent au Barreau, ou prononcent aux Spectacles : nos terres & nos manufactures en ſouffrent un peu, qu'importe ! L'eſprit a gagné l'état. Il a fallu donner une Académie à chaque Province, bien-tôt chaque Bourgade aura la ſienne. Lorſque la Reine des Académies apuya ſon trône ſur quarante colomnes, elle crut que ce petit nombre cadreroit avec tous les ſiécles; elle ne prévoyoit pas la fécondité du nôtre : que d'aprentifs frapent à ſa porte ! Elle avoit des idées qui n'étoient propres qu'à décourager les talens; elle diſoit que l'éloquence devoit perſuader & toucher, la Poëſie inſtruire & plaire : Combien d'Orateurs & de Poëtes n'oſé-

rent ſe produire ? Ils ont vécu trop-tôt. Nous leur aprendrons à ſe chamarer de figures, de métaphores, d'antithéſes & d'agrémens de toute eſpéce, à perſuader indépendamment des raiſons, à plaire ſans créer des idées. On ſe déſabuſe avec le tems : des imaginations giganteſques comparoient l'éloquence à un torrent qui entraîne tout avec bruit ; nos ruiſſeaux qui murmurent ſous des fleurs ont bien d'autres charmes. La Poëſie étoit un feu divin qui embraſoit les ames : nous avons laiſſé éteindre ce volcan terrible, & nos Artificiers tirent des fuſées ſur le Parnaſſe. Il me ſemble voir *Boſſuet* ou *Corneille* à l'ouvrage, quelle agitation ! Quel tourment ! Quelles convulſions ! L'âge d'or revient parmi nous, nous accouchons ſans douleur, notre proſe coule doucement, & nos plus jeunes Poëtes font des Vers de ſang froid.

Lorſqu'on peut arriver par des routes faciles, eſt-ce un mérite de s'embarraſſer dans des ſentiers épineux ? Etoit-il fort néceſſaire de diſtinguer l'*imitation* du *plagiat* ? *Boileau*, pour s'aproprier l'or d'Horace ou de Juvenal, le tiroit de la mine & le travailloit : nous le prenons tout fait. On eſtimoit des pédans qui pâliſſoient ſur

Homére & Démoſthéne, nous nous amuſons quelquefois avec cette antiquité devenue françoiſe, ſans nous donner le pénible ridicule d'être hériſſé de grec. Cherchoit-on une ſcience ? On fouilloit laborieuſement dans les ſources pour l'embraſſer toute entiére ; les Journaux, les Dictionnaires, les Almanachs nous la donnent en découpures, en prend qui veut & d'un air déſoccupé. Il n'y avoit alors que les gens de qualité qui ſçuſſent tout ſans avoir rien apris : le privilége n'eſt plus excluſif ; on court les bureaux d'eſprit, les jolis ſoupers, les ſpectacles, & on eſt étonné de ſe trouver Auteur. On étoit perſuadé que pour faire un Livre il falloit avoir quelque choſe de nouveau à dire, tous les jours nous en voyons éclore qui étoient déja nés. Cette ſurabondance de ſcience reflue ſur le ſexe. Il n'écoute plus, il parle, il diſſerte, il prononce, il compoſe.

Mais un mot décide. Qui donne le prix des lettres & des ſciences à nos anciens ? *Le Public*, direz-vous. Moi je m'en tiens au jugement des gens du métier ; or les gens du métier, les Auteurs (excepté trois ou quatre qui tiennent au dernier âge, & qui y reſſemblent trop pour n'être

pas ſuſpects) tous ſe couronnent les uns les autres. Aprenons à juger d'après les vrais connoiſſeurs. En général l'eſprit de l'autre ſiécle manquoit d'une qualité eſſentielle : il n'étoit pas ſubtil, il ne ſaiſiſſoit que les grands traits ; le nôtre s'attache aux petits ; nous diſſéquons les vertus ; nous analyſons les ſentimens, nous fendrions un cheveu en quatre. On écrivoit, & il ne falloit dans le Lecteur que du bon ſens pour comprendre ; la fineſſe eſt devenue néceſſaire, ſouvent l'Auteur ne s'entend pas lui-même : il ſe devine. On n'employoit la Métaphyſique que dans les diſputes d'Ecole : nous l'apliquons à d'autres uſages : elle peint les mœurs, elle ſe fâche ou s'attendrit dans les paſſions, elle embellit nos Comédies & nos Chanſons.

Parmi les reproches qu'on nous fait, un ſeul me paroît mériter attention. On dit que nous mêlons les ſtyles, que *la Fontaine* dans ſes Fables étoit toujours naïf, *Rouſſeau* dans ſes Odes toujours ſublime, & que nous ſommes ſujets à détonner. Un diſtillateur ordinaire fait des Liqueurs ſimples qui n'ont qu'un goût, un grand Artiſte en compoſe qui ont tous les goûts. Ils étoient rares chez nos peres ces grands Diſtilateurs d'eſprit, ils ſont

fréquens parmi nous : être *Bel Eſprit* n'eſt plus une diſtinction.

Eſprits vulgaires, vous objectez que cette fiévre épidémique peut préjudicier au commerce, que Carthage n'avoit point de Lycée, Athénes point de Douane. L'une & l'autre avoient tort. Le Commerce eſt le nerf de l'Etat, comme l'Eſprit en fait l'ornement : il s'agit de les concilier, & c'eſt ce qui nous réuſſit. On croit nous fermer la bouche quand on dit que nos peres donnérent naiſſance aux Draps d'Abbeville & de Sedan, qu'ils perfectionnérent les Manufactures de Soïe, qu'ils coulérent des Glaces plus belles & plus grandes que celles de Veniſe, que nous leur devons les Dentelles, les Tapiſſeries des Gobelins, le Fer blanc, l'Acier, la belle Porcelaine ; qu'en même-tems on vit naître les Compagnies des deux Indes, que la Mer fut couverte de Vaiſſeaux marchands, & que tout cela fut exécuté en ſix ans : c'eſt quelque choſe. Mais compte-t'on pour rien l'exercice d'un commerce plus noble & plus fructueux ? Les gens en place trafiquent de leur autorité, les grands de leur protection, le ſexe de ſes charmes, nos romanciers de leurs phraſes. Cette

derniére branche eſt plus conſidérable qu'on ne penſe. On fait des balots d'eſprit pour la Hollande, la Suiſſe & l'Allemagne ; on en fait auſſi des pacotilles pour l'Amérique. Ce Commerce eſt tout gain, parce qu'on ne donne rien pour tirer beaucoup.

D'ailleurs ne ſçait-on pas que l'Induſtrie augmente le commerce, en élevant les choſes au-deſſus de leur valeur ordinaire ? Un diamant travaillé eſt d'un autre prix qu'un diamant brut. Nous avons au moins doublé l'induſtrie du ſiécle paſſé. C'eſt ſur-tout dans le commerce intérieur du Royaume qu'elle ſe rend ſenſible : tous les *Commeſtibles* ſe ſont tellement perfectionnés, que ſur nos tables une moitié vaut ce que valoit un tout, & au-delà. On n'avoit pas alors dans les caves publiques le ſecret de faire des vins de Bourgogne avec le raiſin d'Orléans, & même ſans raiſin. Une Compagnie célebre a donné de ſi bons ordres pour améliorer le caffé & toutes les denrées orientales, que nous lui paſſons 50 pour 100, au lieu de 10 qu'elle gagnoit autrefois. Tous les Arts, ceux qui nous habillent, ceux qui nous logent, ceux qui nous meublent ont multiplié leurs profits. Ce n'eſt

plus la matiére qui coûte, c'eſt la façon: qu'un Procureur écrive, qu'un Avocat plaide, qu'un Médecin faſſe une ordonnance, la matiére eſt la même qu'anciennement; mais la façon eſt d'un prix décuple. Nous avons de vieux citoyens qui ſe ſouviennent d'avoir été riches, & qui ſe plaignent d'être pauvres, ſans avoir perdu un ſol de leur revenu; c'eſt leur faute: pourquoi manquent-ils d'induſtrie au milieu d'une nation où il y en a tant? Il en eſt une qui ſe préſente aux plus ſtupides, & qui paſſera ſans doute de la Capitale aux Provinces; cent louis prêtés dans un grand beſoin peuvent doubler en moins d'un an. Si cette eſpéce d'induſtrie manque aux gens de qualité faute de matiére premiére, en voici une autre. Vous avez beſoin, Marquis, d'une ſomme; apellez un Marchand, achetez à ſon mot de la dorure, de la ſoierie, du ſaxe; vendez enſuite à moitié perte, l'autre moitié vous reſte, le Marchand croit vous duper, il eſt votre dupe.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec tant d'habileté nous ne ſoyons plus riches que nos peres. Un Artiſan en bas de ſoye les eût étonné, une Bourgeoiſe en diamans les eût fait gémir, nos meubles valent mieux que les maiſons qu'ils nous ont laiſſées; qu'un Fi-

nancier eût bâti un des Palais que nous voyons, on l'auroit taxé ou dépouillé. Paris n'avoit point d'équipages : le Roi, ſes Généraux & ſes Miniſtres allérent à cheval à la conquête de la Flandre : aujourd'hui, grace à notre opulence, il n'eſt Commis des Vivres qui ne ſe rende à l'Armée en chaiſe de poſte. On reſpiroit dans les Camps un air de ſimplicité qui ne donnoit pas grande idée de la Nation. La table du grand Turenne étoit ſervie en aſſiettes de fer, & le Marquis d'Humiéres fit un choſe extraordinaire lorſqu'à la tranchée devant Arras, il fit voir de la vaiſſelle d'argent.

On ne connoiſſoit l'or qu'en monnoye, il n'étoit employé qu'à établir des Manufactures, qu'à conſtruire des Ports & des Flottes, qu'à élever des Monumens, qu'à circuler dans l'Etat. Nous le fixons, nous le travaillons pour la magnificence : il ſe transforme en cent petits meubles qui diſtinguent la bonne compagnie ; il enrichit nos étoffes, il brille ſur nos voitures & dans nos apartemens ; il a même paſſé aux anti-chambres ; un Laquais de l'autre ſiécle qui auroit tiré une montre d'or, eût été arrêté comme un voleur.

Devenus plus riches, il eſt naturel que

rous répandions davantage. Chez nos peres la beauté ſans fortune manquoit d'habit ; chez nous elle eſt couverte de pierreries. Chez eux un cadet de famille étoit obligé de vivre d'une Lieutenance ; chez nous, qu'il ſe faſſe connoître d'une Douairiére ſurannée, le voilà dans l'abondance. Chez eux les gens de livrée, après avoir vieilli dans le ſervice, ſe croyoient heureux s'il ſe retiroient avec un petit néceſſaire ; chez nous ils parviennent : le portier d'un homme en place aura un portier à ſon tour.

Nos avantages ſur eux ſe précipitent en foule au-devant de ma plume. Leurs hommes d'Etat n'occupoient qu'une place, & ils penſoient faire beaucoup s'ils la rempliſſoient bien. Leurs Evêques ne venoient que rarement ſe former à la Cour. Leurs Prédicateurs ne ſçavoient pas orner l'Evangile. Leurs Médecins ſans équipage n'avoient rien de joli dans le propos. Leurs Chirurgiens ne parloient pas latin. Les Dames titrées étoient maladroites à ſe fabriquer des graces, & les Bourgeoiſes n'empruntoient d'elles que de faux agrémens : les Petits-Maîtres mêmes avoient un air gauche. La nature étoit ingrate : le grand Condé *nâquit* Général ; on s'étonna, il fut

dans toutes les bouches. Nos petits Seigneurs *naiſſent* Capitaines & Colonels, à peine en parlons-nous.

J'ai entendu cent fois vanter les *Talons*, les *Bignons*, les *Lamoignons*, les *Seguiers*: ils regardoient les Magiſtratures comme des objets de la plus noble ambition: toute leur fortune n'étoit pas trop pour y monter. Notre âge eſt plus aviſé; nous ne deſtinons les grandes ſommes qu'à l'acquiſition des places de Finances: quand tout ſera Financiers le bonheur ſera univerſel, nous y tendons. Mais enfin quelle fut la gloire de ces héros de thémis? On vit naître de leurs travaux le Code de la Marine, celui du commerce, les Statuts pour les Manufactures, l'Ordonnance criminelle & civile; ils réformérent les Loix. Encore un pas ils faiſoient un très-grand mal, ils détruiſoient la chicane: elle a bien augmenté de forces: les détours du labyrinthe ſe ſont multipliés ſous notre génie; l'art d'éterniſer les procès eſt trouvé, tout le monde le voit: mais ce que tous les yeux ne voient pas, c'eſt que la chicane au dégré où nous l'avons portée, eſt un bien, plus grand que la réformation des Loix. On ne guérit efficacement les paſſions des hommes qu'en les tournant

contre eux-mêmes. Les Citoyens comprendront enfin que demander juſtice, c'eſt ſe ruiner. On dit plus que jamais, qu'il eſt plus ſage de ſe laiſſer dépouiller d'une partie que de perdre le tout, cent propos pareils qui annoncent le dégoût des procès, on ne plaidera plus.

Ce n'eſt pas tout. Nous avons banni une foule de préjugés qui tourmentoient nos ayeux. Ils croyoient que la protection ne donnoit pas le mérite; que pour être Marquis il étoit néceſſaire d'avoir un Marquiſat; qu'avant que de ſe galonner, il falloit avoir des habits; que les dettes du jeu n'étoient pas les ſeules dettes d'honneur; que les offres de ſervice devoient ſignifier quelque choſe; qu'un Citoyen n'épouſoit que pour lui; qu'une Ducheſſe ſe deshonoroit auſſi facilement qu'une Bourgeoiſe. Ils prenoient au tragique cent choſes qui nous amuſent, la liberté réciproque dans le lien conjugal, les inclinations d'arrangement, les conquêtes bruyantes des hommes à bonnes fortunes, la profuſion d'un traitant, la molleſſe d'un militaire, la frivolité dans les grandes places, le talent d'être méchant avec eſprit, l'art de donner des ridicules, les plaiſanteries ſur la religion.

Nous en avons de la Religion plus qu'ils

n'en avoient. Le Sage dit, que *la langue parle de l'abondance du cœur.* La Religion n'eſt-elle pas le ſujet de toutes les converſations, le propos le plus à la mode ? Il eſt à craindre qu'on ne ſe rouille ſur les habits de goût, les vernis, les boëtes émaillées ; diſſertations vraiment intéreſſantes pour un cercle. Les Filles de Port-Royal parurent tout-à-fait ſinguliéres lorſqu'elles commentérent le Catéchiſme, aujourd'hui Curés & Evêques ſont aux priſes avec des Nones ou de riches Bourgeoiſes qui leurs dévelopent, une gazette à la main, le ſens de l'Ecriture & des Peres.

Il eſt tout ſimple qu'avec plus de Religion nous ayons plus de Vertu. Nos Peres avoient peut-être plus de bonne foi dans le Commerce, plus de vérité dans l'amitié, plus de fidélité dans leurs promeſſes, plus d'entrailles pour les malheureux, plus d'amour pour le bien public : Vertus de paganiſme, diſent fort bien nos Prédicateurs ; Vertus qu'admiroit Athénes & l'ancienne Rome. Mais nous avons plus de Vertus chrétiennes : ce ſont les ſeules bonnes. *Heureux ceux qui ſont doux & traitables !* dit l'Evangile : on nous croiroit paîtris de cire & de miel ? *Heu-*

reux ceux qui ont ſoif de la Juſtice ! Notre langue s'attache à notre palais à force de l'apeller. *Heureux les pauvres* ! Nous faiſons mieux, nous endurons la faim ſur des tas de bled ; & quoique pour l'honneur de la nation nous nous couvrions de ſoïe, d'or & de pierreries, nous nous refuſons cent choſes plus néceſſaires. *Heureux ceux qui pleurent* ! Nous regardons tout autour de nous ; & ſortant de notre caractére nationnal, nous oublions de chanter & de rire.

Il eſt une Vertu que tous les Fondateurs d'Ordres Religieux apellent à juſte titre, *la Vertu des Anges*, c'eſt le célibat. Nos peres en connoiſſoient bien peu la ſublimité. Colbert oſa encourager le mariage, & il fut généralement aplaudi : on exempta de la Taille pour cinq ans les gens de campagne qui s'établiroient à vingt ans, & pour toujours un pere de famille qui auroit dix enfans. Nous avons abrogé ce réglement profane. Si nos Laboureurs ſe marient encore, c'eſt en moindre nombre ; & ils craignent de multiplier. Cet amour du célibat fait encore plus de progrès dans les Villes. On y voit quantité de vierges de trente ans & de garçons de cinquante. On ne

marie que les aînés, de peur que la Nation ne périſſe tout-à-fait ; encore faut-il qu'ils ayent un nom à ſoutenir ou quelque maniment de deniers publics.

Enfin plus j'accumule nos avantages, plus j'en découvre, & je ne finis que parce qu'on finit même de louer un *Creſus* à ſa table. Si j'oſois dire que nos Peres avoient de plus belles perruques, des habits plus élégans, des meubles plus recherchés, des équipages plus leſtes, une danſe plus legére, un meilleur ton de complimens, on me lapideroit. Il y a mille bouches & autant de plumes qui publient que leur Architecture étoit plus noble, leur Pinceau plus fort, leur éloquence plus mâle, leur Poëſie plus naturelle, leur Commerce plus floriſſant, leurs entrepriſes plus vaſtes, leur génie plus élevé, leurs héros plus grands ; & on n'interdit pas le feu & l'eau à ces mauvais Citoyens qui nous arrachent nos lauriers pour en couronner des ombres qui ne s'en ſoucient pas.

DÉCOUVERTE
DE
LA PIERRE
PHILOSOPHALE.

IL y a un mois que je balance; travaillerai-je à perfectionner les *Pantins*, ou à mettre la France a ſon aiſe? Après avoir bien peſé ces deux grands objets; le dernier m'a paru mériter la préférence : cette Capitale ne ſera peut-être pas de mon avis; mais je demande la permiſſion d'être ſingulier.

La guerre, malgré les reſſources de cet empire, nous apauvrit, par cette Régle d'arithmétique, que plus on ôte, moins il reſte; & le pain du peuple ſe trouve en proportion du plus au moins avec les

Villes que nous prenons. Tel qui, avant la prise d'Ypres, en mangeoit deux livres par jour, n'en mange plus qu'une; & si les grands en ont encore à discrétion, il est écrit sur le livre du Boulanger. Les impôts extraordinaires sont des maux nécessaires quand il faut acheter de la poudre à canon; & je suis bien persuadé que le grand Monarque qui nous gouverne, s'il pouvoit sans impôts gagner des batailles, acheteroit encore à ce prix le titre *de Bien-Aimé*. Cela ne se peut en tout, mais en partie, & singuliérement sans *dixiéme*. Comment cela? En taxant nos vices au lieu de taxer nos biens. J'entre en matiére.

Je supose que le dixiéme mette dans les coffres du Roi cent millions de livres par an: je force la mesure afin d'éviter les chicanes. Il est question de trouver cette somme dans le tresor de nos vices. Heureusement il est surabondant. Je n'en soumets que six à la taxe, qui étant ou plus répandus ou plus ordinaires aux riches, fourniront plus d'argent. Les voici. Le Parjure, la Médisance, le Larcin de l'honneur, l'Infidélité conjugale, les Dettes, les petites Maisons.

Taxe du Parjure.

Pour ôter toute équivoque, définiſſons clairement le Parjure. Nous entendons un menſonge confirmé par ſerment, ſoit devant un Magiſtrat, ou derriére un comptoir, dans les offres de ſervice, ou devant deux beaux yeux. Examinons quelle ſomme peut ſortir de cette infirmité. Qu'il y ait ſeulement cent quarante milles perſonnes qui y ſuccombent une fois chaque jour. La ſupoſition doit paroître modeſte, ſi l'on conſidére qu'il y a plus de douze millions d'habitans dans ce vaſte Royaume, & encore plus modeſte ſi l'on fait attention à la grande utilité du Parjure dans le commerce de la vie, dans toute ſorte de trafic, dans les procès, dans les promeſſes obligeantes qu'on ne tient pas, dans les conquêtes amoureuſes que l'on médite. A ſept ſols ſix deniers chaque Parjure, eſt-ce trop? Il me ſemble que non. Quand pour ſept ſols ſix deniers on peut gagner un procès, faire périr ſon ennemi, doubler ſon commerce, acquérir la réputation d'homme obligeant, vaincre une cruelle, c'eſt un argent avan-

tageuſement placé. Reprenons. Cent quarante mille perſonnes payant ſept ſols ſix deniers, donnent la ſomme de trente-cinq mille livres pour un jour. Par conſéquent le produit de cette taxe pour un an, eſt de dix-neuf millions deux cens quinze mille livres.

Taxe de la Médiſance.

Il faut de toute néceſſité que dans cette Nation il y ait une moitié toute bonne & l'autre toute mauvaiſe; puiſqu'une moitié eſt toute occupée à médire de l'autre. Il y a plus. Il faut encore que la moitié qui étoit bonne hier ſoit mauvaiſe aujourd'hui, puiſque celle dont on médiſoit hier, eſt aujourd'hui la *moitié* médiſante. C'eſt un prodige, mais on ne diſpute pas des faits. Voilà un fonds abondant pour le treſor public. En effet, à ſupoſer ſeulement un million de Médiſances par jour de la pointe de la Bretagne juſqu'au Rhin, & de la Flandre juſqu'à la Méditerranée, à trois ſols chaque Médiſance. Un jour donne cent cinquante mille livres, & un an donne cinquante-quatre millions neuf cens mille livres.

Cependant pour marquer au beau ſexe

l'attention qui lui eſt duë, n'en exigeons que la moitié de la taxe, & même accordons-lui chaque jour vingt Médiſances gratuites ; ſi les hommes ſe plaignent de cette inégalité, qu'ils conſidérent que la Médiſance eſt un talent qui n'eſt point naturel à notre ſexe ; mais un art acquis & forcé dont tous les actes ſont par conſéquent bien volontaires, & par là même, ſelon la plus ſaine Théologie, bien coupables. Au lieu que la nature a placé dans la langue féminine un reſſort toujours agiſſant, plus prompt que la penſée, un nerf extrêmement ſenſible qui treſſaillit au moindre défaut du prochain. Qu'ils conſidérent encore que ſi on taxoit les Dames dans toute la rigueur, ce ſeroit peut-être les condamner à un ſilence perpétuel. Quelle mélancolie ſe répandroit ſur tout le Royaume ?

Ainſi, en faveur de cette raiſonnable diminution, réduiſons le produit annuel de la taxe à moitié. Reſte encore vingt-ſept millions quatre cens cinquante mille livres.

Taxe du Larcin de l'Honneur.

Il s'agit dans cette taxe de cette eſpéce d'honneur

d'honneur que notre ſexe vole à l'autre, malgré ſon extrême vigilance ; de cet honneur qui ſe conſerve communément après être perdu, & qui renaît pour être encore volé ; de cet honneur enfin qui eſt plus précieux avant qu'il ſoit engagé qu'après. Je le prends ici avant tout engagement. L'infidélité dans le mariage mérite bien une taxe à part.

Je crois ſans exagérer, que dans une nation où il y a tant de voleurs & point de verroux, il ſe fait bien cent mille vols en vingt-quatre heures, jour ou nuit. Voilà donc cent mille coupables ſujets à la taxe. Que chaque vol ſoit taxé à vingt ſols, je vois cent mille livres entrer chaque jour dans les coffres du Roi. Ce qui produit la ſomme de trente-ſix millions ſix cens mille livres par an.

Taxe de l'Infidélité conjugale.

Dans une Nation où il y a douze millions d'habitans, il y a environ trois millions de mariages. Parmi tant de mariages on peut compter dix mille jeunes femmes unies à de vieux maris, dix autres mille dont les maris ont des maîtreſſes, la vengeance eſt douce; cinq mille aſſociées à des

maris bourus, & enfin cent mille femmes aimables répandues dans les Villes à garniſon, ou à portée des Colléges, des Chapitres & des Abbayes; que de ce nombre total qui nous preſente cent vingt-cinq mille femmes dont la vertu eſt en ſouffrance, il ſorte ſeulement cinquante mille Infidélités chaque ſemaine pour le bien public, à une livre dix ſols l'Infidélité. Cette taxe produira par an trois millions neuf cens mille livres.

On ſera peut-être ſurpris de ce que dans un ſi grand Royaume, où les maris ſont ſi traitables, nous réduiſons les Infidélités à un ſi petit nombre, d'autant plus que Boileau de ſon tems ne comptoit que quatre femmes fidèles dans cette Ville immenſe; mais au Parnaſſe on ne ſe pique pas de calcul.

D'ailleurs je crois à propos d'exempter de cette taxe la bonne Ville de Paris, pour deux raiſons. La premiére eſt qu'il paroît juſte de favoriſer les étrangers qui y aportent leur argent; cet impôt pourroit rendre les femmes moins obligeantes. La ſeconde eſt que la Capitale donnant ordinairement le ton à l'Etat, il eſt bon qu'elle ne ſoit point gênée dans ſes leçons, afin que le reſte du Royaume en les prati-

quant, rende davantage au treſor public.

L'on n'entend pas ſoumettre à cette taxe les femmes qui auront une notable difformité, une boſſe, par exemple, des yeux chaſſieux, une maigreur frapante, &c. ni celles qui parlent à leur miroir, conviendront de bonne foi de leur laideur, ni enfin celles qui auront paſſé cinquante ans. Quant aux hommes on exempte ceux qui auront atteint ſoixante & dix ans.

Taxe ſur les Débiteurs.

Avoir des dettes en France, eſt un titre de nobleſſe, & même de grandeur. Le Sacriſtin d'une Cathédrale avec cent piſtoles d'apointement, a encore un louis le 31 Décembre, qui ne doit rien à perſonne: mais ſon Evêque qui a depuis dix ans cinquante mille livres attachées à ſa mitre, devroit encore ſes Bulles, ſi Rome faiſoit crédit. Un Bourgeois avec deux mille écus de rente, éleve ſix enfans; vis-à-vis de lui loge un grand Seigneur qui n'en a qu'un, avec cent mille écus, & il doit à tous les métiers. C'eſt un privilége des grandes conditions. J'en benis le Ciel, cet impôt ne chargera pas le peuple.

Cela étant, comptons les Grandeurs,

les Excellences, les Eminences, tous les Monſeigneurs, & généralement tous ceux qui occupent des places élevées dans la Monarchie. N'en portons le nombre qu'à deux cens mille. Supoſons favorablement qu'il n'y en ait qu'une moitié chargée de dettes, voilà cent mille débiteurs. Taxons-les à dix ſols par jour, ſeulement pour les faire ſouvenir de leurs créanciers. Un an donne la ſomme de dix-huit millions trois cens mille livres.

Il paroît raiſonnable d'exempter de cette taxe ceux qui n'auront que des dettes du jeu, & ceux qui donnent tous les ans dix mille livres aux pauvres.

Taxe ſur les petites Maiſons.

Voici encore une eſpéce de taxe qui ne tombe point ſur le peuple : elle eſt donc bien dans les principes de l'humanité. Pour avoir une grande Maiſon, il ne faut que trente mille livres de rente. Mais pour en avoir une petite, il en faut cent mille, à bon marché faire. C'eſt ordinairement un aſyle de plaiſir & d'abondance. N'eſt-il pas juſte d'y prendre quelque choſe pour le bien public ? De compte fait il entre dans une

petite maiſon douze agréables & quatre femmes par ſemaine, ou la même femme quatre fois. Le Propriétaire païera une livre par homme, & trois livres par femme, n'y entrât-elle que pour faire des nœuds.

Ainſi cinq cens petites maiſons, à vingt-quatre livres par ſemaine, donneront ſix cens vingt-quatre mille livres pour un an.

Les jours où le Propriétaire ira ſouper dans ſa petite maiſon, avec ſa femme, ſes enfans ou ſon Curé, ne ſeront pas ſujets à la taxe.

Jettons à preſent un coup d'œil ſur le produit de ces différentes taxes, & voyons ſi elles peuvent remplacer le dixiéme.

Produit	du Parjure.	19215000
	de la Médiſance	27450000
	du Larcin de l'honneur	36600000
	de l'infidélité conjugale	3900000
	des Dettes	18300000
	des petites Maiſons.	6140 0
Total. Cent ſix millions quatre-vingt-neuf mille livres		10089000
Le produit du dixiéme n'étant que de cent millions, ci.		100000000

Voilà un excédent de ſix millions qua-

tre-vingt-neuf mille livres, qui ſera deſtiné à payer les Officiers qu'on employera dans la nouvelle ferme.

On me demandera peut-être les moyens de lever ces taxes : ce ſeroit chaſſer ſur les terres des Fermiers-Généraux. Il me ſuffit de leur avoir montré le liévre, je laiſſe à leur induſtrie le ſoin de l'attraper. S'ils le manquent, je ne refuſerai pas mes conſeils. Qu'il me ſoit ſeulement permis d'ajoûter deux mots pour faire mieux ſentir l'utilité de ce grand projet.

Je ne l'ai d'abord preſenté que comme un fonds propre à ſuprimer le dixiéme en le remplaçant, comme une reſſource en tems de guerre ; mais on s'appercevra aiſément que la taxe des vices peut tenir lieu de tout impôt, paix ou guerre. En effet, ſix vices ſeulement nous donnant plus de cent millions, combien nous donneront vingt ? Combien nous donneront trente, qu'on pourroit encore taxer, & taxer avec moins de modération ? Que ſera-ce encore, ſi on veut impoſer nos ridicules ? Je n'offre qu'une eſquiſſe, d'autres feront le tableau. Un nouvel avantage, c'eſt qu'en taxant les vices, au lieu de taxer les biens, il n'y

aura perſonne de taxé, que ceux qui voudront bien l'être. Ce qu'on paye volontairement, on ne croit pas le payer. Enfin un dernier avantage, c'eſt que généralement parlant, le peuple ne payera qu'*un* ou *zéro*, tandis que les riches payeront *mille*.

Il ne ſe preſente qu'une objection raiſonnable, la voici: ſi la taxe ſur les vices venoit à corriger la nation, à répandre la vertu dans tous ſes membres, que deviendroient les fonds publics? Je réponds que cela n'arrivera jamais, parce que j'aurois plus fait que Moïſe, le Meſſie, l'Evangile & les Apôtres.

Je finis en proteſtant à toute la France que je ne demande pas un ſol pour la mettre à ſon aiſe, pas ſeulement l'exemption de la taxe. Trop heureux ſi j'ai ſervi ma patrie. Je renonce même à la gloire flateuſe de l'invention. C'eſt le Docteur Swift qui enfanta ce grand projet, qui le propoſa aux Anglois: mais, ou ils manquérent de lumiéres, ou d'amour pour le bien public. Le François a les deux en abondance.

Je demande à preſent ſi une ſource d'argent toujours coulante, n'eſt pas la vraïe Pierre Philoſophale?

L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

ON a beau dire, l'Aſtrologie eſt une vraïe ſcience. L'Univers en ſera convaincu par la merveille des merveilles. Les hommes ſeront changés en femmes, & les femmes en hommes. Ce ſera le premier Août de l'année courante qu'arrivera cette étonnante métamorphoſe, jour de la conjonction de cinq planettes qui ſe cherchent dès la naiſſance du monde, ſans avoir pu encore ſe rencontrer.

Les Anciens ont prévu ce grand événement, ils ont été ſiflés, les rieurs vont être pour eux. L'Egyte l'avoit gravé ſur un obéliſque en caractéres hieroglifiques : *Un Forgeron donnoit ſon marteau à une femme, & la femme lui tendoit ſa quenouille.* Thalès de Millet, qui avoit connoiſſance de cet hieroglife, après y avoir apliqué les Calculs Aſtronomiques, s'écrie : *Les hommes fileront donc, & les femmes forgeront.* Anaximandre

perſuadé par ſon orgueil, qu'un homme étoit plus qu'une femme, exprime cette transformation en termes algébriques: *Alors*, dit-il, *la quantité négative ſera changée en quantité poſitive, le moins en plus & le plus en moins.* Le divin Platon ne ſe contente pas d'annoncer ce prodige, il en décrit encore les préludes: *La nature*, ce ſont ſes paroles, *commencera ſon ouvrage par la partie la plus difficile; avant de changer les corps, elle changera les idées & les inclinations.*

Ouvrons les yeux, ſuivons la nature, & nous apercevrons les progrès qu'elle a déja faits. Ne voyons-nous pas que le goût de la parure ſe perfectionne dans les hommes? Autrefois les Dames étoient ſeules à leur toilette; aujourd'hui le Magiſtrat quitte *Bartole*, le Guerrier *Polybe*, l'Abbé les *Docteurs de la Loi* pour y voler. Reſpectons la nature: c'eſt un avant-goût de leur prochaine transformation qui les méne; ils vont à l'école, & ils profeſſent déja avec diſtinction dans les cercles: paroli aux rubans, aux pompons, aux aigrettes, à toutes les modes. Ils vont plus loin, ils exercent cet art avec une patience qui m'impatienta beaucoup l'autre jour. J'avois à parler à un

Juge de vingt-cinq ans, je voulois du particulier, on l'habilloit, il me convint d'eſſuyer tout le ſpectacle, qui conſomma plus de tems qu'il n'en falloit pour raporter mon affaire ; je crus qu'il étoit aſſigné chez une Ducheſſe pour faire aſſaut de friſure & d'odeurs. Un Parfumeur m'aſſure qu'il débite de l'eau de miel, de l'ambre, de la poudre à la maréchale, autant pour homme que pour femme. Les hommes ſe flatent-ils d'être hommes encore long-tems ?

Ne voyons-nous pas que la minutie les amuſe, que la minauderie leur devient naturelle, que la tracaſſerie les gagne, que le caprice s'empare de leur être ? Nous pouſſons juſqu'aux vapeurs ; je tirai derniérement mon flacon pour un Seigneur à qui ſon Intendant rendoit des comptes ; & ſi toutes ces altérations ne ſe montrent pas encore ſi ſenſiblement dans les hommes du peuple, c'eſt que ces maſſes groſſiéres ne ſont pas ſi dociles au ciſeau de la nature. Le tems amenera tout.

Que deſormais notre ſurpriſe ceſſe donc, en voyant des individus mâles en boucles d'oreilles faire de la tapiſſerie, donner audience dans leur lit à midi, inter-

rompre un diſcours ſérieux pour converſer avec un chien, parler à leur propre figure dans une glace, careſſer leur dentelle, être furieux pour un magot briſé, tomber en ſyncope ſur un perroquet malade, dérober enfin à l'autre ſexe toutes ſes graces. Une puiſſance ſupérieure l'a voulu; les goûts ſont changés, & comment ne le ſeroient-ils pas, puiſque les idées le ſont, puiſque les facultés de l'ame ſont attaquées?

On ne peut plus le diſſimuler, le bon ſens dans les hommes tourne en ſaillies, la mémoire en magaſin de menus propos, l'imagination en feu d'artifice. Ils parlent, ils écrivent ſi legerement qu'ils ſemblent n'avoir rien écrit, ni rien dit; où s'ils diſent, ils diſent trop. Ce qui n'eſt qu'un peu difforme, eſt *à faire horreur*; ce qui eſt médiocrement bon, eſt *délicieux*: ce qui n'eſt qu'ébauché, eſt *du dernier parfait*, en bien ou en mal ils eſcaladent tous les ſuperlatifs; ils ſont *enchantés*, *comblés*, *furieux*, ſur des choſes qui n'auroient pas cauſé la moindre émotion dans leurs ayeux, mais ſeulement dans leurs ayeules.

Critiques impitoyables en qui la nature n'a peut-être pas encore tant avan-

cé ſon ouvrage, ne croyez pas vous ſouſtraire à ſon pouvoir, il eſt juſte qu'elle commence par les importans de l'eſpéce : ſuportons nos freres, bien-tôt nous leur reſſemblerons, nous ſerons femmes, & par contre-coup les femmes ſe changeront en hommes. Nous en voyons auſſi des ſymptômes trop évidens pour nous refuſer à cette créance.

Trois choſes ſur-tout avoient paru diſtinguer notre ſexe du leur : *Parler peu, penſer beaucoup* & *dominer*. Ces attributs ont paſſé aux femmes. Elles parlent moins. Derniérement dans vn cercle j'en comptai ſix qui ne deſſerrérent les lévres que pour rire, tandis que deux élégans Marquis pirouettant de l'une à l'autre, compoſoient un dictionnaire. On remarquoit pourtant à leurs diſcours qu'ils n'avoient pas l'âge de raiſon ; que feront-ils quand leurs organes auront plus de conſiſtance ? L'Egliſe, on ne le croiroit pas, eſt un lieu qui met la langue en mouvement, puiſqu'on y voit communément les Cavaliers avoir cent choſes à ſe dire. Les Dames s'y taiſent ; mais ce ſont les maris principalement qu'il faut conſulter en cette matiére. Ils conviennent aſſez généralement que, hors les occaſions de demander & de

quereller, leurs moitiés n'ont rien à leur dire ; & dans les compagnies on s'aperçoit qu'elles gardent le ſilence, à moins qu'il ne faille corriger les défauts du prochain.

Si elles parlent moins, elles penſent davantage. Les hommes étoient en poſſeſſion de juger les Livres ; aujourd'hui c'eſt au tribunal des femmes qu'ils prennent de la valeur, ou tout au moins la juriſdiction eſt partagée ; ce ne ſeroit rien : elles ſont auteurs ; la poëſie legere n'eſt plus qu'un jeu de leur premiére jeuneſſe ; elles ont embouché la trompette de *Milton* ; elles laiſſent aux hommes la fabrique des romans, pour donner des modéles de Lettres & des Anecdotes ſur l'Hiſtoire ; elles ont même forcé le Sanctuaire des Sciences ; eſt-on encore étonné de les voir, la ſphére dans une main & le compas dans l'autre, meſurer ou arranger le monde, de les voir anatomiſer l'ame, ou fouiller dans le ſein de la matiére pour y trouver des *Monades*, & accréditer *Leibnitz* ? Si elles nous parlent Grace, Prédeſtination, ſi elles commentent *S. Auguſtin* : un Moliniſte de mauvaiſe humeur nous dit que c'eſt *l'eſprit infernal* qui les guide : qu'eſt-il beſoin de recourir à un inconnu ? Il parleroit juſte

en diſant que c'eſt l'eſprit de l'homme qui s'empare de la femme. D'ailleurs leur jugement devient ſi ſolide, que la plûpart des emplois & des dignités ſe diſtribuent à leur gré : excellente qualité pour les mener à la domination.

Elles dominent en effet ; il eſt de notoriété que nos jeunes gens ne ſont que des pendules où les femmes marquent les heures, celles du jeu, du ſpectacle, de la promenade, des grands & des petits ſoupés : l'âge mûr ne ſe ſouſtrait pas à cet empire, ni l'importance des emplois. Une fille de ſeize ans dit à un homme de quarante : Au lieu d'examiner dans votre cabinet, ſi ce malheureux conſervera ſa fortune ou la perdra, regardez-moi tous les jours pendant pluſieurs heures ; il la regarde : aimez-moi plus que votre femme ; il y conſent : ruinez-vous pour moi ; il ſe ruine : les Autels & le Nôtaire avoient ſemblé aſſurer aux maris la domination ; la nature franchit la barriére, & donne aux femmes le premier rolle. On va voir *Madame*, faire la partie de *Madame*, dîner avec *Madame*, *Madame* eſt ſervie, le mari peut s'abſenter : c'eſt un perſonnage qu'on double aiſément.

Cet empire domeſtique les conduit par degrés au gouvernement des Etats. La nature a bien ſçu ce qu'elle faiſoit en inſpirant aux Légiſlateurs, en vue de la grande métamorphoſe, de faire tomber les couronnes en quenouille. Le ſexe occupe déja deux trônes en Europe par les loix, ſi les conjonctures s'étoient trouvées, il en occuperoit ſix ; & une ſage République vient tout récemment de lui déférer le Stathouderat : auſſi les Dames ignorent-elles aujourd'hui les détails de ménage : ont-elles tort ſi la nature les éleve au-deſſus d'elles-mêmes ?

On peut ajouter un quatriéme diſtinctif qui a paſſé également aux femmes. L'homme n'a jamais voulu être gêné dans ſes amours ; ou les loix lui ont permis pluſieurs femmes, ou il ſe les permet lui-même. Les femmes au contraire attachées à un ſeul mari, s'y tenoient aſſez fidélement ; mais en aprochant de leur transformation, elles ont élargi leur cœur & étendu leur liberté.

Voilà donc les idées & les inclinations changées dans les deux ſexes : le plus fort eſt fait, il a fallu du tems ; mais le changement des corps ſera l'affaire d'un moment : je me trompe, peut-être, car

des connoiſſeurs prétendent que la nature a déja frapé les premiers coups. Il eſt évident, diſent-ils, que la conſtitution de l'homme s'affoiblit ; ſes pieds n'ont plus de force, il paſſe ſa vie ſur un lit, dans un fauteuil, ou dans un carroſſe : encore eſt-il ſouvent excédé. S'il en eſt nombre qui marchent encore, on ſent bien que c'eſt un parti violent arraché par l'infortune, les riches ne marchent plus : auſſi a-t'on abandonné la paume, le mail, & tous les jeux qui demandent des pieds & des bras. On ne peut plus ſuporter le vin, la meſure de nos peres eſt retranchée de moitié, il faudra taxer l'eau ; on devient également incapable des nourritures ſolides ; heureuſement les cuiſiniers ont imaginé des ſublimés de viande, & des crêmes, encore deux repas ſurchargent-ils. Rien de ſi commun que d'entendre dire à des vieillards de vingt ans qu'ils ſont uſés, & ils n'ont rien fait : ils ſont réduits à payer des mains pour les habiller. Avec tant de foibleſſe, comment partir pour la guerre ? Le reméde eſt trouvé, on court la poſte entre deux draps.

Il y a long-tems que cette foibleſſe travaille à dépeupler la terre. Qu'on liſe l'Hiſ-

toire, on ne trouve pas la cinquantiéme partie des habitans qui y étoient du tems de *Céſar*; & ſi la fécondité ſe perd, ce qu'on remarque ſur-tout dans les premiéres familles, où à peine compte-t'on un héritier, n'eſt-ce pas parce que la nature dans la criſe où elle ſe trouve aujourd'hui, devient équivoque? Il ſuffit pour ſes vues qu'il y ait encore des moitiés & des quarts d'hommes. Enfin, ſoit qu'on examine en nous le genre nerveux, qu'on nous meſure ou qu'on nous peſe, on trouve bien du dechet d'âge en âge; & ſi les anciens Gaulois revivoient, ils demanderoient à l'étiquette de nos viſages, *pourquoi nous portons barbe*? Il leur ſeroit aiſé de nous faire ce mauvais compliment: ils étoient éloignés de plus de dix ſiécles de la grande métamorphoſe, & nous y touchons.

Mais à meſure qu'un ſexe s'affoiblit, l'autre prend des forces. Qu'on le nomme encore *le beau ſexe*: Adonis de la nation, ce n'eſt pas la peine de lui diſputer ce titre pour le peu de tems qui lui reſte à en jouir: mais qu'on ne le nomme plus *le ſexe foible*. La Champagne convient que ſon commerce eſt plus ſoutenu aujourd'hui par les femmes que par les hommes: ce vin pétillant ne mouſſe que pour elles.

Les liqueurs qui ont plus de force, trouvent leur eſtomac encore plus fort. Menez-les d'un feſtin à un bal, elles paſſent la nuit dans un mouvement perpétuel : un robuſte artiſan en ſeroit anéanti. Elles ſentent ſi bien la force qui croît en elles, qu'elles ont quitté la défenſive : elles attaquent. Il eſt vrai que ce courage mâle n'a encore gagné que le haut & le bas étage ; mais lorſque le feu eſt au premier & au cinquiéme, le milieu de l'édifice n'eſt pas loin de l'embraſement. Et je ne ſçais ſi, en en ôtant l'enduit de couleurs qu'elles s'apliquent, nous n'apercevrions pas des ſignes de force ſur leur viſage, leur peau s'épaiſſir, leurs traits groſſir, & la barbe germer. N'eſt-ce point l'envie de cette découverte qui engage tous ces gens à lunettes à les obſerver ſi curieuſement dans les ſpectacles ? Les nuances ſe fraperont, laiſſons faire la nature. Si les ames ſont changées, les corps ne réſiſteront pas à ſon action victorieuſe : je le répéte, le premier Août, les femmes demanderont des chapeaux, & les hommes des cornettes.

Gardons-nous de rire lorſque nous verrons une Bourgeoiſe plaider au Châtelet, & ſon Mari monter une garniture ; une Femme de l'ancienne robe prononcer des

Arrêts, & un Préſident faire des nœuds ; une Comteſſe donner un Mandement, & un Prélat en couche ; une Ducheſſe au Conclave, & un Cardinal demander le tabouret.

Aprenez, rieurs imprudens, que la nature ne fait rien de ridicule ; & voici de quoi vous donner du ſérieux mêlé d'une joye reſpectueuſe ; aprenez qu'elle ſe ſert de cette transformation pour rendre la liberté & la tranquilité à l'eſpéce humaine. Aux grands maux les grands remédes : il y a ſur la terre environ quatre millions de Héros, dont les uns mangent cinq ſols par jour, les autres cinq louis, pour mettre tout en confuſion : le fer à la main, & roulant du canon devant eux, ils ſe rendent maîtres de notre liberté, de nos fortunes & de nos vies. Enfans de violence, votre régne eſt paſſé ; vous demanderez bien-tôt des quenouilles, & les femmes, quoique revêtues de votre ſexe, ne ceindront pas vos épées ; car il faut remarquer avec tous les Philoſophes, que la nature, malgré l'étendue de ſon pouvoir, ne peut pas changer les eſſences. Or il eſt évident que l'eſſence de la femme eſt la douceur ; ſes autres qualités peuvent bien s'altérer dans le creuſet de la nature ; mais l'an-

tipathie pour l'arme à feu, pour l'arme blanche, pour tout ce qui peut tuer ou bleſſer, la douceur en un mot en ſortira ſans altération. C'eſt un caractériſtique, c'eſt un immuable; le ſexe malgré ſa tranſmutation, ſe ſouviendra toujours avec complaiſance qu'il fut fait pour multiplier & non pour détruire.

De là on peut annoncer la paix générale & perpétuelle, d'autant plus que ſi par une ſingularité contre nature, il ſe trouvoit ſur le trône un de ces nouveaux hommes qui fût enclin à la guerre, que pourroit-il avec une armée de moutons? Un Souverain qui eſt aimé, le doit à lui-même; mais il n'eſt à craindre que par la force de ſes ſujets. Qu'on ne m'objecte pas les Amazones: l'Hiſtoire ne convient pas du fait; & au pis aller, c'eſt un Phénoméne qui n'a plus reparu, tant il étoit contre le ſyſtême général.

Cette guerre qui déſole l'Europe touche donc à ſa fin. Que d'équipages perdus, que de mouvemens inutiles pour la campagne prochaine? Peut-être le cas d'une bataille tombant juſtement au premier Août, on verra deux armées, qui la veille étoient ſi formidables, jetter leurs armes pour courir plus legerement aux *Toile*

de Hollande, aux Perſes & aux Mouſſelines. Ruſſiens, qui marchez depuis trois ans, c'eſt bien la peine d'arriver préciſément pour acheter des jupes.

Ce n'eſt pas tout. La grande transformation n'influera pas ſeulement ſur la paix des nations, mais encore ſur le repos des familles. Les nouveaux hommes auront pour leurs femmes l'indulgence qu'ils demandoient dans leur premier état. Ils leur paſſeront la paſſion des dentelles, la fureur des diamans, la coquetterie, l'ennui qu'inſpire un mari, les fantaiſies, les maladies de commande, & tant de bagatelles qui troublent la paix des ménages. Ils n'affecteront point la ſupériorité qui les bleſſoit tant. Tout ſera dans l'ordre. Que diroit ce Docteur Allemand, s'il vivoit, qui oſa imprimer un livre avec ce titre: *De l'Excellence de la Femme ſur les autres animaux?* Le ſot! Il ſeroit le Loup de la Fable. Que diroit Mahomet! Excluroit-il encore les Femmes du Paradis? Le Prophête s'occuperoit ſans doute à refondre l'Alcoran.

Mais j'entends les Incrédules du ſiécle s'écrier, malgré l'Aſtrologie & la parole de la nature: Comment s'attendre à ce prodige? Comment le croire? Il n'en ſeroit

pas un s'il étoit cru aiſément. Combien d'événemens que la ſeule expérience peut perſuader? S'attendoit-on qu'une Ville immenſe en pleine guerre & en plein impôts, s'amuſeroit ſix mois d'un *petit homme de cartes*? S'attendoit-on à la découverte de la *Pierre Philoſophale*? S'attendoit-on à une *Statboudereſſe*? S'attendoit-on enfin qu'un Jéſuite erreroit; & pour comble, qu'il ſe retracteroit avec l'humilité de ſon état? Tous les ſiécles ſentiront le bienfait ineffable de l'Année Merveilleuſe.

LA MAGIE
DÉMONTRÉE.

QUE fais-tu, Ben-Joſué? N'oublies-tu point un Rabin qui t'a élevé, & un Ami qui te porte dans ſon cœur? Que tu es heureux de vivre dans cette Iſle inconnue, où nos Peres cherchérent un aſyle contre la perſécution des *Nazaréens*! Ne crains pas que j'en révéle ni le nom, ni la ſituation. Je me ſouviens du terrible ſerment qui

nous lie. Le Ciel permettra ſans doute que les profanes en ignorent à jamais le chemin : c'eſt l'unique moyen de conſerver nos loix & notre bonheur. Plus je voyage, plus je bénis notre ſort. Je t'ai écrit d'Eſpagne, où j'aurois mieux aimé paſſer pour aſſaſſin, que d'être reconnu pour Juif. Me voilà dans la Capitale de l'Empire François. Croirois-tu qu'elle eſt peuplée de *Magiciens*? J'étois perſuadé que ceux qui combattirent contre Moïſe, n'avoient point laiſſé de ſucceſſeurs. Ceux-ci ne ſe mêlent pas des affaires du Ciel : ils emploient les diables pour leur fortune & pour leurs plaiſirs.

Conçois-tu, par exemple, qu'un homme en douze lunes puiſſe manger cinq cens bœufs & huit mille moutons? Que n'étois-tu derniérement avec ton ami dans une promenade publique ! tu t'en ſerois convaincu.

Un Citoyen richement vêtu, l'épée au côté, un diamant au doigt, jouant avec une boëte d'or, d'où il reſpiroit une poudre inconnue dans notre Iſle, vint prendre place auprès de moi. Vous êtes ſans doute, lui dis-je, un Grand de la Nation? *Et vous, vous êtes bien étranger*, me répondit-il : *je me contente de ſervir*

un Grand, je ſuis ſon Maître d'Hôtel, c'eſt-à-dire, chargé de pourvoir à ſa table. Vous n'avez donc guéres à faire, repris-je, car il faut peu de choſe pour vivre. *Peu de choſe!* s'écria-t'il? *Sçavez-vous qu'en rendant mes comptes de l'année derniére, il ſe trouva que Monſeigneur avoit mangé cent mille écus.* Prends la plume, Ben-Joſué (tu connois par le change les monnoïes de l'Europe), ſouſtrais cent mille livres pour le pain, le vin, les liqueurs & le fruit; tu trouveras que ce Grand a dévoré en ſi peu de tems ce nombre prodigieux de bœufs & de moutons; ou s'il a vêcu de volaille & de gibier, on eſt effrayé du calcul. Oh! certainement cela n'eſt pas naturel. Si un enfant de *Noé* avoit eu cet apétit dans *l'Arche*, penſes-tu que la terre auroit pû ſe repeupler d'animaux? Avant de quitter mon homme, je lui fis encore deux queſtions: vraiſemblablement votre Maître eſt unique dans ſon eſpéce? *Point du tout*, me dit-il; *il n'eſt pas le vingtiéme en cette Ville; & s'il ſe contentoit de cent mille livres pour ſa table, il ne ſeroit pas le centiéme.* Mais leurs revenus peuvent-ils ſuffire à cette faim ſurnaturelle? *Qu'importe, ceux des autres y ſupléent.*

J'ai

J'ai apris depuis que les Créanciers ne peuvent rompre un enchantement qui les pouſſe à prêter toujours, & qui les arrête dans les antichambres quand ils vont pour recevoir. Te dire en quoi conſiſte ce ſortilége, cela me paſſe ; à moins que ce ne ſoit dans certains rubans bleus ou rouges, ou dans l'image du ſoleil que les Grands portent ſur leurs habits.

Il eſt ici une autre eſpéce d'hommes qui ſont les ſinges des Grands ; & ils pouſſent ſi loin l'imitation, que ſouvent ils les ſurpaſſent. Ils étoient nés avec un petit eſtomac qui s'élargit prodigieuſement à meſure qu'ils manient les deniers publics. Il faut qu'ils ſoient plus magiciens que les vrais Grands ; car en mangeant autant qu'eux, loin de devoir, ils ont toujours de quoi préter. J'ai oui parler d'une piéce volante qui revient toujours à ſon maître : je les ſoupçonne de l'avoir. Ils n'égalent pourtant pas les Grands en tout, pas même la nobleſſe.

Ne va pas t'imaginer qu'on entende ici par nobleſſe ce qu'on entend dans notre Iſle, *la vertu & les talens.* Je ne ſçais ſi tu me comprendras : c'eſt un mérite qui coule avec le ſang, quelque gâté qu'il ſoit. Parmi cette Nobleſſe il y a des *Com-*

tes, des *Marquis* & des *Ducs*. Tremble, Ben-Josué, ces noms sont magiques. A-t'on besoin d'un Héros, d'un Pontife ou d'un Ambassadeur ? On les prend dans les familles qui portent ces noms-là ; & aussi-tôt les voilà revêtus de toutes les qualités nécessaires à leurs emplois, sans doute ; car cette nation est trop éclairée pour se laisser commander & enseigner par des gens sans capacité, ou pour leur confier ses plus grands intérêts. Que dis-tu de cette capacité qui vient de la combinaison des lettres ? Verrois-tu sans étonnement un Guerrier de quinze ans mener au combat des Capitaines de soixante, qui seroient des *Gédéons*, si avec beaucoup de blessûres, d'aplication & d'expérience, ils portoient un autre nom ? Est-ce là du naturel ?

Dans l'ordre des Juges, l'enchantement est aussi fort. Un fils hérite des lumiéres ainsi que de la charge de son pere. Cet adolescent a végeté vingt ans : le jeu, les spectacles, des habits, des chiens, une maîtresse, ont rempli toutes ses heures. Le pere meurt ou se démet : le bambin est Juge. Il connoît à l'instant tous les principes du Droit écrit, toutes les Loix, les Coutumes & la Jurisprudence. Si cela

n'étoit pas, comment décideroit-il de la fortune, de l'honneur & de la vie de ſes Concitoyens ? Que penſes-tu de cet héritage de ſcience ? Le trouves-tu dans la nature ?

Je ſens néanmoins une contradiction auſſi ſurprenante que l'enchantement même. La magie forme un Juge dans un moment ; mais elle ne peut pas faire un Avocat, du moins ne l'a-t'on pas vû juſqu'à préſent. Cet homme fait pour parler, tandis que le Juge écoute, n'y réuſſit, comme dans notre Iſle, qu'à force d'étude, de méditation & d'exercice. Ce n'eſt pas même la ſeule eſpéce exceptée. Il eſt des Sociétés de Gens de Lettres ſous le nom de Collége, d'Univerſité ou d'Académie, ſur leſquelles l'enchantement n'a pas plus de priſe. Je ne vois pourtant pas pourquoi dans ces quatre eſpéces, on n'hériteroit pas de la place & de la ſcience, puiſque cela arrive dans la Magiſtrature. On peut tout eſpérer du tems. Il viendra peut-être un Magicien ſupérieur à tous ceux qui vivent, qui opérera ce prodige.

Je t'ai parlé des Grands : la Magie les ſert bien. Comme ils ne peuvent être grands qu'aux dépens du peuple, elle per-

ſuade au peuple que l'eſprit, le cœur, l'air, le langage, les connoiſſances; en un mot, que tout dans les Grands eſt auſſi grand que le nom. Elle va plus loin; elle lui ôte le ſentiment de ſes plus chers intérêts; elle lui démontre que les poiſſons, les oiſeaux, les animaux des forêts, n'appartiennent pas à ceux qui les prennent; qu'il doit labourer, ſemer, recueillir, & n'avoir rien dans ſes greniers. Auſſi dans un Etat qui ſe glorifie d'être le plus riche de l'Europe, & dans la Ville la plus riche de l'Etat, je trouve à chaque pas des citoyens qui me demandent du pain, & qui pourſuivent leurs freres juſques dans les Temples.

Je ne ſçais ſi c'eſt pour ſe venger, que le peuple exerce à ſon tour la Magie ſur l'eſprit des Grands. Parmi ce peuple il en eſt qui ſont occupés à les ſervir dans leurs maiſons: chargés d'emplettes ils diſent à leurs Maîtres que trente ſont ſoixante, & les Maîtres le croient. D'autres leur fourniſſent des marchandiſes qui ſe doublent, ou s'allongent au moment qu'on les livre; mais qui ſe ſimplifient ou ſe raccourciſſent au moment qu'on les employe: par ce moyen elles ſe trouvent payées deux fois. Il leur en arrive autant

pour les fruits qu'on leur aporte de la campagne : que dis-je ? un légume qui vaut huit sols la mesure lorsqu'il est bon, le rustique Magicien dit à Monseigneur qu'il vaut cent livres dans un tems où il est mauvais, & on en donne le prix. Au reste, j'ignore quelle récompense donnent les Grands à l'Esclave qui garde leur porte : elle doit être considérable, car il a le secret de les rendre invisibles. Dans notre Isle, qu'un Citoyen vienne nous voir par amitié, par honneur, ou par besoin, il nous trouve toujours dans nos maisons quand nous y sommes : ici ce garde-porte fait que l'on n'est pas où l'on est.

Tu vois que le peuple à son tour ne réussit pas mal en magie : mais ce qui t'étonnera peut-être encore plus, c'est qu'on voit sortir de son sein de jeunes danseuses & chanteuses qui persuadent aux Grands & aux riches que l'or & les diamans sont l'unique preuve de l'amour ; que plus elles partagent leurs faveurs, (fût-ce aux esclaves même de leurs amans) plus elles sont précieuses ; qu'elles sont en droit d'être aimées sans aimer, & qu'il faut recevoir d'une ame égale ce qu'elles donnent, poison ou plaisir. De quel phil-

tre ſe ſervent-elles pour former de pareils attachemens ?

Ne te laſſe point de me ſuivre, tu verras de la magie par-tout. Tu t'es recrié ſur l'incroyable voracité des Grands ; croiras-tu à preſent qu'on puiſſe vivre ſans manger ? C'eſt ce qui arrive ici à des ſociétés nombreuſes, qui, pour plaire à Dieu, font vœu d'être inutiles aux hommes ? Ces troupeaux d'élûs ſont ſans fonds, ſans induſtrie ; l'état ne leur aſſigne aucune ſubſiſtance ; ils vivent pourtant, & ſont auſſi gras que ceux qui mangent. Si la manne pouvoit tomber pour une nation profane, je croirois qu'elle tombe dans leurs retraites.

Cette nation nous à copié en bien des choſes. Elle a des Lévites, des Rabins & des Grands-Prêtres. Il y a dans cette Capitale un Rabin qui bâtit un Temple, en faiſant courir tous les mois des morceaux de papier qui ont la figure d'un quarré long : ce ſont, n'en doute pas, des *Taliſmans*. Pour les Grands-Prêtres portant Thiare, on en compte autant que de Synagogues particuliéres. Chacun aime la ſienne, comme un tendre époux aime une épouſe accomplie : ils ont bien raiſon ; car ils trouvent l'honneur, le re-

pos & l'abondance dans leur mariage. Cependant, admire la force d'un charme qui les pourſuit ! toujours pouſſés vers leurs épouſes par le feu dont ils ſont conſumés, & tous les chemins étant ouverts, ils ſont repouſſés ſans ceſſe dans la Capitale par une Puiſſance inviſible. Quel tourment ! on dit qu'un Magicien peut ôter le ſort qu'un autre a jetté. Que les Grands-Prêtres n'en cherchent-ils un, qui leur rende ce ſervice dans une Ville où il y en a tant !

J'ignore ſi les Provinces ont leurs Magiciens ; mais dans chacune on a coutume d'en envoyer un, que le vulgaire met au-deſſus des Grands, parce qu'il en craint beaucoup de mal : il l'apelle *Monſeigneur*. Ce perſonnage redoutable s'empare des vents & des nuées, il tient dans ſes mains la ſtérilité & l'abondance ; il eſt ſujet à l'humeur : le peuple prie ſans ceſſe qu'il n'en ait pas.

C'eſt un terrible fléau lorſque les Magiciens ont l'humeur malfaiſante : écoute, & bénis le Ciel de ce qu'il n'en eſt pas parmi nous. Dans notre Iſle un mari trouve ſouvent dans ſon épouſe plus d'agrément qu'elle n'en a : cela eſt tout ſimple, il l'aime. Ici une femme perd tous

ſes ſiens aux yeux de ſon mari deux mois après le mariage. En vain toute la Ville, avec tous les miroirs, dit-elle à *Monſieur* que *Madame* eſt toujours charmante : une Fée lui a aparu, l'a touché, & l'a convaincu que cela eſt faux. La femme piquée s'adreſſe au premier enchanteur qui ſe preſente, & compoſe avec lui un ſigne ineffaçable qui ſe place ſur la tête du mari ; & ce ſigne, ſans être aperçu (comprens-moi ſi tu peux) ſignifie à tout le monde qu'elle eſt vengée.

Parmi nous un pere & une mere chériſſent leurs enfans ; ils leurs partagent également leurs terres & leurs troupeaux. S'ils mettent quelquefois de l'inégalité, c'eſt en faveur de ceux qui ont moins de ſanté ou moins de talens. Ici pour donner tout à un ſeul, on enferme les autres dans des priſons perpétuelles, où ils jeûnent, & ſe fouettent périodiquement ; & pour ſurcroit, au milieu de tant de peines, on les oblige à chanter. Mais que ne peut la magie ſur les peres & les meres ? Cet enfant adoré, auquel ils ont immolé tous les autres, ils l'envoyent à la guerre pour ſe faire tuer. Tu ne connois la guerre que par ſpéculation : puiſſe-t'elle ne jamais ſe montrer dans notre patrie !

A propos de guerre, cette nation assiégeoit l'an passé une Ville extrêmement forte : c'étoit le boulevard d'une République voisine où la victoire s'étoit arrêtée plus d'une fois. Tout annonçoit sa sûreté, ouvrages, soldats, artillerie. Déux armées, l'une de terre, l'autre de mer, la rafraîchissoient à volonté. Les habitans ordinairement plus sensibles aux besoins de la vie qu'à une belle défense qui les ruine, ne daignérent sauver ni leur bled, ni leur bourse, ayant plus d'une porte libre & hors d'insulte. Le Gouverneur que la Renommée célébroit, rioit sur ses remparts. Malheureusement trop Philosophe, il ne croyoit pas à la magie. Qu'arrive-t'il ? Un beau matin les Assiégeans, on ne sçait comment, se trouvent dans la Place. Toutes les défenses étoient charmées, les mines, les canons, les épées & les soldats qui furent bienheureux de ce que le charme ne descendit pas jusqu'à leurs pieds. Pour le Gouverneur, il auroit été pris si le charme, un peu plus fort, eût seulement prolongé de six minutes son sommeil plus que léthargique. Laissons la guerre, elle détruit les hommes ; parlons de ce qui les conserve.

Dans notre Isle la nature fournit aux

meres deux ſources de lait pour nourrir leurs enfans : elles s'en font un plaiſir comme un devoir. Ici le lait tarit dans les meres trois jours après l'enfantement. Heureuſement le maléfice n'a pas encore attaqué les femmes qui habitent la campagne. Si cela arrive, c'en eſt fait de ce peuple.

Il faut aſſurément que les femmes de cette Nation ayent déplû à quelque grand Magicien. Dans la ſanté la plus fleurie, au milieu de la converſation la plus enjouée, qu'il ſurvienne un tiers qu'on n'attendoit pas ; voilà une femme qui n'a plus que des penſées confuſes, qui perd la parole, qui eſt ſuffoquée. On n'apelle pas les Médecins, qui ne ſçachant comment traiter cette maladie mortelle, dont on ne meurt pas, ſe contentent de la nommer *Vapeurs*. C'eſt, n'en doute pas, un ſort jetté ſur le ſexe. J'étois l'autre jour dans une maiſon où une femme demandoit à ſon mari quelques toiſes d'un linge percé de mille trous : le Marchand qui avoit étalé, en auroit livré cent. Le mari refuſa. Auſſi-tôt cette infortunée porta la main à ſon front : *quelle douleur inſupportable !* dit-elle : il fallut la mettre au lit. Je maudis mille

fois en moi-même la dureté du mari. Peut-être ce linge qu'elle vouloit placer ſur ſa tête, & autour de ſes bras, auroit conjuré le ſort. On m'aſſure qu'autrefois, comme dans notre Iſle, les femmes avoient de la taille ; aujourd'hui elles ont quatorze pieds de circonférence ſous deux de buſte. Tu connois les proportions, Ben-Joſué, admirerois-tu tant la belle Judith ; ſi elle avoit eu plus de tour que d'élévation ? Mais la nature ici ne ſe reconnoît plus. La magie a tout bouleverſé. Elles ont une poudre dont les effets ſont ſurprenans ; les vieilles ſe rajeuniſſent, & les jeunes ſe vieilliſſent. Le rouge de la nature, tu le ſçais, & tu le vois, a des nuances différentes. Ici c'eſt un rouge ardent & uniforme, qui colore tous les viſages. On croit trouver cinquante femmes dans une aſſemblée, & on n'en voit qu'une.

Il eſt de jeunes hommes, & quelquefois des vieux, qu'on oblige à porter des talons, où eſt imprimée une couche de cette poudre : je ne ſçais quelle influence maligne elle répand ſur eux. Sont-ils en voiture ? On juge à la rapidité de leurs chevaux, qu'ils ont toujours envie de ſe précipiter : on les laiſſeroit faire

ſi la vie du peuple étoit en ſûreté ſur leur paſſage. Je les croyois d'abord chargés de toutes les affaires de la Ville, car ils ſont par-tout : on m'aſſure pourtant qu'ils ne ſont rien. On leur voit des pieds, mais on cherche leur tête. On prétend que leur exiſtence ne paſſe pas leur chauſſure & leurs vêtemens. Tu vois que ce ne ſont que des fantômes, qui jouent l'humanité.

Je n'imaginois pas t'écrire une Lettre ſi longue ; mais la magie coule avec mon encre. Parmi nous, qu'un Citoyen ait injurié ou frapé ſon frere, ce qui arrive rarement, on le prive de la ſociété juſqu'au repentir qui arrive toujours ; & il rentre dans ſes droits, lorſque l'outragé demande ſa grace. Nous ne nous aviſons pas de penſer que le crime d'un inſolent nous deshonore. Reconnois-en toute la force des enchantemens qui gouvernent les François. Ils ſont perſuadés généralement que l'innocent eſt flétri, tandis que le coupable conſerve tout ſon honneur ; & pour que l'innocent ſoit lavé, il faut qu'il tuë ou qu'il ſoit tué.

Je ne finirois point ſi je voulois te détailler tous les prodiges qui frapent mes yeux chaque jour. La magie aſſai-

ſonne tout : les ſpectacles languiroient ſans elle. Le premier où je me ſuis trouvé, montroit un homme qui haïſſoit tous les hommes, parce qu'il les croyoit tous faux & méchans. Je fus extrêmement amuſé du ridicule qu'il répandoit ſur le vice ; j'imagine que les autres s'amuſoient auſſi, mais il falloit le deviner. Cette piéce fut ſuivie d'une autre en raccourci. Tout-à-coup les Spectateurs crurent de moitié ; l'empreſſement entroit avec eux ; j'en pris ma part ſans ſçavoir pourquoi : la ſcène s'ouvrit. Parut une jeune Princeſſe élevée dans un palais où elle étoit ſervie & amuſée par des ſtatues : une Magicienne en frapa trois, & auſſi-tôt l'une danſa au ſon des inſtrumens dont jouoient les deux autres : on aplaudiſſoit à tout rompre. Pour moi je quittai la place où j'étois moulu.

On me parla d'un autre ſpectacle tranſplanté d'Italie ; mais durant quinze jours je ne vis que de la magie ſur l'affiche. *Le Combat Magique*, *Coraline Magicienne*, *Coraline Eſprit Follet*, *la Silphide*, *les Métamorphoſes*. Toute la Ville y couroit. Enfin on annonça *Arlequin Sauvage*, je courus à mon tour dans l'eſpérance de voir du naturel : je ne fus

pas trompé. Ce Sauvage reſſembloit aux habitans de notre Iſle ; ne connoiſſantque l'égalité, la juſtice, l'humanité & la bonne foi ; il étoit bien Sauvage pour ce pays-ci. Que ne puis-je te rendre toutes les bonnes choſes qu'il débita, & le ſel qui les aſſaiſonnoit ! Mais à qui les diſoit-il ? Au lieu de nous demander de l'argent à la porte, il auroit fallu acheter des Spectateurs. Je crus pour cette fois avoir évité la magie, lorque ſubitement le théâtre parut tout en feu ; & à travers l'incendie, je vis, ou je crus voir *le Soleil*, *la Lune*, *une Colonade*... Je ne ſçus plus en ce moment ſi j'étois dans une maiſon, ou ſur une place publique, à une comédie, ou à une fête pour une victoire. Je fus aſſez heureux dans mon étourdiſſement pour regagner la porte ; & en fuyant, je maudiſſois la magie qui me pourſuivoit par-tout.

Le lendemin je crus me ſauver à l'Opéra : c'eſt un troiſiéme Spectacle où les ſentimens ſe chantent & ſe danſent. On me l'avoit donné pour le plus noble des trois. Je m'attendois à voir ſur la ſcène un Roi bienfaiſant, ou un Citoyen aſſez grand pour rendre la liberté, la vertu & l'abondance à ſa Patrie. Point

du tout ; je vis deſcendre un Génie, habitant de l'air, qui, ſelon les régles de ſon empire, maltraitoit tout le bon ſens d'ici-bas, & fit cent épreuves magiques pour s'aſſurer d'une Bergere dont je le croyois ſûr avant qu'il ſe mît en frais. A peine pus-je lui pardonner la Magie en faveur de la Muſique qui m'arrêta juſqu'à la fin.

Je fis tréve au théâtre ; je m'enfonçai dans ma chambre, & j'empruntai des Livres d'un Militaire qui paſſoit pour homme d'eſprit. *Voulez-vous*, me dit-il, *des Livres courans que tout le monde s'arrache* ? Sans doute, lui répondis-je, je veux des meilleurs & des plus nouveaux ; afin de connoître le goût preſent de la nation. Il m'en livra une douzaine. Quelle fut ma ſurpriſe ? L'un enſeignoit l'art de faire des garçons ; l'autre, avec un *Bijou*, arrachoit aux femmes le ſecret impénétrable. Un troiſiéme détailloit les malheurs d'un Prince, dont la Maîtreſſe étoit en deux : il invoquoit tous les Génies pour réunir la tête au corps. Le quatriéme faiſoit l'hiſtoire d'un autre Prince également amoureux, livré à deux Magiciennes, dont l'une bienfaiſante, étoit traînée par ſix colombes ; l'autre mal-

faiſante par ſix chats-huans : je n'eus pas la patience de voir ce qu'elles feroient de leur Eleve. Le cinquiéme déploroit la triſte ſituation d'un jeune époux frapé d'un maléfice, dont il ne pouvoit guérir qu'en faiſant avaler au Grand-Prêtre un inſtrument de cuiſine très diſproportionné avec la bouche humaine. Le ſixiéme preſentoit un eſprit qui s'incorporoit dans tous les ſophas de la Ville ; (ce ſont des lits de jour, tu ne connois que ceux de nuit) & là en accompliſſant ſa pénitence, il enregiſtroit tous les affronts qu'on faiſoit aux maris. Le ſeptiéme... Mais je t'ennuyerois, de la magie partout. Je rendis la bibliothéque dès le lendemain. *Ah ! je ſçavois bien que vous les dévoreriez*, me dit mon Militaire. Point du tout, Monſieur, je n'ai fait que parcourir le tout... Mais n'auriez-vous rien ſur la Morale, les Arts, le Commerce, la Marine, le Droit public ; ſur la nature du Contrat qui a donné un Souverain à la Nation ? *Nos Peres les liſoient*, me dit-il, & il me tourna le dos. Que te dirai-je enfin ! on craint tant de laiſſer affoiblir le goût de la magie dans cet Empire, que le premier Livre dont on nourrit l'enfance, ne montre que des ri-

viéres de lait, des montagnes de ſucre, des palais de diamant, des Villes bâties en l'air, & cent choſes plus merveilleuſes, que des Sorciéres opérent avec une baguette.

Oh! mon cher Ben-Joſué, que dirastu en liſant cette Lettre? Me croirastu bien en ſûreté au milieu de tant de magie? Je frémis à chaque pas, auſſi je penſe à mon retour. Me préſerve le Ciel de quelque enchantement qui m'arrête! car dans ce pays-ci on ne ſçait ce qu'on eſt, pas même ce qu'on n'eſt pas. Un de leurs Magiciens vient d'annoncer, que dans peu les hommes ſeroient changés en femmes, & les femmes en hommes. Je me flâte pourtant qu'il y aura une exception pour nous qui ſommes le Peuple choiſi.

A Paris le 23 de la Lune de Caſteu, l'an 88 de notre Tranſmigration.

PLAISIR
POUR LE PEUPLE.

LE Peuple qui par ſes travaux eſt le ſoutien de l'Etat, n'a-t'il pas droit aux délaſſemens ? Auſſi Athénes & Rome lui prodiguoient les Spectacles : Conſtantinople, Iſpahan & Pekin lui payent le même tribut : Londres en fait autant : Paris reſtera-t'il en arriére ? On s'en aperçoit trop ; le ſeul divertiſſement que la populace ſe donnoit à ſes frais, tire à ſa fin : le carnaval n'a plus de maſcarades. N'eſt-il point à craindre que la triſteſſe ne gagne les halles ? Et ſi le peuple n'atteint pas aux honneurs, doit-il être privé des amuſemens ? On lui annonce l'incomparable Foki, Philoſophe Chinois, qui lui conſacre ſes merveilleux talens. Les Spectacles qu'il donnera, ſeront ſans nombre, ſans exemple & ſans intérêt.

I.

Il débutera par des combats d'ombres ; mais qui auront autant de jeu que des réalités. On verra deux armées en preſence, citoyennes du même Etat ; l'une

couverte de velours, l'autre de bure : celle-ci toujours courbée vers la terre pour en tirer du pain ; celle-là ſe repoſant ſur des magaſins toujours remplis, mais ſans rien perdre de ſon avidité, car elle diſputera à l'autre le peu de pain qui ne ſera pas entré dans les dépôts. Alors les lignes s'ébranleront : ardeur égale des deux côtés. Mais comme les bataillons fameliques n'auront pour armes que des hoyaux, des coignées & des faux, la victoire ſe décidera pour l'autre parti qui fera tonner une artillerie complette. Et à l'inſtant les vainqueurs ſe jetteront ſur ce pain de diſcorde, le mangeront, & par leurs ſignes feront encore entendre aux vaincus que ne les pas manger eux-mêmes, c'eſt leur faire grace.

II.

Il placera ſur deux lignes opoſées vingt-quatre Eléphans, dont chacun portera ſur ſa trompe un *Fakir*, c'eſt-à-dire, un Moine Indien. Au premier ſignal ces animaux ſecoueront, ſe jetteront & ſe renvoyeront les Fakirs comme autant de balons. Après une heure de cet exercice, les balotés pouſſés vers un même point, tomberont dans une grande cuve, qu'ils

rempliront de leur ſueur. Il faut remarquer que, ſuivant leurs légendes, les Fakirs exhalent tous une odeur ſuave après leur mort, & Foki les rend par anticipation odoriférans pendant leur vie. Ainſi leur ſueur ſera un nouvel élixir aromatique qui ſe débitera *gratis*, & décréditera l'ambre & les parfums.

III.

A midi, afin qu'il ſoit jour pour tout Paris, il expoſera aux Thuilleries une quantité prodigieuſe de charmantes inutilités plus rares que les ſinges, les perroquets, les chats d'Angora, & les magots de Saxe : chaque eſpéce étant douée d'une vertu *magnétique*, c'eſt-à-dire, attirant l'or comme l'aiman attire le fer. Sur le champ la fleur des deux Sexes arrachée de l'occupation de la toilette, par la force attractive de ces merveilleuſes raretés, accourra au magaſin, un rouleau de louis dans chaque main. A deux heures tout ſera enlevé, & l'or reſtera pour être diſtribué au Peuple.

IV

Un jour de grand vent il ſe rendra au Pont-Royal ; & avec des aîles artificielles il prendra ſon eſſort, traînant après lui vingt cerfs-volans, de trente pieds

de diamétre, tous chargés de parchemins lucratifs, que le grand *Lama*, Pontife de la Tartarie Mogolienne, a ſcèlés de ſon grand ſceau. Du plus grand cerf-volant pendra un rouleau de chiffres, dont l'interprétation occupa long-tems les Théologiens Tartares. La principale propoſition qu'on en tira, fut celle-ci: *Sous peine de la colere céleſte il faut ſe coucher ſur le côté droit.* Ce point de Doctrine alluma le flambeau de la diſcorde. Si le même malheur arrivoit ici, Foki ſe flate de calmer les opoſans, en ſecouant ſur eux les parchemins lucratifs, vrais taliſmans de tranquillité & de ſilence.

V.

Comme le Peuple eſt exclu du théâtre, par la raiſon qu'il lui faut du pain. Foki en ſa faveur repreſentera à la Grêve. Il donnera *les Ruſes de Cartouche*, Comédie à la mode, où l'on pleurera; & pour petite Piéce, il ſe fera aporter trois mille mots très-tendres ſur des morceaux de papier roulés en forme de billets de loterie. Il en tirera deux mille au hazard; & ce ſera un Opéra dans le goût de ceux d'aujourd'hui, qui ſera chanté en Muſique Japonoiſe. S'il s'aperçoit que le Peuple bâille, il n'exécutera que le premier Acte.

VI.

Il amene avec lui ſoixante Receveurs des tributs du grand Mogol, qui ont deſiré de connoître l'Europe, & qu'il engagera à ſe prêter au plaiſir public. Ces habiles Empiriques prétendent que l'or eſt un eſprit univerſel répandu par-tout. Ils en tireront de cent corps où nous n'en ſoupçonnons pas ; des alimens, du ſel, des étoffes les plus communes, & généralement des mains de tout le monde. Ils prétendent encore, & ils le démontreront, que l'or bien apliqué, peut changer les hommes à ne les pas reconnoître ; par exemple, un ſot en homme d'eſprit, une Bourgeoiſe en Ducheſſe. Ce n'eſt pas tout : pour prouver juſqu'à quel point l'or eſt ami de l'homme, ils puiſeront de ce métail fondu dans un grand creuſet, ils en avaleront à diſcrétion, & béniront le Dieu *Brama* de cette excellente nourriture.

VII.

Il tirera à la Place de Vendôme un Feu Chinois, c'eſt-à-dire, un feu figuré. On verra jaillir de la ſource du feu des bonnets de Docteur, mais fort petits pour les proportionner aux têtes qui les pourſuivront : quantité de caſques ſur des girouettes, des bâtons de commandement

qui chercheront des mains, des couronnes qui s'entrechoqueront en petards, ſans perdre ou gagner un fleuron, des encenſoirs pour la Cour, où l'artifice brillera ſupérieurement. Chaque inſtant amenera du nouveau, des livres à milliers pouſſés en gerbes, éblouiſſans en étoiles, pétillans en fuſées volantes; mais il faudra être prompt au coup d'œil, car ils ſeront enſévelis auſſi-tôt dans une épaiſſe nuit, à l'aproche de trois ou quatre volumes du dernier régne, qui jetteront un grand feu, & bien plus durable.

VIII.

Il donnera l'expérience des *Veſſies malabares:* ce ſont dix beautés de la Cour du *Samorin*, qui les ont gonflées de leur ſouffle : ces Veſſies ont la vertu de donner une maladie précieuſe, qui diſtingue les Sultanes en Orient. Il invitera les Dames de Paris à preſenter leur bouche au tuyau placé à l'orifice; & par le moyen d'une clef mobile, on leur inſpirera de cet air de Cour un quart, un tiers, une moitié à volonté. C'eſt alors qu'on verra des changemens de couleurs, des bâillemens, des attitudes violentes, des ſuffocations. On verra des vaporeuſes incertaines entre le ris & les pleurs,

& s'acquiter des deux tout à la fois. On avertit les Bourgeoiſes de reſpirer une doſe plus forte, afin d'aider le peu de diſpoſition qu'elles ont aux vapeurs; on leur aprendra même à les placer. Il ſera libre aux jeunes Seigneurs, & à tous ceux qui viſent au titre d'agréables, de participer à la diſtribution.

IX.

Il établira ſur le Pont-neuf une balance, dont le point fixe ſera à la hauteur de cent pieds, la longeur des rayons de cinquante, & les baſſins ſeront en équilibre à dix toiſes au-deſſus de l'eau. Il placera d'un côté la bourſe d'un plaideur opulent; de l'autre le ſac d'un plaideur indigent. Ce ſecond poids ſera emporté par le premier avec une rapidité ſurprenante. A l'inſtant même une fléche tirée par Foki, abbattra le point fixe de la balance; & les deux poids tombant dans la Seine, floteront à la ſurface. Dans une Ville de la Chine, traverſée par un grand fleuve où Foki fit cette expérience, dix Mandarins des Tribunaux n'héſitérent pas à ſe jetter du Pont dans le fleuve, pour repêcher la Juſtice. En cas que les Mandarins François ne faſſent pas de même, il ſe charge de la commiſſion.

X.

X.

Il fera l'eſſai de la poudre rétroactive jettée au vent. Quiconque en aura reſpiré (& perſonne ne pourra s'en défendre, tant ſon action eſt ſubtile) oubliera ſa fortune preſente, pour ne ſe ſouvenir que de ſon état paſſé, & agir en conſéquence. On verra dans cette yvreſſe de mémoire, un Traitant grimper derriére ſon carroſſe malgré les remontrances de ſon laquais ; un Monſeigneur en mitre embraſſer un ouvrier du ſecond ordre. Que ne verra-t'on pas ? Perſonne ne s'oubliera ce jour-là, pas même les Nobles de la veille.

X I.

Il fera voir des Vampirs, dont il a vérifié l'Hiſtoire en traverſant la Hongrie. Il en expoſera deux douzaines, hommes & femmes ; d'abord ſans vie tels qu'ils ſont, mais avec des couleurs fraîches ſemblables à celles du ſommeil. On les gardera à vûë ; mais cette garde ne les empêchera pas de ſucer inviſiblement les vivans, bien entendu qu'un ſexe ſucera l'autre, & de reſſuſciter le quinziéme jour. Les Vampirs femelles reſſuſciteront ſix heures plutôt : ce ſera la langue qui donnera le premier ſigne de vie ; & l'on con-

noîtra par les prémices de leurs goûts, quelle eſpéce de vivans elles auront ſucé. L'une comptera des ſacs d'argent, & riant juſqu'aux oreilles, jettera ſur ſes compagnes un regard de protection. L'autre une bourſe vuide à la main, demandera des Coureurs, des Pages, des bijoux, des meubles au parfait, & voudra jouer cent mille écus ſur ſa parole. Une troiſiéme en mangeant des épices, renvoyera d'un ton ſentencieux les Spectateurs à la huitaine. Celle-ci rimant en Dieu, dira qu'elle ne connoît qu'un genre de mérite : ne pas craindre le feu. Celle-là d'une main montrera le ciel, & de l'autre fouillera dans la poche d'un bon croyant. Pour les Vampirs mâles qui reprendront la vie, il ſera difficile de diſcerner quelle eſpéce de femmes ils auront ſucé, parce qu'ils ſeront ſi changeans dans leurs goûts, dans leurs idées, dans leurs propos, dans la façon de monter leurs viſages, qu'on croira qu'un ſeul aura ſucé toutes les femmes, ou que tous n'en auront ſucé qu'une.

XII.

Pour bannir les ſoupçons injurieux à la foi conjugale, ou pour les éclaircir, il expoſera ſur la Place des Victoires

une glace de cinquante pieds de diamétre, où les maris verront leurs femmes avec une aigrette blanche, ſi elles ont été fidèles. Sinon, l'aigrette ſera jaune, ou plutôt les aigrettes, car elles égaleront le nombre des infidélités. Foki prévient les maris, que pour voir nettement, il faut qu'ils ayent été fidèles eux-mêmes. Pour le Public déſintéreſſé, il verra tout ſans condition. Foki avertit encore, que s'il eſt des maris qui craignent l'expérience ſolemnelle, il les ſatisfera dans le particulier, en leur diſtribuant des portions de la grande glace, avec deux ſiflets : mais avec cette autre clauſe, que ſi jamais ils viennent à publier le ſecret de leurs moitiés, la glace à l'inſtant ſe briſera, & il ne leur reſtera que les ſiflets.

XIII.

Foki perſuadé que la France n'avoit point encore vû d'*Antropophages*, vouloit en preſenter dans l'exercice de leur barbarie ; des *Cannibales* diſtingués dans leur patrie qui auroient mangé de la chair humaine proportionnément à leur degré d'élévation, le Capitaine plus que le Lieutenant, & le Général beaucoup plus que le Capitaine ; mais depuis qu'il

a entendu dire qu'ici comme là, les forts mangent les foibles, les grands mangent les petits, il s'eſt détaché de cette idée pour ne donner que du neuf, ſurtout à des François.

Ce n'eſt-là qu'une foible ébauche des talens de Foki. Au reſte, trop ſincére pour déguiſer ſon amour-propre, il déclare hautement qu'il ambitionne l'affluence des Spectateurs & leurs aplaudiſſemens, mais il veut ne les devoir qu'à ſon mérite. Il n'ira quêter des Prôneurs, ni à ces tribunaux de déſœuvrement qui ſe ſont mis en poſſeſſion de tyranniſer le goût, ni aux toilettes des beautés célébres. En s'occupant pour le peuple, il travaille pour la portion du Public la plus véridique, & qui dit le plus bruſquement ce qu'elle penſe.

LETTRE
A UN GRAND.

MONSEIGNEUR,

Oubliez-vous que vous êtes né Grand? On vous a bercé de cette importante vérité; & vous la mettiez à profit vis-à-vis de vos Précepteurs, encore bien plus vis-à-vis du monde, lorſque vous y fîtes votre entrée. Qu'êtes-vous devenu? Il ne tient pas à vos procédés qu'un Bourgeois ne ſe croïe pétri du même limon que vous. On dit que les années changent les hommes: ce n'eſt pas ſur l'article de la *Nobleſſe*; mais quand cela ſeroit, eſt-ce à vingt-cinq ans qu'on oublie la fleur de ſon exiſtance? Malgré votre peu de mémoire, vous êtes toujours Grand, mais aprenez à l'être.

D'abord vous n'eſtimez pas aſſez votre naiſſance. Voyez le cas que les autres en font; cet empreſſement qu'on a de prévenir votre réveil pour vous faire ſa cour,

ce ſilence juſqu'à ce que vous permettiez d'avoir une langue; cet encens toujours allumé, ces Gentilshommes qui briguent pour leurs enfans, l'honneur de vous ſervir à table, & pour eux celui de gouverner vos chevaux, ces vœux des Académies pour ſe décorer de votre nom; ce titre même de *Monſeigneur*, qui marque une élévation à perte de vue: s'il vous plaiſoit de prendre femme (& ne devriez-vous pas à votre âge en avoir déja répudié une?) Je ſçais telle qu'on vous offriroit avec une fortune prodigieuſe; le pere a peſé votre alliance, & ſe croit trop heureux ſi vous daignez, en acceptant ſes treſors, faire le malheur de ſa fille. Tout reſſent l'impreſſion de votre grandeur: les Loix, ſi vous le vouliez, plieroient ſous elle; la Religion même fait les ménagemens qu'elle vous doit, votre Paſteur aimeroit mieux vous gagner à Dieu, que de ſauver cent artiſans.

Mais de quel œil voyez-vous tous ces hommages? on ſe relâchera, je vous en avertis. La gazette vous néglige déja: vous eûtes derniérement un accès de fiévre, elle a oublié d'en inſtruire le Royaume. Si nous voulons que les autres ſentent ce qui nous eſt dû, il faut en être

pénétrés nous-mêmes. On ne vous entend jamais dire, *un homme comme moi* ! Jamais vous ne nommez vos Ancêtres ; ou ſi on vous met ſur la voïe à ne pouvoir échaper, vous rapellez uniquement celui qui étoit *né de lui-même* (*). Je crains que vous ne nous diſiez quelque jour que vous euſſiez envié ſa place : ne ſentez-vous pas que vous valez mieux que lui, puiſque vous êtes de tant de ſiécles plus noble ? Il commença votre Nobleſſe, & vous le citez par préférence ! Voilà une reconnoiſſance bien mal-adroite : c'eſt convenir d'avoir commencé. On doit ſe perdre dans une maiſon auſſi grande que la vôtre ; & ſi vous pouviez y faire entrer *Pharamond*, il faudroit vous réſerver encore des antiquités plus reculées & plus ténébreuſes.

Que vous êtes éloigné de cette émulation attachée à votre rang ! Vous ſouffrez paiſiblement que le premier Baron François ait porté un autre nom que le vôtre. Comment reçûtes-vous ce Généalogiſte qui vouloit vous trouver un ayeul dans la Cour de *Charlemagne* ? Il vous quitta fort mécontent, en vous laiſſant à la troi-

(*) C'eſt un mot de Tibére ſur Curtius Rufus, qui étoit le Chef & l'Auteur de ſa Nobleſſe. *Tacit. Annal. L.* 11.

ſiéme race ; & ce faiſeur de Livres, qui dans une Epître Dédicatoire, prodiguoit les ſuperlatifs ſur la nobleſſe de votre ſang, & ſur votre goût pour les talens ? Vous rayâtes l'article du *Sang*. N'eſt-ce pas rejetter le diamant pour prendre le *Stras* ?

Ce n'eſt pas tout d'avoir une belle origine, il faut ſçavoir l'afficher. On a fort bien fait de graver votre nom ſur votre hôtel : les dedans n'en diſent mot. Il y a trois ans qu'on y voit les mêmes meubles. Vos porcelaines reſſemblent à mille autres. Vos vernis ſont du ſecond ordre. Je connois des Commis qui ne troqueroient pas leurs luſtres pour les vôtres. Vous n'avez que quatre valets-de-chambre qui ne ſont pas mieux mis que des Gentilshommes de Province un peu étoffés. Vous devriez du moins leur aprendre qu'il n'eſt pas jour à huit heures : on vous annonce un homme venu à pied ; il entre auſſi-tôt ; vous faites pis, vous lui parlez : il ne s'attendoit qu'à vous voir habiller. Et à table, comment y êtes-vous ? On en eſt au ſecond ſervice, & on ne vous a pas encore loué ! Auſſi quels ſont vos convives ? Des eſprits géométriques qui apliquent la régle & le compas aux

louanges ; au lieu de vous pourvoir de ces complaiſans déliés, alertes, dont les yeux perçans voyent tout, ſaiſiſſent tout dans la grandeur. Vous décideriez à votre aiſe: c'eſt ce que vous ne faites preſque jamais. Avez-vous oublié le privilége de votre ſphére, *de ſçavoir tout ſans avoir rien apris* ? Eh quoi ! en vous mettant ainſi au niveau des autres, ſçavez-vous ce qui arrivera ? Vous aurez propoſé votre ſentiment, on oſera vous contredire. N'eſt-ce pas vous manquer ?

Cependant on parle de vous dans le public, beaucoup moins que de vos égaux, dont le moins brillant vous éclipſe. On ne vous cite ni pour la beauté des équipages, ni pour la richeſſe des habits, ni pour ces magnifiques fantaiſies qui caractériſent la haute naiſſance. Mais on plaiſante ſur je ne ſçais quelle prudence qui ſent la roture..... Eſt-il bien vrai que vous avez les yeux ouverts ſur vos revenus & ſur votre dépenſe ? Comment voulez-vous que vos gens montent aux Sous-Fermes pour vous faire honneur ? Eſt-il bien vrai que vous vous arrangez, vous qui êtes né pour une belle profuſion ? On ajoute que vous n'achetez plus ſur votre nom ; que le Marchand ne vous

vend qu'au prix courant comme à votre Suiſſe ; que ces gens de reſſource à 20 pour 100, qui ſont tant d'affaires avec vos pareils, n'en font aucune avec vous. Eh ! mais ... d'une grande maiſon vous en ferez une bonne, & on nous donnera la comédie *du Seigneur Bourgeois*. Chaque état a un ton de maiſon.

Mais les *airs* .... Quel eſt le François qui ne les connoît pas ? Les petits airs, les grands airs. Ce ſont les grands, ſans doute, qui vous conviennent. Pourquoi ne leur convenez-vous pas ? Vous répondez aux lettres, & votre écriture eſt liſible ! Vous vous guérîtes derniérement d'une indigeſtion ſans apeller les héros de la Faculté, ſans allarmer la Ville ! Vous jouez, mais votre jeu n'eſt pas ruineux ! Vous avez un très-grand hôtel, mais vous n'avez point de *petite maiſon!* Faudra-t'il que ce Financier qui fut Ordonnateur des plats chez Monſeigneur votre pere, vous prête la ſienne ? Ignorez-vous ce que c'eſt qu'un cocher fougueux qui vous meneroit ventre à terre ? Vous n'avez encore écraſé perſonne ! Au contraire, on vous a vû ſuſpendre votre courſe pour calmer une diſpute à coups de poing. Seriez-vous venu à bout de vous perſuader que le peuple eſt com-

posé d'*hommes* ? Pourquoi vous voit-on si peu où vous seriez si bien ? De dix plaisirs bruyans qu'on vous propose, *Bals*, *Piéces nouvelles*, vous en refusez cinq, comme si ce n'étoit pas une obligation de votre rang d'avoir toujours l'air de s'amuser au sein même de l'ennui. Qu'à l'Opéra une Actrice se surpasse, vous vous en tenez à l'aplaudissement : devez-vous croire que ces Sirénes ne chantent que pour chanter ? Ce Marquis votre ami, ami comme vous en avez entre vous, est fatigué de celle qu'il protége ; mais il la garde par air, comme il fait la guerre par air. Ces airs sont plus importans que vous ne pensez ; il en est un sur-tout qui doit se lever & se coucher avec vous : c'est l'air de protection ; il va mieux à la grandeur que la protection même.

Il faut le porter dans vos terres ; mais c'est où vous êtes encore moins Grand. Ces Forçats de l'humanité qui ont l'honneur de labourer vos domaines, trouvent un accès facile à votre Château ; ils se familiarisent au point de vous nommer *notre bon Maître*, & quelquefois vous descendez dans certains détails, jusqu'à marier leurs filles, & terminer leurs procès. *Monseigneur l'Intendant* leur paroît bien

plus Grand, & ils ne vous croyent pas fils de feu Monſieur votre Pere.

Croyez-moi. Quand on ſe laiſſe tant aprocher, on donne de l'inſolence aux petits ; & je m'aperçois que je tombe moi-même dans le cas. Si vous étiez toujours environné de la ſplendeur de votre origine, j'étoufferois toutes ces vérités. J'en ai d'autres dont mon cœur veut ſe ſoulager.

Vous avez pris le parti des armes. N'étiez-vous pas déja aſſez grand ſans avoir de chemin à faire ? Votre début fut charmant : vous voyez que je ſuis juſte ; vos mulets, vos fourgons portoient les commodités & le luxe de Paris au milieu du camp. Votre table étoit la premiére en délicateſſe, votre jeu l'emportoit ſur tout autre, & le ſoir vous vous délaſſiez à la Comédie. Les Villes de Flandre ſe ſouviendront long-tems des bals que vous leur avez donnés. Bon tout cela ! à merveille tout cela ! vous vous ſouveniez alors de votre naiſſance. Voilà de la grandeur.

Que vous avez baiſſé à votre derniére campagne ! Si c'eſt votre étoile de diminuer avec l'âge, bien-tôt vous ne ferez plus de ſenſation. Vous étiez ſur le point de partir, & à peine aviez-vous ordonné le

néceſſaire ! Vos gens vous crurent diſtrait ; ils vous firent cent repreſentations pour votre gloire, toutes fort inutiles ; & ſi une honte bien placée ne vous eût retenu, vous auriez couru *à franc étrier*. Cela étoit bon du tems d'Henri IV.

Deviez-vous répéter pour votre honneur cette caſſette que vous perdîtes à l'entrée du camp ? Eſt-il vrai qu'elle étoit remplie de Plans, de Cartes Topographiques, d'Inſtrumens de Géométrie, de livres Militaires ? Il y eut des paris qu'elle apartenoit à quelque Subalterne. Qu'alliez-vous faire à tous les travaux de l'armée, aux lignes, aux tranchées, aux batteries, queſtionnant, crayonnant ? Vous ambitionnez aparemment la premiére place vacante dans le *Génie* : c'eſt ce que diſoient de bons Juges ; ceux qui figuroient le plus. Ignorez-vous donc que la nature forme dans un Grand un Général achevé, tandis qu'elle laiſſe aux autres la peine de ſe former eux-mêmes, comme ont fait *Vauban, Catinat* & *Valiére* ? Allez-vous m'objecter *Turenne* ? C'étoit un Grand d'une eſpéce ſinguliére & hors d'œuvre.

Enfin la paix s'eſt conclue. Je m'attendois à vous voir reprendre votre grandeur

dans la Capitale. Point du tout, vous allez voyager. Eſt-ce une mode que vous voulez amener ? & pourquoi voyager ? Pour connoître, dites-vous, le fort & le foible des nations, qui après la nôtre méritent quelque attention. Il m'eſt revenu qu'à la faveur de l'*incognito*, vous ne fréquentiez que les manufactures, les chantiers, les atteliers, les arſenaux, les cabinets curieux ; que certains Commerçans & Artiſtes vous faiſoient l'honneur d'aller diner avec vous. C'eſt voyager en *véritable Allemand*. Un François qui voyage pour *aprendre*, fait tort à ſa Patrie ; il ne doit ſe montrer aux Etrangers que pour leur *enſeigner* notre politeſſe & nos modes. Mais qu'avez-vous apris ? Me pardonnerez-vous une ſurpriſe que j'ai faite dans votre porte-feuille ? J'y ai lû des projets de nouvelles manufactures, des moyens d'étendre le commerce, de rendre la terre plus féconde, de proportionner le luxe & la circulation des eſpéces aux beſoins d'un Etat. Que ſçais-je ? Un ſiſtême où les riches ne verroient plus de pauvres. Que vous importe tout cela ? Pourvû que vous repreſentiez, & que par-tout on vous ouvre les deux battans ?

Ce voyage vous a jetté à cent lieues de vous-même. Vous vous êtes coeffé de la qualité de *Citoyen*: ce titre eſt bien commun. *La Guerre*, dites-vous, *n'eſt qu'une fermentation paſſagere : le Roi la fait bien & ne l'aime pas : s'il lui plaiſoit de perpétuer la paix, je deviendrois inutile.* Inutile!.. Effacez, ſi vous le pouvez, les Milords de la Finance, dépenſez plus qu'eux, employez tous les Ouvriers & les Marchands que vous payerez à loiſir, ſoyez très-Grand, & vous ſerez très-utile.

Mais, ajoutez-vous, *l'amour de la patrie n'exige-t'il pas quelque choſe de plus que de la repreſentation?* L'amour de la patrie & la patrie elle-même..... Voilà de vieux mots, de vieilles idées des Grecs & des Romains qu'il faut releguer à *Baſle*, à *Amſterdam*, ou à *Londres*.

Les livres vous ont gâté auſſi-bien que les voyages. Vous avez lû que les Grands de Rome & d'Athénes ſervoient autant la République par les talens & les vertus, que par les armes: la plume, la parole, l'adminiſtration du treſor public, la négotiation, tout leur alloit. Vous avez lû qu'ils étoient modérés dans leurs maiſons & prodigues pour le bien commun : qu'ils

payoient les dettes des pauvres, qu'ils dotoient les Filles, qu'ils faiſoient des largeſſes au peuple pour ſoulager le poids du travail & de l'inégalité ; & qu'il leur arrivoit de finir par teſter en ſa faveur : tout cela eſt bon dans *Hérodote*, *Plutarque*, *Tite-Live*, bouquins abandonnés aux colléges. Liſez le *Nobiliaire du Pere Anſelme* : voilà votre vrai livre. Vous y trouverez les armoiries, les titres, les dignités, les illuſtrations, qui font la grandeur.

En vain la chercherez-vous ailleurs. Le dernier régne a vû des Philoſophes qui ont apris à penſer à la nation, des Poëtes, des Orateurs qui ont élevé ſes ſentimens & corrigé ſes vices ; des Hiſtoriens qui lui ont preſenté les cauſes de ſon élévation ou les pronoſtics de ſa chute, un génie hardi qui a joint les deux mers pour la mettre à portée de tout, des Magiſtrats qui ont aſſuré ſon repos intérieur en fixant la Juriſprudence. Tout cela a t'il fait des Grands dans l'Etat ? Ils n'avoient point d'aïeux.

Tenez-vous-en donc au mérite de la naiſſance : c'eſt le centre où ſe réuniſſent tous les rayons de lumiére. Ou ſi enfin vous êtes ſi amoureux de vertus, tâtez-

vous le pous ; elles circulent avec votre ſang ; elles ont paſſé de vos aïeux à vous : ce ſont les vôtres, & vous ne ſçauriez les étouffer ni les perdre. Telle eſt *la force du naturel*, comme on nous l'a démontré en plein théâtre. Vous n'avez qu'une ſeule choſe à faire, & le public une ſeule à dire : *il vit en grand Seigneur.* Si vous le faites, j'ai l'honneur d'être *avec un très-profond reſpect*, ſinon, *avec une amitié cordiale.*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur ....

DÉCOUVERTE
DE L'ISLE FRIVOLE.

L'AMIRAL Anſon vient de donner au Public l'Hiſtoire intéreſſante de ſon voyage autour du monde ; mais pourquoi a t'il voulu nous dérober la connoiſſance d'une Iſle que la nature a formée pour nous comme pour lui? Eſt-ce à cauſe

du ſingulier qu'elle offre par-tout ? Un Anglois craindroit-il de dire le vrai, lorſqu'il n'eſt pas vraiſemblable ? Un François doit oſer davantage. Peut-être a-t'il eu une autre raiſon, une raiſon d'Etat ; car dans ſon Manuſcrit, je trouve cette apoſtille : » J'ai fait jurer toute l'Eſcadre » par la ſacrée liberté du Peuple Anglois, » de ſe taire, *upon the Frivolous Iſland*, » c'eſt-à-dire, ſur l'Iſle Frivole «, & moi je jure, par la ſoumiſſion Françoiſe, de parler. On verra qui de l'Eſcadre ou de moi, gardera mieux ſon ſerment.

Il importe peu au public de ſçavoir comment le Manuſcrit eſt tombé dans mes mains : je trahirois, en le diſant, celui qui a trahi l'Amiral. L'objet intéreſſant eſt une traduction fidèle : je m'y engage.

L'Amiral Anſon, après avoir doublé le Cap *Horn* avec tous les dangers de la mer la plus orageuſe, & du climat le plus terrible, après ſept ſemaines de nouvelles tempêtes qui l'avoient ſéparé de la moitié de ſon Eſcadre, endommagé dans ſes voiles dans ſes mâts, & dans tous ſes agrêts ; occupé ſans ceſſe à fermer des voyes d'eau qui s'ouvroient d'un jour à l'autre, réduit à trois vaiſſeaux, infectés généralement du ſcorbut, ayant jetté plus de morts

dans la mer, qu'il ne lui en reſtoit de malades, & il lui en reſtoit encore trop pour les proviſions qu'il avoit. L'Amiral en cet état projettoit encore d'enlever à l'Eſpagne ſes meilleures Places en Amérique, ou du moins ſes treſors.

Jamais on n'eut plus beſoin d'un lieu de rafraîchiſſement. Il cherchoit l'Iſle de *Juan Fernandez* entre le 34 & 35 degré de latitude méridionale. Un vent impétueux qui ſouffloit du Nord le repouſſa vers le 45, dans cet eſpace immenſe de l'Océan, où l'on ne ſoupçonnoit aucune terre. Le pain étoit compté, l'eau étoit meſurée, encore deux jours, il falloit mourir de faim ou de ſoif. On alloit ſans ſçavoir où, lorſqu'un Matelot cria, *terre*. Toute terre eſt bonne à qui va périr : celle qu'on découvroit étoit à ſeize lieuës Sud-Oueſt. Cet eſpace fut bien-tôt parcouru, & le vent s'adouciſſant près du terme, ils entrérent la ſonde à la main dans une baïe au Nord de l'Iſle, où ils jettérent l'ancre. On ſe dépêcha de mettre à terre, on dreſſa des tentes pour les malades. Un bois qui bordoit la baïe en amphithéâtre, offroit certains arbres chargés de fruits qui reſſembloient aſſez à nos pêches, fruits tardifs ; car c'étoit

l'hyver de ce climat. On ſe jetta deſſus; mais on s'aperçut bien-tôt qu'on ne ſe nourriſſoit pas. Ces fruits ſi beaux, ſi colorés, ne renfermoient qu'une ſubſtance legére, ou plutôt une image de ſubſtance qui laiſſoit le même beſoin: s'il y avoit à gagner, c'étoit de diminuer l'ardeur de la ſoif. Les arbres participoient à la legéreté du fruit. Un Matelot en ſaiſit un pour gagner un talus élevé; l'arbre cédant, le Matelot roula, & s'accrochant à un autre arbre pendant ſa chute, ce dernier fut déraciné comme le premier. L'Amiral ne perdit point de tems pour chercher de l'eau douce, & des nourritures plus ſolides; il prend avec lui dix hommes parmi les moins malades; il marche à leur tête, & perce dans les terres. Les premiers habitans qui ſe preſentérent, furent des tigres. Ces fiers animaux, avant que d'être aperçus ſe jettérent ſur la troupe; mais leurs griffes & leurs dents n'étoient qu'un cartilage fléxible, plus fait pour orner que pour bleſſer: ce ne fut qu'un jeu. Après quatre heures de marche à travers la fôrêt, nos braves entrérent dans une plaine couverte d'arbriſſeaux chargés de fleurs & de fruits. A cet aſpect ils ne ſçurent

plus ſi c'étoit l'hyver ou l'été de l'Iſle. Le doute ne fut pas long. Si les fruits qu'ils avoient trouvés au bord de la baie, nourriſſoient peu, ceux-ci ne pouvoient pas même ſe manger : pures efflorescences chimiques. Le limon végétal s'étant épuiſé pendant l'été en productions réelles, réelles à la façon du pays, ce limon qui contient ſans doute beaucoup de ſel & de partie métalliques, produit en hyver *ces arbres de Diane & de Mars*, *ces grapes de raiſin*, & autres fruits que nous formons dans nos laboratoires avec du mercure, du ſel ammoniac, des métaux & de l'eſprit de nitre. Les oiſeaux venoient béqueter ces végétations trompeuſes, & ſembloient ſe fâcher contre la charlatanerie de la nature. Ils étoient trompeurs eux-mêmes ; la plûpart avec le volume de nos faiſans, n'avoient que le goſier aigu de nos ſerins ; & pour entendre les ſerins de l'Iſle, il faudroit des tympans plus ſenſibles que les tympans Européens.

En avançant dans la plaine, ils virent des chevaux attachés à des arbres, des hommes qui jouoient de divers inſtrumens, & des femmes qui, un ſoufflet à la main, faiſoient voler la pouſſiére. C'étoit leur façon de labourer la terre ;

terre, auſſi legére que la fleur de farine: le vent du ſoufflet traçoit les ſillons, & les hommes ſemoient. A la vue des étrangers tout prit la fuite; il ne reſta que les chevaux : reſſource utile s'ils avoient pû porter leur cavalier ; ils pliérent ſous le faix. Il fallut ſuivre à pied les traces des timides laboureurs. Leur habitation n'étoit pas éloignée : l'allarme y avoit été répandue ; ils ſe preſentérent en grand nombre, armés d'arcs & de faux pour en défendre l'entrée. La prudence de l'Amiral ne s'endormit pas. Il convenoit de fléchir l'ennemi plutôt que de le vaincre ; il s'arréta à la portée de l'arc, & fit poſer les armes à ſa troupe, les bras étendus vers les combattans. La nature eſt entendue par-tout : les femmes qui étoient en ſeconde ligne ; ſe détachérent, & vinrent à nos Voyageurs en danſant. La faim danſe bien mal ; il fallut pourtant ſe prêter à la belle humeur des danſeuſes, qui les menérent à leurs maris ſans rompre la meſure.

On entra dans l'habitation ; on devina leurs beſoins par leurs ſignes ; on leur ſervit du pain & des viandes : leurs hôtes furent très-ſurpris de les voir manger ce qui auroit raſſaſié trente Inſulaires ; mais ils

l'étoient bien plus eux-mêmes de ſentir encore une faim dévorante. Le pain avoit la légereté de nos oublies, & la viande peu compacte étoit preſque ſans conſiſtance : un mouton égal en volume aux nôtres, ne peſoit que dix livres. Ce qu'ils trouvérent de plus réel, ce fut l'eau. L'idée du vin ne ſe preſentoit pas à eux ; on leur en offrit pourtant : c'étoit une liqueur mouſſeuſe, ou pour parler exactement, de la mouſſe toute pure, qui ne faiſoit qu'une illuſion agréable. Tant de phénoménes embarraſſoient l'Amiral ; mais ce n'étoit pas là le moment d'exercer ſa Phyſique. Il étoit queſtion de reprendre des forces. On ſupléa à la qualité des alimens par la quantité, & on convint enfin qu'on avoit mangé.

L'Amiral n'attendit pas la fin de ſa digeſtion pour penſer à ſes *freres* (c'eſt une expreſſion que la bonne compagnie ne paſſe qu'aux Prédicateurs, mais elle eſt de lui) tandis qu'il cherchoit à ſe faire entendre aux honnêtes gens Inſulaires, il fut interrompu par deux hommes armés, qui n'avoient pas l'air ſi obligeant. C'étoient deux Exacteurs des Tributs, qui faiſoient reſpecter le Souverain. Ils entraînoient un habitant du lieu, chargé d'un fardeau ; une

jeune femme ſuivoit toute en pleurs : on lui enlevoit ſon mari & ſon lit. Les Exacteurs lui rendirent un collier de verre : elle eſſuya ſes larmes, & chanta. Après cette courte diſtraction, l'Amiral reprit les ſignes qu'il avoit commencés ; il s'aviſa de ranger onze pierres ſur la même ligne, en ſe déſignant lui & ſa petite troupe ; après il en ajoûta trois cens pour repreſenter tous les hommes de l'Eſcadre, en montrant le côté de l'Iſle où s'étoit fait le débarquement : il fut compris. Mais comment tirer d'une petite habitation de quoi les nourrir ? Un vieillard le prit par la main, & le conduiſit à un point de vue, d'où il découvrit une Ville maritime, qui lui parut auſſi grande que Londres. Il en prit le chemin ſur le champ : la marche ne fut pas longue : il y avoit une nombreuſe garde à la porte où ils furent arrêtés.

C'eſt une Loi dans la Capitale de l'Iſle Frivole de n'y recevoir aucun étranger, que ſur la preuve de quelque talent utile, dont le Gouverneur lui-même fait l'examen. Il ſe préſenta accompagné d'une troupe de pantomimes, qui l'empêchoient de s'ennuyer dans l'exercice de ſon miniſtére.

Qui êtes-vous ? leur demanda-t'il en les regardant en pitié. L'Amiral fut bien ſurpris de s'entendre queſtionner dans une Langue qu'il ſçavoit, en Langue Françoiſe. » Nous ſommes Sujets, répondit-» il, du plus grand Monarque de l'Eu-» rope » ; *Il faut*, reprit le Gouverneur, *que votre Europe ſoit bien pauvre ; ce n'eſt pas la premiére fois qu'elle nous envoïe des hommes qui ne ſont vêtus que juſqu'aux genoux, & mal vêtus. Par la lumiére ! ſi mes gens étoient en auſſi mauvais ordre, on me chaſſeroit de ma place : Mais que demandez-vous* ? » D'entrer dans votre Port pour » nous radouber & nous rafraîchir. « *Quels ſont vos talens pour être admis dans la Ville de l'Eſprit* ? » J'ai à bord, dit l'A-» miral, des Conſtructeurs qui ſçavent » doubler le mouvement d'un vaiſſeau » par la coupe : on ſe mit à rire. Des » Ouvriers en mines, à qui la terre ne » ſçauroit dérober ſes treſors : on rit en-» core plus. Des Chirurgiens qui péné-» trent l'intérieur du corps humain, com-» me vous voyez la ſurface : on éclata » à ne plus s'entendre.

L'Amiral ſe recueillant un peu, imagina que pour mettre les Rieurs de ſon côté, il falloit citer quelques talens ſupé-

rieurs, & plus ſcientifiques. Il avoit ſur l'Eſcadre des Sçavans qui avoient quitté les délices de Londres pour conſtater la figure de la terre, & fixer les longitudes. » Nation ſage & éclairée, reprit-il, » j'ai auſſi ſur mes vaiſſeaux des Géo- » graphes qui connoiſſent la terre, com- » me vous connoiſſez votre Ville; des » Phiſiciens, pour qui la nature n'a point » de ſecret; des Mathématiciens qui ſça- » vent meſurer, peſer, nombrer toute » la création; & moi qui vous parle, je » puis, ſans quitter cette place, vous » dire par la Trigonométrie la hauteur » de cette tour que j'aperçois à deux » mille pas. » On étoit las de rire; le mépris ſuccéda; le Gouverneur tourna le dos, & la barriére ſe refermoit. *Mylord*, lui dit un curieux de la foule en mauvais Anglois, *laiſſez-là tous ces grands talens qui ne vous ouvriront jamais le plus petit guichet. J'ai été reçu dans cette Ville, j'y ai fait ma fortune en chantant.* » Subli- » me Gouverneur, s'écria l'Amiral, Gé- » nie lumineux, comment oubliois-je » de vous dire que notre Nation excelle » en danſe, en muſique & en cuiſine! » Le Gouverneur revint ſur ſes pas : on battit des mains. Richard Walter, Chapelain

du *Centurion*, tira une flûte traverſiére, inſtrument inconnu aux Frivolites : il en joua, & nos Marins, ſans excepter l'Amiral, danſérent une Matelote, qui fit tomber pour un mois toutes les danſes de la Ville. Il y auroit eu cent portes, on les eût ouvertes. Cependant les Gardes de la Barriére retardérent l'entrée pour quelques minutes : ils fouillérent les étrangers pour ſçavoir s'ils ne portoient rien qui fût ſujet aux droits. Ils trouvérent dans la poche de l'Amiral un étui de Mathématique, qui ne reſſembloit pas à ceux de l'Iſle : il fut confiſqué en attendant les pourſuites ultérieures.

Enfin le Gouverneur ſe mit en mouvement, & nos Anglois ſuivirent. Ils ne s'attendoient pas, chemin faiſant, à voir rouler des équipages dans le goût de Paris & de Londres. La marche ſe termina à un Palais immenſe : c'étoit celui de l'Empereur. Il y a douze cours à traverſer avant que de pénétrer à ſes apartemens. Ces cours ſont environnées de bâtimens avec des boutiques. Là, outre les Officiers du Monarque, ſont logés dix illuſtres de tous les métiers, qu'on juge les plus néceſſaires à l'Etat. Les Brodeurs, les Verniſſeurs, les Bijoutiers,

les Marchands d'odeurs, les Fabriquans d'étrennes, les Ouvriers en luſtres, les Compoſiteurs de deſſerts figurés, les Inventeurs & les Contrôleurs de modes, les Peintres pour les voitures de Ville, les Maîtres à danſer, & les faiſeurs de Romans, qui ſont obligés en commun, & ſolidairement d'en donner un chaque ſemaine.

On arriva enfin aux apartemens de l'Empereur. Sa Toute Elégance (c'eſt le titre qu'on lui donne) y délibéroit avec ſes Miniſtres ſur une propoſition qui tenoit toute la Ville en ſuſpens. Il s'agiſſoit de décider ſi on logeroit les Evantailliſtes à la Cour. On agitoit vivement la queſtion. Mais il parut encore plus important pour le moment de voir les Etrangers qui furent introduits. Il fallut donner en preſence du Conſeil de nouvelles preuves des talens dont le Gouverneur avoit fait le raport. Richard Walter avec ſa flûte, tâcha de ſe ſurpaſſer, & les Danſeurs à l'envi. Mais le talent de la cuiſine, que l'Amiral avoit jetté en avant n'étoit pas encore éprouvé. Il éxécuta avec ſon Cuiſinier, qui heureuſement étoit de la troupe, un *Pouding* quinteſſencié : le Monarque & les Miniſtres en

mangérent ; & ſur le champ l'ordre fut ſigné pour ouvrir le Port à la petite flote, qui effectivement y entra le lendemain. Il étoit tems pour ces malades affamés ; car il en étoit mort dix pendant la nuit, autant de beſoin que de maladie.

Il eſt peu de nations plus ſerviables que les Frivolites de la Capitale, pourvû qu'ils ſoient bien payés. On porta auſſi-tôt aux Etrangers des rafraîchiſſemens de toute eſpéce ; mais quand il fallut en compter la valeur, ils ne tinrent plus rien. Les Frivolites ne connoiſſent ni or ni argent. Ils ont pour monnoïe des piéces d'Agathe, des *Agathines*. A la vue des Chellins & des Guinées d'Angleterre, ils rembalérent leurs proviſions. L'Amiral ſentit la néceſſité de procéder par échange. Des Vaiſſeaux Marchands auroient été moins embarraſſés. Il ſe ſouvint pourtant qu'il avoit à bord quelques piéces de dentelles & de rubans : il ſe fit dreſſer une eſpéce de théâtre, & débuta par le ruban. Il aperçut une impreſſion vive de plaiſir dans les yeux de la multitude : mais pour ſçavoir quel parti il en tireroit, il en coupa une aune. A l'inſtant un Boulanger s'avança, & jetta vingt livres de pain ſur

le théâtre : le Boucher, le Pâtiſſier, les Marchands de vin & de liqueurs eurent leur tour ; enſorte qu'avec dix ou douze piéces de ruban, la Flotte ſe trouva ſuffiſamment aproviſionnée pour un jour. L'Amiral en établiſſant la proportion, trouva qu'avec la totalité de ſes rubans, il pourroit nourrir ſon monde pendant un mois.

Sur le midi on lui annonça que l'Empereur viendroit le jour même viſiter l'Eſcadre. Il n'avoit pas oublié les reproches du Gouverneur ſur le mauvais ordre des habits. Il ordonna un air d'ajuſtement, un air même recherché à l'équipage ; après quoi on ſe mit ſous les armes, & ſur deux lignes qui aboutiſſoient au *Centurion*. L'Empereur chercha des yeux l'Amiral, & eut peine à le reconnoître : il l'avoit vû la veille dans ce négligé qui ſied bien ſur un Vaiſſeau, & ſi mal à la Cour. Il porta la main à ſes cheveux ; il en mania les boucles avec une attention ſinguliére : il trouva que celles qu'on formoit dans l'Iſle, n'en avoient ni les graces, ni l'enſemble. Le Capitaine du *Gloceſter* cauſa bien une autre ſurpriſe. L'Impératrice en tâtant ſa friſure, y mit trop d'avidité & de rudeſſe : c'étoit une

perruque ; elle la ſépara de la tête, & crut avoir arraché la peau au malheureux *Mitchel*. Ces Riens cauſérent des événemens dont nous parlerons dans la ſuite.

L'Empereur continua ſa marche. Il trouva les Vaiſſeaux monſtrueux & déſagréables à la vue. Pour piéce de comparaiſon, il montroit ſa Marine, qui faiſoit face dans le Port ; des eſpéces de Chaloupes élégamment couronnées. Les poupes étoient en marqueterie, parſemées de nacre, les voiles de pourpre, & les cables de ſoïe. Il monta ſur le *Centurion*. Les Frivolites n'avoient jamais vû, ni fuſils, ni canons, ni bombes, ni boulets : ils regardoient tout cela fort rapidement, ſans faire une queſtion. L'Amiral n'en fut pas fâché ; il n'étoit pas aſſuré d'être long-tems dans la faveur ; & en cas d'événement, il étoit bien aiſe de contenir les Inſulaires, autant par la ſurpriſe, que par la force de ſon artillerie. Cependant il voulut donner quelque nourriture à la curioſité. Il fit remarquer la coupe & la manœuvre des Vaiſſeaux, les pompes & le cabeſtan : le Monarque bâilla, & toute la Cour à l'uniſſon. Il finit par la bouſſole. » Le pays d'où nous

» venons eſt éloigné, dit-il, de plus de » 6000 lieuës: c'eſt ce fer mouvant qui » nous a conduit : » il eſſaya d'expliquer les raports de l'aiguille aimantée avec les poles. Il parloit à des ſourds, mais non à des aveugles. Les yeux de l'Impératrice venoient de tomber ſur une caiſſe de rubans, que le hazard avoit laiſſé ouverte : elle en ſaiſit une piéce avec avidité, & fournit à l'Amiral l'occaſion de faire ſa cour en livrant tout le magaſin. L'Empereur en diſtribua quelques rouleaux, & ſe réſerva le reſte, en demandant ſi c'étoit tout. » J'en avois davantage ce matin, répondit l'Amiral, je les ai échangé contre des vivres : c'eſt la ſeule monnoïe que vos Marchands ayent voulu recevoir de nous. *Ils n'en jouiront guéres*, dit le Monarque : *pour vous ſoyez tranquille*. En effet, il ordonna au Treſorier de l'Etat de lui compter dix mille Agathines : ſomme qui pouvoit ſuffire pour la nourriture d'un mois. Le lendemain il émana du Trône une Déclaration, qui enjoignoit aux Vendeurs qui avoient été payés en rubans, de les raporter au Bureau des Modes ; & le Bureau eut ordre d'analyſer le ruban pour en établir une Manufacture.

L'Amiral tranquille ſur les proviſions de bouche, ne l'étoit pas ſur le radoub de ſes Vaiſſeaux ; il lui falloit du bois. Celui qu'il avoit aperçu dans l'Iſle, étoit trop tendre & trop frele pour cet uſage. Il s'informa : on lui donna connoiſſance d'une Forêt, à la diſtance de dix lieuës, la ſeule où les arbres, par la qualité particuliére du ſol, fuſſent durs & réſiſtans. Il partoit pour la reconnoître, lorſqu'il lui vint un ordre d'aller friſer la Cour. Il fut très-embarraſſé pour obéïr, Il crut trouver une reſſource dans trois Valets-de-Chambre Barbiers, qui avoient perfectionné leur goût à Paris : *Jacques Quick*, *Thomas Ball*, *& Georges Shaver* : l'Amiral les nomme, parce qu'ils vont jouer un aſſez beau rôle. Il ſe fit accompagner du Colonel *Cracherode* qui commandoit les troupes de terre, & des deux Capitaines *Mitchel* & *Saunders*. Aſſurément ni eux ni lui ne comptoient mettre la main à l'œuvre. Ils ſe trompérent : l'Empereur préſenta ſa tête à l'Amiral. L'Impératrice & deux Princes, l'eſpoir du Trône, s'emparérent du Colonel & des deux Capitaines. L'Amiral s'excuſa auſſi-bien qu'eux, en diſant qu'ils poſſédoient bien toute la théorie

de cet art, mais qu'ils manquoient de pratique. Durant ce propos un Courtiſan rioit malignement, & l'Amiral avoit ſenti de l'antipathie pour lui avant même qu'il eût ri. Les valets-de-Chambre furent ici les vrais Acteurs. L'ouvrage alloit, & le Monarque s'aviſa de demander à l'Amiral de quelle Nation Européenne il étoit? *De la premiére*, répondit-il: *Vous êtes donc François*, reprit le Courtiſan rieur. Cette conſéquence ne fut pas du goût de l'Amiral, qui en ſe déclinant *Anglois*; voulut prouver ſa propoſition; le Courtiſan ſa conſéquence. La diſpute s'échauffoit, & la friſure finit à la gloire des trois Artiſtes qu'on logea dans la douxiéme cour du Palais. Ce furent les hommes du jour. Pour leurs Maîtres, ils ne remportérent que beaucoup d'indifférence, & peu d'eſtime. L'Amiral retourné à l'Eſcadre réfléchiſſoit aſſez triſtement ſur cette avanture. Le froid avec lequel il avoit été congédié, ce Courtiſan qui avoit pris le parti de la France, la Langue Françoiſe répandue à la Cour.... y avoit-il des François dans l'Iſle? Mais comment y ſeroient-ils venus, ſans qu'il en eût jamais rien tranſpiré en Europe? Et s'il y en avoit, pouvoit-il

ſe flater d'une bonne intelligence avec eux ? L'incertitude eſt cruelle. Il alla voir ce Courtiſan, dont il étoit mécontent : s'il exiſtoit des François dans l'Iſle, celui-là devoit l'être.

Le Courtiſan, après avoir un peu joui de ſon embarras, déchira le voile. » J'étois à Paris, lui dit-il, en 1719. lorſ-
» que tout le monde changeoit ſon or
» contre du papier. Je ne ſuivis pas la
» mode, parce que je n'avois point d'or.
» Mais en m'intriguant pour procurer du
» papier à ceux qui en vouloient, j'amaſ-
» ſai de l'or. J'étois jeune au milieu d'u-
» ne Ville de dépenſes & de plaiſirs :
» je diſſipai auſſi promptement que j'a-
» vois acquis. Il ne me reſta que des paſ-
» ſions ; & je m'aperçus bien-tôt que
» n'ayant plus d'or je n'avois plus de mé-
» rite. Il me vint en idée d'aller cher-
» cher du mérite au Pérou : je la com-
» muniquai à quelques amis : ils la goû-
» térent pour eux-mêmes. La colonie
» groſſit inſenſiblement ; nous nous em-
» barquâmes à la Rochelle pour *Porto-*
» *Bello*, au nombre de cent ſoixante.
» La navigation fut heureuſe juſqu'à la
» hauteur des Iſles Antilles ; mais un
» vent contraire qui ſe ſoutint avec opi-

» niâtreté, nous porta ſur les côtes du
» Breſil. Il ne fut plus queſtion de Por-
» to-Bello. Le Capitaine pour tirer par-
» ti du contre-tems, forma le deſſein
» d'aller à Lima, où il eſpéroit de ſe
» défaire de ſes marchandiſes avec avan-
» tage. Nous tournions l'Amérique. Nous
» paſſâmes le Détroit de *le Maire*; &
» c'eſt au ſortir de ce Détroit, que tous
» les vents nous attendoient pour nous
» offrir la mort à chaque minute. Des
» tempêtes qui ne s'apaiſoient que pour
» reparoître plus furieuſes, nous pouſſé-
» rent & repouſſérent long-tems d'abî-
» me en abîme.

» Le vingtiéme jour nous étions bien
» perſuadés qu'il n'y avoit point de ter-
» re dans le parallele que nous courions;
» & lorſqu'à travers tant d'horreurs nous
» abordâmes à ce monde inconnu, nous
» doutions de la vérité de notre eſtime.
» N'étoit-ce point le Pérou qui s'offroit
» à nous? Quoique ce fût, c'étoit une
» terre enfin. Elle nous préſenta d'abord
» un rocher fort élevé: nous y montâ-
» mes pour découvrir le pays où le ſort
» nous jettoit. A peine fûmes-nous au
» ſommet, que le Vaiſſeau que nous
» voyions à nos pieds chaſſa ſur ſes

» ancres, & un coup de vent nous le
» fit perdre de vue pour toujours avec le
» Capitaine & les Matelots. Sans doute
» ils ont trouvé la fin de leurs maux
» dans le ſein de l'Océan. Nous errâmes
» d'abord de bourgade en bourgade,
» ſans autre deſſein que celui de vivre.
» Enſuite nos idées ſe tournérent du cô-
» té de la Capitale : les grandes Villes
» ſont plus fécondes en reſſources. Nous
» en étions à deux cens lieuës. Que de
» peine à ſouffrir pour y arriver ! mais
» la conſolation fut prompte.

» Les Frivolites s'aperçurent combien
» nous leur étions néceſſaires. Ils étoient
» juſtement dans cette diſpoſition d'eſ-
» prit où un peuple cherche à ſortir de
» ſa barbarie. Ils n'avoient encore ni luſ-
» tres, ni ſophas, ni bijoux, & les viſa-
» ges des femmes n'étoient pas encore
» vernis. Mais on commençoit à multi-
» plier les lumiéres, à élargir les chaiſes,
» à tailler le verre à facettes; & les femmes
» lorſqu'elles vouloient repreſenter, pre-
» noient d'un élixir, qui, en fouettant
» le ſang, animoit leurs couleurs. La fi-
» neſſe de la cuiſine, les ornemens de la
» table, les preſtiges de la parure, l'é-
» légance des meubles, la variété des

» équipages, les broderies, tout cela s'é-
» bauchoit. On ignoroit les modes; mais
» on convenoit qu'il n'étoit plus poſſible
» à une honnête femme de porter une
» robe toute une ſaiſon, & en général
» d'avoir toujours la même forme d'ha-
» bit, comme on a le méme nez.

» Les mœurs tendoient auſſi à ſe dé-
» pouiller de leur rudeſſe. Les airs manié-
» rés, les complimens, le bon ton, les
» vapeurs, les ſoupers divins, les dépen-
» ſes de fantaiſie, les amitiés des lévres,
» les amours d'un jour, toutes ces fleurs
» d'urbanité étoient dans le bouton, n'at-
» tendant qu'un coup de ſoleil pour éclo-
» re. Les maris ne ſentoient pas encore
» le ridicule d'aimer leurs femmes; mais
» ils y trouvoient déja de la gêne. Les
» femmes n'avoient pas encore abandonné
» les ſoins domeſtiques pour ceux de la
» toilette; mais une voix ſecrette leur di-
» ſoit qu'elles étoient nées pour un rôle
» agréable & brillant. A peine comptoit-
» on quelques Seigneurs qui euſſent le
» courage de dépenſer au-delà de leurs
» revenus; mais depuis quelques années
» on y étoit juſte. Enfin les Frivolites n'a-
» voient pas encore le goût; ils avoient
» ſeulement du goût pour le gout.

» Mais malgré cet heureux naturel, » qu'il en coûte, Milord, pour former » une Nation ! « *Milord à ce propos fronça le ſourcil. Il voulut parler de Loix, de vertus, de Sciences, d'Arts utiles pour remplir ce grand objet.* » Vouliez-vous donc, » reprit le François, que nous miſſions » cette Capitale en bonnet de nuit ! Tous » ces Arts qui réjouiſſent les yeux, qui » embelliſſent les paſſions, ils les tiennent » de nous, nous avons poli leurs vices, & » ils ont adopté notre Langue, qui a don- » né du jeu à leur eſprit. Heureuſement » à notre départ de France chacun s'é- » toit muni d'une bibliothéque de po- » che, (que faire ſur un vaiſſeau !) tous » livres de goût. Des Romans délicieux, » des Comédies petillantes d'eſprit, des » Tragédies galantes, des Opéras d'amour » fondu. Vous ne ſçauriez croire avec » quelle ſagacité ils en ont imité les gra- » ces. Nous comptons aujourd'hui ſix cens » Poëtes & deux mille Romanciers. Vous » en jugerez vous-même : liſez cette Co- » médie faite par un grand de la Cour, & » ce Roman dont un Magiſtrat eſt le » pere.

» Au reſte la Colonie a ſemé pour elle- » même. On nous a tous diſtingué dans

» l'Etat, moi ſur-tout, pour qui on a créé
» une Charge de la Couronne. Vous
» parlez au grand Contrôleur des Mo-
» des : cette place a bien des fleurs, mais
» elle a ſes épines. Une mode avec ces
» gens-ci vieillit en quinze jours. Il fau-
» droit être plus que François pour tou-
» jours fournir. Ah! ſi le ſort ne nous eût
» pas enlevé notre vaiſſeau .... il étoit
» chargé de tout ce ſuperflu de France,
» qui eſt ici le néceſſaire. Que de modè-
» les pour cette Ville ! ce ruban qui vous
» fait tant d'honneur, il y a long-tems
» qu'il y figureroit. On ne ſçauroit
» tout faire à la fois. Il faut des ſiécles
» pour égaler Paris. On a ſans doute beau-
» coup perfectionné depuis notre départ.
» J'ai aperçu, comme tout le monde, un
» nouveau goût dans la friſure que vous
» avez aportée.

» Mais peſez bien, Milord, ce que je
» vais vous dire. Ou c'eſt votre deſſein de
» vous établir dans cette terre, ou ce ne
» l'eſt pas? Si ce ne l'eſt pas, que vous
» importe d'y acquérir de la conſidéra-
» tion, en y montrant des nouveautés ?
» Si ce l'eſt, gardez-vous deſormais d'en
» produire aucune ſans mon agrément.
» Vous les tenez toutes de la France ;

» avouez-le de bonne foi. Faites-lui en » hommage. Sans cela, malheur à vous : » notre crédit eſt grand.

Loin de me fixer ici, répondit l'Amiral, *je vous offre de vous remener dans votre Patrie que vous regrettez ſans doute.* » Nous l'avons regrettée, il eſt vrai, » repliqua le grand Contrôleur ; nous » craignîmes long-tems de ne pouvoir » ſubſiſter des alimens de l'Iſle ; & nos » frayeurs augmentérent beaucoup, lorſ- » qu'après quelques années nous nous » aperçumes que notre chair ſe rare- » fioit, ſe ſubtiliſoit ; que notre ſubſ- » tance ſe diſſipoit. « En prononçant ces mots, il fit une gargouillade, & donna du pied dans un luſtre. » Croiriez-vous, » ajouta-t'il, que je ne peſe plus que cin- » quante livres ? Les enfans que nous » avons faits dans les premiers tems de » notre tranſmigration, nous n'oſions les » toucher. Ces jolies machines avoient » aporté du ſein de leurs meres des reſ- » ſorts extrêmement délicats, trop dé- » licats pour ſe jouer avec les forces de » l'Europe dont nous conſervions encore » une partie. Mais inſenſiblement les pro- » portions ſe ſont établies entre notre » conſtitution & la nature de l'Iſle ; &

» nous vivons heureux avec un peuple qui » a l'imagination couleur de roſe.

L'Amiral avoit la ſienne couleur de bois, très-enfoncée dans la forêt : il y alla, & il en revint content. Cependant il falloit un ordre du Souverain pour couper ; il demanda une audience qui lui fut refuſée : il l'auroit peut-être obtenue par le moyen du grand Contrôleur, mais la confiance n'étoit pas établie entr'eux. Il s'adreſſa à d'autres Favoris, dont aucun n'oſa porter ſa demande aux pieds du Trône. Quand la faveur manque, on doit recourir aux voïes ordinaires. Il ſe preſenta au premier Miniſtre un Placet à la main. Tous les Placets qui étoient ſoupçonnés de cauſer le moindre déplaiſir au Monarque, étoient ſüprimés. Le ſien eut le même ſort. Il repaſſoit les antichambres d'un air ſoucieux. Il fut arrêté par un Seigneur, eſpéce de Philoſophe, qui penſoit trop ſinguliérement pour faire ſon chemin à la Cour ; mais il y étoit ſouffert à cauſe de la grandeur de ſa naiſſance : il queſtionna l'Amiral ſur la poſition, le gouvernement, la marine, le commerce de l'Angleterre. L'Amiral fut étonné du ſérieux des queſtions, les premiéres de cette eſpéce qu'on lui eût fai-

tes. Après lui avoir répondu, il lui expoſa le ſujet de ſon chagrin. *Vous ne voyez pas en plein jour*, lui dit le Queſtionneur, *n'avez-vous pas donné à l'Empereur trois hommes importans, ſur-tout Quick qui le coëffe? Vous cherchez bien loin ce que vous avez dans vos mains*: & il le quitta.

Il faut que la fierté Angloiſe ait d'abord été un peu bleſſée de la voïe ſubalterne qu'on lui ſuggéroit ; car il fait une réfléxion héroico-Philoſophique, qu'*il n'y a rien de bas pour qui ſert ſa patrie.* Il alla donc trouver *Quick*, ſon Valet-de-Chambre, à qui par un reſte d'habitude il parla en maître. Quick répondit en indépendant. L'Amiral mit du moëleux dans ſon ton qu'il orna d'une boëte d'or. Quick promit tout, & tint parole. Le troiſiéme jour il aporta l'ordre ſigné. Mais il ſe trouve ſouvent des difficultés où l'on n'en voit plus. Dès qu'on voulut mettre la coignée à un arbre, l'Intendant des Forêts en marquoit un autre qui ne convenoit pas. L'Amiral montroit ſon ordre, & s'en tenoit à la lettre. L'Intendant en expliquoit l'eſprit. Deux mille Agathines le ramenérent au même ſens ; & tout fut diſpoſé pour le radoub. Après quoi l'Amiral dans

ſon loiſir ſe livra aux ſpéculations ſur l'Iſle Frivole.

Elle eſt ſituée par le 45. d. 8. min. de latitude méridionale, & par le 220. d. 17. min. de longitude, en comptant depuis le Méridien de Ténérif : elle eſt fort élevée au-deſſus du niveau de la mer, environnée, ou peu s'en faut, de hautes montagnes qui la mettent à l'abri des vents. L'air qu'on y reſpire invite au plaiſir par ſa douceur, & donne beaucoup de jeu au ſang par ſa ſubtilité. Elle a environ ſix cens lieuës de diamétre. Il y a trois grandes Nations à l'Oueſt, qui n'en ſont ſéparées que par un bras de mer. Le tout fait un monde à part. L'Amiral ne parle que de l'Iſle, & encore fort ſuperficiellement : le tems a manqué à ſes découvertes.

J'apercevois, dit-il, des Phénoménes inconnus ailleurs : la terre auſſi legére que la fleur de farine, les arbres ſans ſolidité, les fruits plus faits pour flater le goût, que pour nourrir ; d'autres travaillés dans les creuſets d'une nature chimiſte, & qui ne flatent que les yeux ; le vin dépouillé d'eſprits, la chair uſuelle peu ſubſtantieuſe, & en général tous les animaux, n'ayant que le volume ſans avoir le poids proportionnel ni la force. Par-tout enfin

l'image de la nature plutôt que la nature. Tout cela l'embarraſſoit beaucoup, & tout cela devoit avoir une cauſe. Ces Amiraux Anglois ſont ſinguliers. Je crois bien, comme nous l'aſſurons tous, qu'ils ne nous valent pas à la tête d'une flotte; mais ils ont la vanité d'être Phyſiciens, Géométres, Aſtonômes, & tout ce qu'on voudra. Celui-ci peſe l'air, analyſe la qualité de la terre, il examine les ſouffres, les ſels, les huiles, les ſucs qui donnent l'être aux végétables, dont il cherche les raports avec les animaux qui s'en nourriſſent. Il creuſe à l'Angloiſe. Et bien! qu'il creuſe tout ſeul, tandis que nous regarderons le tableau de la Capitale qu'il a croqué.

La Ville de l'Eſprit eſt auſſi grande que Londres. On y compte un million d'habitans : elle en contiendroit deux, ſi elle n'étoit pas coupée par la quantité de jardins & de vaſtes bâtimens, où l'on ne multiplie point. On n'y travaille pas plus. Les familles qui les habitent, ſont uniquement chargées de reciter des priéres pour ceux qui travaillent.

La Ville eſt traverſée par un fleuve. On a bâti ſur les ponts, où l'on aime mieux voir des magaſins de luxe, que de prome-

ner ſes yeux ſur la longueur de ce beau canal.

Il faut, dit l'Amiral, qu'avant le débarquement des François, il y ait eu un ſiécle où les Frivolites tentérent déja de ſortir de leur barbarie ; mais vraiſemblablement les Génies qui voulurent les en tirer, n'étoient pas au ton général de la Nation. Ils plantérent des avenues, ils conſtruiſirent des portes triomphales, ils commencérent des quais, ils bâtirent des places, ils déſignérent des fontaines publiques, ils élevérent des édifices à la vertu & aux ſciences. Ils ne firent pas tout, & ce qu'ils n'ont pas fait, eſt encore à faire.

Parmi pluſieurs monumens d'architecture qu'ils ont laiſſés, il en eſt un qui étonne par la compoſition, l'harmonie, la hardieſſe & la grandeur de ſes parties. C'eſt un Palais que les Frivolites reverroient tous les jours avec plaiſir, s'il n'étoit que joli ; mais il eſt beau, ils l'ont maſqué, & quoiqu'il fût deſtiné à loger leur Souverain, il n'eſt pas encore couvert. Il reſte auſſi de ce ſiécle trop ſérieux des tableaux, des ſtatues, des poëmes & des piéces d'éloquence où la nature eſt trop bien rendue pour plaire long-tems. Les Peres ſéduits par la nouveauté, admirérent

peut-être tous ces chef-d'œuvres ; mais les enfans ont des bijoux de toute eſpéce, des cabinets élégans, des équipages miraculeux.

Il eſt peu de Villes au monde où les arts mécaniques ſoient ſi agréables : les Artiſtes ont bien profité des leçons de la Colonie Françoiſe, trop profité, car ils outrent tout pour contenter la nation ; ils s'épuiſent en précieuſes bagatelles, en cent petits meubles, en mille jolis riens de peu de durée. Les Manufactures fourniſſent des étoffes volatilles, qui n'ont que quelques repreſentations. Un Ouvrier qui ne donneroit que du bon, n'auroit pas de pain.

Il eſt peu de Villes auſſi, il n'en eſt point où les beaux arts ſoient ſi jolis. La peinture néglige la force & l'expreſſion pour ſe parer d'un brillant coloris : elle plaît ſur-tout, lorſque ſous des traits mignons, elle s'enchaſſe dans de jolies boëtes. Les morceaux de force qui lui échapérent autrefois, paſſent à une nation voiſine qui n'a pas les yeux faits pour les graces. La Poëſie dans ſes fureurs tragiques, ne s'aviſe pas d'exciter la terreur & la pitié, ni d'inſpirer ces vertus féroces qui ſauvent les Etats. C'eſt une

Coquette qui amuſe par l'éclat de ſa parure, & la galanterie de ſes propos, qui ſe fâche pour le plaiſir de ſe fâcher, & qui pleure pour rire. L'Eloquence n'eſt pas un torrent qui entraîne; c'eſt un ruiſſeau qui murmure ſous des fleurs; & l'Hiſtoire s'habille en Roman.

L'Amiral fait ici une réflexion. Et quand n'en fait-il pas ? Ce n'étoit pas ſon deſſein d'écrire pour nous, mais pour ſa Nation. Il penſe que les femmes Frivolites ont donné le ton aux arts. On veut leur plaire comme elles plaiſent, par des minauderies, des couleurs empruntées, & des graces factices.

Les Sciences à leur tour ont voulu s'ajuſter : elles n'y ont pas encore réuſſi. Les talens les éclipſent toujours. Le Général Cracherode entendit une oraiſon funèbre : c'étoit celle d'un Chantre à cadences perlées. L'Orateur après une artillerie d'antithèſes, le mit au-deſſus du plus grand Philoſophe de l'Iſle. Le lendemain le Capitaine Saunders ſe trouva chez un homme d'Etat, qui venoit de s'enrichir en veillant au bien d'une Province. Il y vit un Maître à danſer qui s'étoit fait beaucoup prier pour communiquer ſes graces à l'héritier de la famille.

On

On lui offrit un certain prix : *Me prenez-vous*, dit l'homme à talent, *pour un Maître de Phyſique ?* Il diſparut ſans révérence. Vint ſur la ſcène un autre talent, un grand garçon bien fait, le fouet à la main. *Vous me convenez aſſez*, lui dit le Seigneur, après avoir examiné ſa taille & ſa figure, *voyez ſi deux cens Agathines vous conviennent. Deux cens Agathines à moi*, reprit le Cocher, *pour vous mener brillamment, & pour former vos chevaux ? Gardez-les pour ce triſte Sçavant qui endoctrine votre fils.*

Les Frivolites apellent *triſte* tout ce qui eſt *ſérieux*. Ils n'oublient rien pour l'égayer. Ils ſçavent qu'il faut lire : mais les livres doivent amuſer ſans inſtruire. Les Auteurs du tems montent leur eſprit ſur ce ton. L'Amiral donna l'aumône à un Sot qui avoit fait un excellent Livre ſur les devoirs d'un Souverain Patriote.

Ils ont des Tribunaux de Juſtice en quantité : le grand Tribunal a ſon Sanctuaire en commun avec des Vendeuſes de romans & des Marchandes de modes. On voit au rang des Juges une jeune fleurie qui n'a pas encore la libre diſpoſition de ſon patrimoine. On craindroit

qu'elle ne le diſſipât en équipages & en ſoupers fins.

Ici l'Amiral nous ramene à ſes Vaiſſeaux. Un mois s'étoit écoulé, & il en falloit deux autres pour achever le travail, d'autant plus qu'il faiſoit conſtruire un Navire d'avitaillement pour remplacer la Pinque *Anne*. Mais comment ſubſiſter ? Et comment acheter les proviſions pour l'embarquement ? Les Agathines qu'il avoit tirées du treſor, touchoient à leur fin, & il n'avoit plus de rubans. A la vérité il lui reſtoit des dentelles ; mais il ſe ſouvenoit des menaces du grand Contrôleur, dont il craignoit le crédit à la Cour. Il aprit bien dans cette conjoncture à eſtimer des talens ſur leſquels il n'avoit pas compté en quittant l'Angleterre. On lui avoit demandé pluſieurs fois des Maîtres à danſer, & des leçons de flûte. Ce n'eſt pas que la danſe & les inſtrumens du pays n'euſſent leur mérite. Mais tout ce qui étoit nouveau, & ſur-tout ce qui avoit prix à la Cour, étoit ſupérieur. Il avoit réſiſté aux ſollicitations, parce qu'il avoit beſoin de tout ſon monde pour les travaux de l'Eſcadre ; mais il étoit encore plus néceſſaire de vivre, ſauf à prolonger le ſéjour.

Il choiſit donc cinquante ſujets parmi ceux qui avoient quelque teinture des deux talens ; & après huit jours de répétitions, il les livra à l'utilité publique, & à la ſubſiſtance de la flotte. Qu'on ne s'imagine pas que l'Amiral regardât faire les bras croiſés. Ils eut pour éléve en fait de danſe le fils d'un Général d'Armée. Je voyois venir, dit-il, dans la maiſon un Maître de Géométrie, & j'avois honte en donnant beaucoup moins de tems, d'être payé au triple. Calcul fait, le produit des leçons devoit ſuffire à la nourriture de l'Eſcadre ; & il lui vint une autre reſſource pour acheter les proviſions de l'embarquement.

L'Empereur s'impatienta un jour ſous l'opération de la friſure : un concert l'attendoit. Ce moment d'humeur allarma la Cour. On ſe rapella la perruque du Capitaine *Mitchel*. Sa toute Elégance en demanda une à l'illuſtre Quick. Quick profita de la conjoncture pour remettre ſon ancien Maître en faveur. Il dit au Monarque que ce qu'il demandoit, étoit un effort du génie Européen ; qu'à la vérité lui Quick étoit bon pour l'exécution ; mais que pour le plan il falloit le chercher dans la tête de l'Amiral. L'Amiral

fut mandé après une inſtruction ſecrette du généreux Quick. Cependant avant tout il crut devoir prévenir le grand Contrôleur des modes, afin de ne pas s'expoſer à ſon reſſentiment. *L'Empereur me demande une perruque*, lui dit-il : » une » perruque ! répliqua vivement l'Officier » de la Couronne, ſçavez-vous que par- » mi les nouveautés que je réſervois à » cette Nation qui s'amuſe & qui s'ennuïe » rapidement de tout, celle-là tient le » premier rang ! par tous les cieux !.... » il alloit éclater... » *mettez-vous à ma place*, répondit doucement l'Amiral : *il s'agit de notre ſubſiſtance. Je n'ai plus ni rubans, ni agathines. Il eſt vrai qu'il me reſte des dentelles, mais vous m'avez interdit toutes ces reſſources...* »Des dentelles, » reprit le Contrôleur en ſe calmant; eh » bien, livrez-moi les, & je vous abandon- » ne la gloire & le profit de la perruque. » Il y avoit long-tems qu'il avoit tenté de donner des dentelles à la Nation : mais n'ayant pas de modèle à montrer, elles étoient encore à naître. Les ouvriers de l'Iſle n'ont pas l'eſprit créateur : ils enjolivent ſeulement ce qui eſt créé. L'Amiral açcepta la propoſition, & la Perruque Impériale parut le huitiéme jour ſur la tê-

te du Monarque, qui fonda ſur le champ une école d'éleves pour ſatisfaire à l'empreſſement du public, du public du bon ton, qui n'oſoit plus ſe montrer en cheveux. Il ne s'en tint pas là.

Nous avons dit que l'Iſle Frivole avoiſine trois grands Etats. Il eſt arrivé plus d'une fois qu'après de longues guerres elles en a reçu des conditions de paix fort dures. Mais jamais rien n'a pu affoiblir un droit qu'elle s'eſt acquis ſur eux, celui de régler la forme de leurs habits & tout leur ajuſtement. Le Monarque fit partir trois perruques, c'eſt-à-dire, trois modèles à ſuivre pour les trois Etats; & le treſor ſe r'ouvrit pour l'Amiral, qui pouſſa ſes recherches ſur les mœurs des Frivolites. Il n'eſt point de Nation qui ait des mœurs ſi élégantes. Il eſt étonnant, ajoûte-t'il, qu'en ſi peu d'années ils ayent ſurpaſſé les François. Ils auroient peut-être dû s'en tenir aux leçons de leurs Maîtres; mais en fait d'élégance, leur imagination eſt trop vive pour s'arrêter.

Entrez dans un cercle avec un air brillanté & un habit de goût, on vous accueille avec toutes les graces. La compagnie ſentoit qu'il lui manquoit quelque choſe :

c'étoit vous. Vous vous trouvez des perfections dont vous ne vous doutiez point.

Les Frivolites, pour vous accorder leur amitié, ne vous demandent pas des vertus, mais des agrémens. On vous ſupoſe toujours honnête homme ; mais prouvez bien que vous êtes joli homme. Avez-vous beſoin de leurs ſervices ? Priez-les, ils vous ſuplient d'ordonner ; & vous avez toujours la conſolation de les voir furieux de n'avoir rien fait. L'Amiral comptoit ſur un Protecteur qui l'avoit comblé de belles paroles ; il y eut recours. *Voilà tout ce que je puis pour vous*, dit l'Important en tirant ſon flacon : ce flacon étoit plein d'une eau qui ſe diſtile & ſe bénit à la Cour. Tout le monde poli ſe pique d'en avoir, ſur-tout les Grands, & ils en diſtribuent libéralement à qui en veut.

Les Grands ne ſe reſſemblent pas partout. Un homme à qui bien des gens viennent ſouhaiter le bon jour, & qui ne le ſouhaite à perſonne, qui voit beaucoup d'étoffes & de bijoux dans ſa matinée, qui fait répéter aux glaces des magots de grand prix, qui a quantité de chiens & de chevaux, qui fait de grands repas dans un ſalon bien verni, & qu'on aplaudit toujours ; cet homme eſt apellé grand chez

les Frivolites, & on lui doit de grands reſpects, de la politeſſe aux autres.

Elle eſt l'ame des Frivolites, la politeſſe. Il vaudroit mieux avoir trahi ſon ami, que d'eſtropier un compliment. Un homme vraiment poli a un bonnet pour ne jamais ſe couvrir; il deſſine bien une révérence, & n'apelle pas ſa femme, *ma femme*. S'il ne faiſoit pas tout cela, il auroit beau être liant, attentif, complaiſant; il ne ſeroit pas poli. Pour l'être, il faut encore obſerver ſcrupuleuſement tous les titres. Ils ne diſent pas ſeulement en parlant de l'Empereur, Sa Toute-Elégance a ouvert le Bal: c'eſt également Sa Toute-Elégance qui *éternue*. Un inſolent s'aviſa de dire à un Miniſtre: *Vous êtes un ſot*. Tout le monde fut indigné de ce qu'il n'avoit pas dit, *votre éclatante lumière eſt une ſotte*.

Ils obſervent les décences avec autant de rigueur. Un homme en place qui vole en grand, eſt en grande conſidération; ſi avant ſa fortune il eût pris quelques Agathines ſur un chemin, on auroit puni l'indécence. Une beauté pardonne tout à un téméraire, hors les expreſſions peu délicates. Un mari ne prétend pas gêner le cœur de ſa femme; mais il éclateroit ſi ſes amuſemens n'étoient pas décens. A l'arrivée

de l'Amiral on formoit un établiſſement où le ſexe ſubalterne pourroit perdre ſa vertu avec décence.

Chez les Frivolites, comme en Europe, on parle beaucoup *mérite*. Il faut des hazards ſinguliers pour en tirer parti ; mais c'eſt un point bien décidé qu'il eſt plus avantageux d'être goûté. Ceux qui le ſont, ne ſavent à quoi ils le doivent, au tour de leur viſage, à leur maintien, ou à leur façon de rire. Parmi les ſujets qui réuſſiſſent, l'un ſe met bien, celui-là eſt beau Joueur, l'autre conte joliment. On ne ſeroit point ſurpris de voir un Courtiſan diſgracié, parce qu'il auroit l'air gauche.

Il n'en eſt pas de l'honneur comme du mérite. Il en faut abſolument, & ils en mettent par-tout. Ils n'ont pas le plaiſir, mais l'honneur de vous voir, de vous parler, de vous ſervir, & de ramper ſous les titres. Ils ont pour les Pupiles des Tuteurs d'honneur ; dans les Tribunaux des Conſeillers d'honneur : dans les Hôpitaux des économes d'honneur ; & toutes les femmes attachées à la Cour ſont Dames d'honneur. Les Profeſſions élevées rougiroient de faire payer leur travail au Public ; mais elles acceptent de grands *honoraires*. La Nobleſſe ſur-tout excelle en honneur. Un no-

ble Frivolite qui aura eu le malheur d'être mauvais mari, mauvais pere, Citoyen inutile, ſe reſſouvient toujours de l'honneur pour le recommander à ſon fils; & le fils comme le pere, a grand ſoin de ne tenir que ſa parole d'honneur, de ne payer que ſes dettes d'honneur,& de tuer quelquefois par honneur. Les femmes ont leur honneur à part. Elles ont de ſi grands principes pour le conſerver,qu'on les a encore renduës dépoſitaires de celui de leurs maris. Cependans les femmes du haut ſtile ont refuſé le dépôt, parce qu'elles ſont ſujettes à des vapeurs qui leur donnent des diſtractions.

L'honneur fait les guerriers: c'eſt la Capitale qui fournit les Officiers-Généraux; on y prend un ſoin tout particulier de leur éducation. Un jeune Seigneur que l'on deſtine au commandement, doit avoir le meilleur Tailleur, le Parfumeur le plus exquis, l'équipage le plus brillant, la livrée la plus leſte; il doit jouer beaucoup, danſer ſouvent, être à tous les ſpectacles, & imaginer quelque choſe ſur l'habillement de la premiére troupe qu'on lui confie.

Cette élégance de mœurs ſi répandue dans le beau monde, a paſſé au peuple. Une Marchande mêle à ſon commerce des maniéres, des propos, des graces qui ſé-

duiſent les bourſes. L'Artiſan s'eſt poli avec ſes ouvrages. Le Domeſtique fait qu'on le prend bien moins pour le ſervice utile, que pour le ſervice brillant; il s'y ajuſte : & lorſque du dierriére du carroſſe il paſſera dedans, il ne ſera pas déplacé. Il faut être bien familier avec les viſages pour ne pas ſe méprendre entre la femme qui ſert, & la maîtreſſe qui eſt ſervie. Les Arts d'agrémens, la Danſe, la Muſique, la Parure ſont deſcendus à tous les étages. Encore quelques nuances, & il ne manquera au peuple pour être bonne compagnie, que de pouvoir dire, *mes Gens*, *mon Hôtel*, *mes Terres*, *mes Ayeux*.

Les Frivolites ont porté cette élégance de mœurs juſqu'au ſein de la Religion. La bonne compagnie va quelquefois dans les Temples pour paſſer le tems. Elle s'y occupe à ſe ſaluer, à ſe regarder, à décider les viſages & les étoffes juſqu'au moment de l'inſtruction. Le Chapelain Richard Walther dit qu'il y amuſa ſes yeux & ſes oreilles. L'Inſtructeur débuta par un compliment au Grand-Prêtre de la Capitale, & des révérences à l'Aſſemblée. Après quoi il prononça un diſcours très-fleuri ſur des vertus ſi déliées, qu'elles ne donnoient aucune priſe. Ils adorent le Soleil; ils vou-

droient bien l'aimer, mais la façon les embarraſſe. Lui doivent-ils de l'amour *à cauſe qu'il les échauffe & les éclaire, ou parce qu'il eſt chaud & lumineux en lui-même?* C'eſt une diſpute de cent ans. Ils ont proſcrit la Poligamie, parce qu'il n'y a qu'un Soleil & qu'une Lune; mais un mari ſait bien qu'il doit tâcher de plaire à pluſieurs femmes,& les femmes auroient un air bien ſauvage ſi elles s'en fâchoient. Un dogme capital de leur Religion, c'eſt de condamner toutes les autres. Cependant Richard Walther ſe laiſſa ſaiſir à l'eſprit de converſion: il entreprit celle d'une beauté de la Cour, qui avoit quelquefois des caprices de vertu, & qui par un air de Philoſophie, mêlé aux graces, donnoit le ton aux beaux cercles. Il y avoit ſur-tout deux obſtacles à vaincre: il falloit la deſabuſer ſur la divinité du Soleil, il y réuſſit; la détacher de dix Amans à qui elle étoit fidèle, il en vint à bout. Que vous allez être heureuſe, s'écria-t'il! Arrachez donc vîte ce *Zirphos* qui vous dévoue à l'erreur. C'étoit l'image du Soleil, qui fut autrefois un ſigne de Religion; mais que l'eſprit de la Nation a tourné en ornement galant. *Que dis-tu, malheureux!* reprit la Catéchiſée? *Mon Zirphos! l'éclat de ma parure, tu m'arra-*

cherois plutôt mon exiſtencé Dès ce moment tout fut dit, rien ne ſe fit.

Au reſte, leur converſation eſt auſſi élégante que leurs mœurs : elle reſſemble à leurs boutiques de Modes. C'eſt une broderie ſur de jolis riens, une garniture d'équivoques, une bigarrure de queſtions qui n'attendent pas les réponſes, un aſſortiment de plaiſanteries dont on rit toujours par proviſion, ſauf à chercher après de quoi l'on a ri. Je ne pouvois m'empêcher moi-même, dit l'Amiral, de ſourire à leurs gentilleſſes toujours vives & legéres, parce qu'ils ne proménent leurs idées que ſur les ſurfaces.

Si les mœurs des Frivolites ſont ſi élégantes, la nature, ajoute-t'il, leur a donné des ſenſations à part. La beauté a des droits par-tout ; mais dans la Ville de l'Eſprit elle tourne toutes les têtes. C'eſt une Cométe qu'on obſerve, qu'on ſuit dans tous ſes mouvemens, qu'on intercepte dans ſa courſe ; on ne voit qu'elle, on ne parle que d'elle.

Il eſt de petits ſiéges à la Cour fort peu commodes, & très-goûtés : on a vu manquer de grands mariages, parce que l'épouſe n'auroit pas le plaiſir de s'y aſſeoir.

Ils aiment l'aparence des richeſſes, plutôt que les richeſſes. Quaprès avoir ſondé leur bourſe, ils n'y trouvent pas de quoi prêter à un ami, il s'en conſolent en lui montrant un meuble de goût.

Ils ne demandent pas ſi l'année ſera abondante, ſi le commerce s'étend, s'il y a de grands Magiſtrats, de grands Miniſtres : ils courent à une nouvelle garniture de cheminée, ils ſoupirent après un ballet.

Ils mettent toute leur Ville en fête pour une victoire qui les ruine, & ils ne donnent pas un ſigne de joïe pour une bonne Loi qu'on propoſe. Ils aiment paſſionnément leur Souverain ; ils l'admirent encore plus. Ils comptent ſes Gardes, ſes Officiers, ſes Equipages, ſes Châteaux, les Diamans de ſa Couronne, & jamais ſes bienfaits. Si on leur diſoit qu'il eſt une Cour plus ſage dans ſes vûës, plus profonde dans ſa politique, ils écouteroient froidement; mais ſi on ajoutoit qu'il en eſt une plus brillante, il faudroit ſe couper la gorge avec eux. On ne les entend jamais dire qu'ils ſervent l'Etat; mais ils répétent, ſans ceſſe, que leur fortune, leur vie, leur être, tout eſt à l'Empereur. Un Citoyen qui diroit bien ſérieuſement,

qu'il eſt beau de mourir pour la Patrie, ſe donneroit un ridicule.

Le ridicule les amuſe toujours ſupérieurement. Arriva l'Ambaſſadeur d'une Nation voiſine, l'une de celles qui avoient reçu les perruques. Il demandoit aux Frivolites de renoncer à une branche de leur commerce, ou de ſe réſoudre à la guerre. Ce fut un grand bonheur pour lui & pour la Nation qui l'envoyoit, d'avoir un nez trop long, & une perruque qui le coeffoit mal. On ſaiſit ces deux ridicules, on s'en entretint beaucoup, on en rit encore plus, & dans l'accès de cette belle humeur, on le renvoya content.

Quelquefois leurs ſenſations ſont ſi fortes, qu'elles troublent le repos public; l'Amiral en fut témoin. Un Miniſtre du Soleil fut accuſé d'avoir ſéduit une vierge par la magie. On n'y croyoit plus, la moitié de l'Iſle y crut. Tout prit parti pour ou contre. On eût dit que le ſalut de l'Etat étoit attaché à la virginité de cette fille, & à la continence du Miniſtre. Peu de tems après, une Actrice qui plaiſoit, diſparut du théâtre; mille cris la redemandérent: les hommes juroient de quitter leurs Emplois, & les femmes de ne pas revoir leur maris, qu'on ne l'eût rendue. Cependant les révo-

lutions y ſont peu à craindre. Une fantaiſie d'agrément qu'on imagine à propos, une chanſon nouvelle peut les apaiſer.

Dès qu'on connoît les ſenſations & les mœurs des Frivolites, on ne doit plus être ſurpris de certains uſages. C'en eſt un de s'aimer beaucoup au commencement de chaque année. On ſe cherche, on ſe complimente, on ſe fait des préſens. Ce ſeroit la Ville du monde la plus commerçante, ſi la paſſion des étrennes duroit toujours.

Une femme le jour de ſes noces ſuſpend ſa dot à ſon col & à ſes oreilles; & le mari meuble la maiſon ſupérieurement en vendant une Terre.

On voit dans les antichambres & derriére les carroſſes un choix de la jeuneſſe de l'Iſle, qui ruine magnifiquement ſes maîtres. Les Provinces regrettent deux cens mille artiſans ou laboureurs : qu'en feroient-elles ſi on les leur renvoyoit avec les mœurs élégantes de la Capitale ?

Il y a une nobleſſe pauvre : c'eſt un uſage qu'elle le ſoit toujours : le commerce pourroit l'enrichir, mais il la deshonoreroit.

L'ordre des Juges eſt fort nombreux. Un aſpirant eſt examiné bien ſérieuſement. la premiére queſtion qu'on lui fait, c'eſt

ſur le nombre des agathines qu'il poſſéde : s'il répond bien à celle-là, il eſt sûr de ſatisfaire à toutes les autres. C'eſt un uſage de ſe faire juger dans pluſieurs Tribunaux ſur la même affaire. Il faut la commencer dans ſa jeuneſſe ſi on veut en voir la fin. *Je plaignis beaucoup*, dit l'Amiral, *un malheureux qui venoit de gagner un procès.* Il s'agiſſoit d'un champ, mais le champ ne ſuffiſoit pas pour payer l'homme de loi qui avoit inſtruit l'affaire. Ses piéces d'écriture auroient couvert le champ d'or, il eſt décidé qu'un pied quarré d'écritures contentieuſes, vaut plus qu'un pied quarré de terre. Souvent la fortune d'un particulier dépend de la couleur du papier qui contient ſon titre : il ſeroit nul s'il n'étoit pas couché ſur un papier couleur de lilas.

La Religion a plus de Miniſtres qu'on ne voit de Marchands à la Bourſe de Londres. La plûpart ſont fort jeunes, afin de ne pas effrayer les profanes qui viennent demander des conſeils de ſageſſe. La leur eſt renfermée dans un cercle bien déterminé. Qu'ils ſoient fidèles à la forme de leurs vêtemens & à la meſure de leurs cheveux, qu'ils chantent des hymnes au Soleil aux heures marquées, & ſur-tout qu'ils proteſtent toujours qu'une belle femme

n'eſt pas aimable, ils peuvent ſuivre leurs goûts dans tout le reſte.

Il en eſt parmi eux qui ſont environnés de l'éclat des richeſſes : ils n'en font pas de cas; mais ils craindroient de tomber dans le mépris de la nation, s'ils ne décoroient pas leurs vertus. On compte plus de deux mille Temples où l'on a prodigué les autels & les petits ornemens. On voit ſouvent l'autel du Soleil abandonné, tandis que ceux des planétes & des conſtellations ſont entourés d'adorateurs.

C'eſt dommage que l'Amiral n'ait pas eu plus de tems à perdre dans l'Iſle; nous aurions eu une anatomie plus exacte de cette nation ſinguliére. Le travail de l'Eſcadre s'achevoit, les vaiſſeaux étoient radoubés, le navire d'avitaillement fini, les proviſions embarquées ; on n'attendoit que le vent pour mettre à la voile, & il étoit tems. L'Amiral pendant ſa longue & terrible navigation, avoit travaillé ſans ceſſe à élever l'ame de ſon Eſcadre : les mots *de Patrie*, *de liberté*, *de grandeur Angloiſe*, *d'immortalité*, à force de fraper les oreilles, avoient paſſé dans les cœurs. Il n'y avoit pas un ſoldat, pas un matelot qui ne ſe regardât comme environné de la Chambre des Communes, & qui ne crût

voir les yeux de l'Angleterre tournés ſur lui.

Telle étoit la ſituation des ames lorſqu'ils entrérent dans l'Iſle ; mais leur commerce avec une nation ſi fleurie, & peut-être les alimens qui travailloient ſur leur conſtitution, les avoient bien changé. Ils n'étoient plus d'humeur à chercher des dangers ou des ennemis, à vivre dans la peine ou à mépriſer la vie ; & ils commençoient à rire avec les Frivolites de toutes ces vertus mâles qui fondent, augmentent & perpétuent les Etats libres. L'Amiral ne s'en apercevoit que trop, & il preſſoit l'embarquement. Il eut ſon audience de congé. L'Empereur ne conſentit au départ qu'à une condition, qu'il laiſſeroit dans l'Iſle quatre hommes au choix de Sa Toute-Elégance. L'Amiral frémit mal-à-propos ; mais on craint toujours pour ce qu'on veut le plus conſerver. Il aprehendoit que le choix ne tombât ſur les Capitaines ou les Pilotes : il fut bien-tôt raſſuré. Les élus furent les trois friſeurs qui pouſſoient vivement l'honneur de la perruque & les chignons de toute eſpéce. Le quatriéme fut un ſoldat mécanicien qui alloit à l'immortalité par une invention admirable : *un équipage d'Eté* où des ſouf-

flets intérieurs enfantoient des zéphirs toujours raſraîchiſſans.

Cependant le vent favorable ſe faiſoit encore attendre ; & en l'attendant, l'Eſcadre deſœuvrée parcourut les environs de la Capitale. Quelques Matelots s'écartérent ſur unè chaîne de montagnes où les terres étoient brûlées, ſans arbres, ſans herbes, ſemées de pierres criſtaliſées & de marcaſſites, où les veines d'or paroiſſoient. L'Amiral averti s'y tranſporta avec ſes experts en mines. Il examina le commencement, la fin & la qualité des marcaſſites, il fit fouiller en pluſieurs endroits, il prit la poſition juſte du terrain & revint à l'Eſcadre. La joïe s'y étoit répandue, toutes les imaginations étoient au fond de la mine : on y trouvoit des treſors immenſes, on eſtimoit déja le tems pour les tirer : le ſéjour dans cette Iſle délicieuſe en deviendroit plus long ; ſçavoit-on même ſi on la quitteroit ? ou s'il falloit enfin partir, on partiroit-du moins chargé de richeſſes que les Inſulaires ne diſputeroient point, n'en connoiſſant pas le prix. Ce n'étoit pas là l'idée de l'Amiral ; il impoſa ſilence ſur la mine : & c'eſt dans ce moment qu'il fit jurer de ne pas révéler l'Iſle Frivole, après avoir défendu, ſous peine de la vie, de quitter le bord.

Jamais les délices de l'Iſle ne ſe peignirent à nos marins ſi vivement. La conſternation fut générale; elle n'avoit pas été ſi grande dans les horreurs des tempêtes. Il y eut même pour la premiére fois, des plaintes & des murmures. Mais l'Amiral outre la force du commandement, avoit cette autorité naturelle que donnent les grandes vertus: il ſe flattoit bien, dès qu'il auroit remis en mer, de rendre à ces ames affoiblies leur premiére vigueur. Le lendemain un vent d'Oueſt ſouffla. Il mit à la voile pour aller prendre *Payta*, ville du Pérou où les Eſpagnols ſe croyoient bien en ſûreté. On peut lire dans l'Hiſtoire de ſon voyage le reſte de ſes expéditions qui ne ſont pas de mon ſujet.

Mais je demande permiſſion de réfléchir à la hâte. Un accès de citoyen me ſaiſit. Cela arrive aſſez naturellement en parlant de l'eſprit Anglois. L'Amiral Anſon découvre dans un climat une nation facile à ſoumettre & des mines d'or; il exige un ſerment de ſilence, il en fait un ſecret d'Etat. Ne projette-t'il point de faire un jour cette conquête? Et pourquoi ne la tenterions-nous pas? Laiſſerons-nous toujours aux Puiſſances maritimes le ſoin de découvrir & de conquérir? Ne ſom-

mes-nous pas auſſi maritimes qu'elles, puiſque nous touchons la Méditerranée d'une main, & l'Océan de l'autre ? Prévenons les Anglois : ou ſi la juſtice nous empêche d'envahir, ne pouvons-nous pas du moins établir un commerce légitime & très-avantageux avec l'Iſle Frivole ? L'Amiral convient qu'elle ne met pas encore dans ſon luxe le goût qui régne à Londres ; mais le goût de Londres vaut-il les enchantemens de Paris ? Quelle avidité n'auroient pas les Frivolites pour *nos peintures des Gobelins*, *nos vernis de Martin*, *nos bijoux émaillés*, *nos épées démaſquinées*, *nos étoffes de Lyon*, & tout ce monde d'ajuſtemens qui diſtingue nos hommes, & qui donne le prix à nos femmes ? Ne ſommes-nous pas les vrais faiſeurs & les fourniſſeurs de l'Europe ? Savons-nous même ſi nos Romans, nos Comédies & nos Opéras qui ſe multiplient avec tant de ſuccès, n'y formeroient pas encore une branche de commerce ? Raſſurons pourtant les deux ſexes. Nous ne porterions à ces Américains que le ſuperflu de notre ſuperflu, & nous raporterions leur or dont ils ſe paſſent fort bien.

LETTRE
A UNE DAME ANGLOISE.

MADAME,

Si vous étiez née à Paris, l'éducation vous auroit ſauvé bien des ridicules que vous avez aportés de Londres. N'en euſſiez-vous qu'un, on riroit; & il eſt humiliant de faire rire. Moi qui n'en ris pas, j'oſe vous en parler. Après cela me conſerverez-vous votre amitié ? Vous ſeriez encore Angloiſe, & mon but eſt de vous rendre Françoiſe. Ce n'eſt pas aſſez de l'être par le nœud conjugal, il faut le devenir par principes. Connoiſſez l'aimable Nation qui vous adopte ; elle vous paſſera des vices, jamais des ridicules. Vous en montrez chez vous, vous en portez dans les cercles, vous en promenez dans le Public.

Vous en montrez chez vous : il y a ſix mois que le Sacrement vous lie, & vous aimez encore votre mari ! Votre Marchande de Modes a le méme foible pour le ſien ; mais vous étes *Marquiſe*.

Garderez-vous long-tems cet air de réſerve ſi déplacé dans le mariage, & qu'on ne pardonne qu'aux Aſpirantes ? Un Cavalier vous trouve belle, vous rougiſſez. Ouvrez les yeux. Ici les Dames ne rougiſſent qu'au pinceau.

Pourquoi cet oubli de vous-même lorſque votre mari eſt abſent ? Revient-il ? Vous vous parez. Je vous croyois bien jeune, & vous êtes bien vieille. Vous remontez au tems des Patriarches. Empruntez le Code de la Parure moderne, vous y lirez qu'on ſe pare pour un Amant, pour le Public, ou pour ſoi-même.

Si je voulois, Madame, je vous perdrois de réputation ſur votre vie du matin. On vous trouve levée à huit heures ; ſi vous ſortiez du Bal, vous ſeriez dans la régle. Et que faites-vous ? Vous êtes en conférence avec votre Cuiſinier & votre Maître-d'Hôtel. Aprenez que c'eſt au mari à compter, à payer, quoique ce ſoit toujours chez *Madame* qu'on ſoupe. Que faites-vous encore ? Vous écrivez à des amis auſſi froids que leur patrie, qui n'ont que des mœurs, de la liberté & du bon ſens. Que ſçai-je ! Vous liſez la Morale & l'Hiſtoire, tandis que les plumes Françoiſes enfantent chaque jour des volu-

mes d'eſprit. Que de bonnes plaiſanteries : ſi on ſçavoit tout cela !

Enfin, il vous ſouvient que vous avez une toilette à faire, mais que vous en connoiſſez peu l'importance, l'ordre & les devoirs Vous n'avez que 18 ans, & vous y êtes ſans hommes ! On y voit deux femmes que vous ne grondez jamais. La premiére garniture qu'on vous preſente, eſt préciſément celle qui vous convient. La robe que vous avez demandée, vous la prenez effectivement. Vos femmes ſont étonnées d'employer plus de tems à s'ajuſter elles-mêmes, qu'à parer leur maîtreſſe. Je vous avertis qu'elles ſoupçonnent votre condition. Mais qui croiroit que l'une des deux vous la tenez de la main de votre mari, après avoir renvoyé cette miraculeuſe qui fut formée à la Cour ?

Le dîné ſonne, & vous voilà dans la ſale de compagnie lorſque la cloche parle encore. N'y avoit-il plus de rubans à placer pour vous faire attendre ? Mais quelle eſt notre ſurpriſe ? Votre Maître-d'Hôtel vient annoncer à *Monſieur* qu'il eſt ſervi, & je ſais que c'eſt vous qui lui avez preſcrit ce mauvais ton. Ailleurs c'eſt toujours *Madame* qui eſt ſervie : on ſe met à table,

ble, (j'en ris encore, mais c'eſt d'un rire amer) vous béniſſez les mêts ! Nous nous crûmes chez le Curé de la Paroiſſe, qui, peut-être, nous auroit quitté des *Graces*, ce que vous ne fîtes pas.

Après la table vous voulûtes pouſſer la converſation. Songez que vous êtes à Paris. L'ennui apela bien-tôt le jeu : je vous vis bâiller, & c'étoit la *Cométe*, un jeu de la Cour ! A propos, il m'eſt revenu qu'on la jouoit depuis quatre jours, lorſque vous demandâtes ce que c'étoit. Une Bourgeoiſe *du Marais* fit la même queſtion le même jour.

La premiére partie en demandoit d'autres : on ne vit qu'au jeu. On étala pour interméde les ſacs à ouvrage. Qu'eſt-ce qui ſortit du vôtre ? Des manchettes pour votre mari ! Sera-ce donc en vain que la France aura inventé les *Nœuds*, pour diſtinguer les mains de condition des mains roturiéres ?

La belle occaſion que vous eûtes en ce moment d'enrichir votre parure ! Ces diamans qui ſe trouvérent au fond de votre ſac : mais de quelle eau ? Et bien ſupérieurs à ceux que vous avez ! C'étoit un tour de votre mari. Qu'il fut mal placé ! Vous admirez ſa magnificence, & plus ſen-

ſible à ſon attention qu'aux pierreries ; vous les lui rendez, vous voulez qu'il en deſtine le prix à payer un Marchand à qui il faiſoit l'honneur de devoir : c'eſt être bien peuple de s'inquiéter ſur ſes dettes ; elles annonçent, elles confirment la grandeur. Il y a à parier qu'un débiteur de deux millions eſt plus grand Seigneur d'une moitié en ſus que celui qui n'en doit qu'un.

En vérité, Madame, un ami ne peut plus mettre le pied chez vous. Il faut rougir pour vous dès le premier pas : on voit votre Cocher confondu avec des Palfreniers panſer vos chevaux. Votre antichambre fait pitié. Des Laquais qui s'occupent en attendant vos ordres, qui ſe croïent à *Monſieur* comme à *Madame*, qui imaginent qu'ils ne ſont en maiſon que pour travailler, qui ont un air reſpectueux pour un honnête homme qui arrive à pied, qui tirent une montre d'argent ſi on demande l'heure ; des Laquais ſans figure, & qui ſont de trois grands pouces au-deſſous de la taille requiſe. Madame, des gens de cette trempe ne ſont bons qu'à la charrue ou chez un Commis. Auſſi ſont-ils le jouet éternel des gens de *Monſieur*. Mais plût au Ciel vos ridicules fuſſent-ils bornés

aux murs de votre Hôtel !

Vous en portez dans les cercles ; vous y entrez avec les couleurs de la nature ſur le viſage. Ainſi ſe preſente la femme du Suiſſe qui vous a ouvert la porte : repaſſez la mer ſi vous voulez paroître telle que vous êtes.

Il y a ſix Dames dans le cercle, vous n'en baiſez qu'une ; & pourquoi ? Parce que vous n'êtes liée qu'avec une. Mais vous connoiſſez les autres, puiſque vous les voyez pour la ſeconde fois. Cela ne ſuffit-il pas pour être toute à elles, & mettre votre cœur ſur leurs lévres ?

Vous vous placez ſans avoir dit aux glaces que vous êtes à faire peur, que vous êtes faite comme une folle. Ce ſera pourtant le début de la premiére Ducheſſe qui entrera : tâchez de vous former ſur les grands modèles. Défaites-vous de cette maxime gothique, qu'on ne doit parler de ſoi, ni en bien ni en mal. Il y a un art à ſe mettre ſur le tapis.

Il y en a encore plus à converſer legérement. Que de jolies choſes, que de réfléxions utiles n'entendez-vous pas ſur les robes de la ſaiſon, les rubans, les chignons, & la façon de ſe mettre ! Comment ce flux d'éloquence ne donne-t'il

pas du reſſort à votre langue ? Vous êtes muette ! Vous ne ſavez pas même rire ! Cet homme à la mode qui voltigeoit d'une beauté à l'autre, qui ſemoit la belle humeur par cent propos délicieux, qu'on aplaudiſſoit même avant qu'il eût parlé, put-il vous arracher un ſigne de joïe ? Quelle léthargie !

Vous ne vous éveillâtes qu'à la nouvelle que debita ce vieux Militaire pour payer ſon entrée. Vous la ſaiſites, vous citâtes un trait d'Hiſtoire tout ſemblable. Vous parlâtes politique & gouvernement. Sçavez-vous ce qui fut dit lorſque vous eûtes levé le ſiége ? qu'il falloit vous faire Miniſtre ou Hiſtoriographe du Roi. Vous voulez penſer dans un Pays où il n'eſt queſtion que de parler.

J'entendis hier une Ducheſſe de Finance, qui louoit beaucoup votre ſimplicité. Vous aviez ſoupé chez elle : on ſervit un plat de légume dans la primeur, qui ne coûtoit que cent francs. Vous crûtes qu'on parloit du plat, non de légume. Elle rioit encore en me demandant par quel carroſſe de voiture vous aviez débarqué, & ſi vous ſouhaitiez qu'elle vous envoyât ſon Orfévre.

La bonne figure que vous fîtes dernié-

rement chez la petite Comteſſe ! on y propoſa une partie au Bois de Boulogne. Vous demandâtes à votre mari s'il en ſeroit. Il ſait ſon monde, il refuſa : c'étoit une raiſon de plus pour aller, vous rompîtes. Le ſingulier dans votre procédé, c'eſt que vous comptiez lui plaire. Et c'eſt là votre but du matin au ſoir : entre nous, Madame, n'êtes-vous point une *Pamela*, qu'un coup de fortune a élevée ? Il eſt de régle qu'en certaines conditions un mari doit ſe repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme. Le vôtre ne ſe plaint que d'être trop aimé. Ses amis craignent fort qu'enfin vous ne le gâtiez. Il commence à trouver moins belle cette Danſeuſe qui lui a donné la préférence ſur vingt rivaux dont la bourſe étoit moins pleine. On ſçait, quoi qu'il n'en convienne pas, qu'il vous a menée en tête à tête à ſa campagne. Sa derniére voiture ne lui coûte que dix mille francs, & il eſt preſque réſolu à ſe détacher de ſon Coureur. Pour Dieu, Madame, ne lui donnez pas vos ridicules qui ſe multiplient ſous ma plume ; j'en oublierai.

N'eſt-ce pas aſſez d'en montrer chez vous ? N'eſt-ce pas trop d'en porter dans

les cercles ? Faut-il encore les expoſer au grand jour, en les promenant dans le Public ?

Vous allez aux Thuilleries les jours d'Opéra, & au Palais Royal les autres jours. Vous faites pis. On vous y voit le matin. Mais quelles figures y voyez-vous ? Des femmes ſans prétention, des Politiques à qui tout lieu eſt égal pour humilier nos ennemis, des Philoſophes qui veulent reſpirer. Ne ſentez-vous pas que vous êtes déplacée ? On croiroit que vous ne cherchez la promenade que pour vous bien porter ! Mais lorſque vous y paroiſſez aux jours marqués & aux heures décentes, comment êtes-vous miſe ? Vous n'étalez que pour cent mille francs de pierreries, & l'aune de vos dentelles eſt à cinquante écus. Abjurez cette maxime d'outre-mer, qu'en fait d'habillement on doit être d'un dégré au-deſſous de ſon état. Je vous l'ai déja dit. Vous voulez toujours penſer; c'eſt un vice de terroir. Si on bornoit le luxe, les Maiſons & les Empires ſubſiſteroient trop long-tems. On s'ennuïe à voir toujours les mêmes choſes.

Dans quel travers alliez-vous donner l'autre jour ! les chevaux étoient mis pour vous mener au ſpectacle. Vous comptiez

ſur votre mari, un mari François! Vouliez-vous donner la comédie à la Comédie même ? Il s'étoit dérobé pour ſa petite maiſon, où vous avez enfin apris qu'il ne falloit pas le troubler. Quelle peine n'a-t'on pas eu à vous faire comprendre qu'une femme qui veut prendre l'air dans une petite maiſon, ne doit pas choiſir celle de ſon mari ?

Vous devriez du moins ne pas aprêter à rire où l'on ne rit jamais. Que faiſiez-vous Dimanche dernier dans votre Paroiſſe à dix heures du matin ? Déja habillée ! Et, qui le croira ? Sans *ſac !* Eſt-ce ainſi ? eſt-ce à dix heures ? Eſt-ce dans ſa Paroiſſe qu'une femme de condition entend la Meſſe ? Eſt-il bien vrai que vous aſſiſtez aux Vêpres ? Le Marquis D *** vous en accuſe, en diſant que vous faites ridiculement votre ſalut. On pourroit vous paſſer quelques Sermons, mais jamais ceux qui convertiſſent : une jolie femme eſt faite pour les jolis Sermons ; ils s'annoncent aſſez par l'affluence des équipages, & le prix des chaiſes. Il eſt ignoble de s'édifier pour deux ſols. Au premier Carême penſez à la dévotion de la derniére ſemaine. C'eſt dans une caléche peinte aux Gobelins, c'eſt ſur la

route de *Longchamps* que vous devez nourrir votre piété.

Il ne ſuffit pas, Madame, d'éviter les ridicules ; il faut des graces. Celles que la nature vous a données, ne valent pas celles de l'art. Il y a des graces d'ajuſtement. Vos robes ſont de goût : mais les garnitures ne ſont pas de la *Duchapt*. Votre panier dans ſon diamétre eſt tronqué d'un pied, & il n'eſt pas de la bonne Faiſeuſe. Vos diamans ſont beaux ; mais ils ne ſont pas montés par *Lempereur*. Tout cela ſaute aux yeux. D'ailleurs, il s'en faut deux pouces que vos girandoles ne deſcendent aſſez bas : ſi vous pouviez ſuſpendre un luſtre à chaque oreille, vous ſeriez au parfait. On vous a vuë à l'Opéra coiffée en *Cométe*, lorſque depuis deux jours on étoit en *Rhinocéros*.

Il y a des graces qui par un heureux artifice, s'incorporent avec la perſonne. Les unes ſe voïent, les autres ſe ſentent. Il eſt établi que votre ſexe doit prendre au nez comme aux yeux. Il y a plus : les odeurs aſſurent votre rang. Qu'on me méne dans un cercle les yeux fermés, ſuis-je en bonne compagnie ? le nez me l'annonce. Aux odeurs, ajoutez le vernis. Oui, Madame, travaillez enfin ſur votre teint. Vous avez

cru que ce vernis étoit fait pour cacher des rides ou des difformités; desabusez-vous. Quand l'âge vous aura enlaidie, on vous permettra de vous montrer au naturel.

Il y a des graces de langage. Vous avez fait des progrès dans notre langue, & vous les suivez en lisant *la Bruyére*, *Racine*, *Montesquieu*, & *Fontenelle*. Ils vous aprendront bien à rendre vos idées avec ordre, clarté & justesse; mais ils ne vous donneront pas ces expressions brillantes qui distinguent le grand monde. Par exemple, d'une chose qui a une bonté commune, vous dites simplement, qu'elle est bonne; une importante diroit, *c'est miraculeux! c'est divin.* Etes-vous un peu fatiguée? Il faut être *excédée*, *anéantie.* Un coup de vent a-t'il dérangé une boucle de vos cheveux? ne vous fâchez pas, soyez *furieuse*, vous manquez jusques dans l'alphabet: au sortir du dernier Opéra, vous dîtes, *à la maison*; tandis qu'à vos côtés la femme d'un Traitant crioit, *à l'Hôtel.* N'attendez pas que je vous fasse un dictionnaire dans une Lettre. Etudiez les femmes qui ont les plus belles aigrettes, & les hommes à talons rouges.

Il y a des graces de caprice. Vous avez demandé vos chevaux pour les six heures,

& à ſix heures on vous voit en Carroſſe. Le jeu que vous avez propoſé, vous le jouez effectivement. La perſonne que vous reçûtes ſi bien hier, vous l'accueillez encore aujourd'hui. Vous êtes toujours vous-même. Cela eſt du dernier uni.

Il y a des graces à ſe plaindre du mal que l'on ſent. Vous deviendiez mere. N'allez pas imiter en portant le fruit de votre mariage, cette Comteſſe ſinguliére que vous louez tant, qui marche, qui agit, qui eſt de tout. Il eſt vrai que cette pitoyable conduite lui réuſſit, que ſon dernier enfant eſt le ſixiéme qu'elle a amené à bien. Mais on rit de la mere, & la Faculté la condamne. Voulez-vous bien être? Soyez ſur la chaiſe longue dès le premier ſoupçon juſqu'au terme, & toujours en vous plaignant.

Il y a même des graces à ſe plaindre du mal qu'on ne ſent pas. Vous paſſez vos jours ſans migraine. On peut vous le pardonner. Mais ſans *vapeurs*! c'eſt abuſer, en femme de la Halle, de la permiſſion de ſe bien porter.

Il y a des graces à s'effrayer; mais ce n'eſt pas de la façon dont vous vous y prîtes l'autre jour. On vient vous parler à l'oreille; l'inquiétude eſt dans vos yeux, vous

quittez bruſquement le cercle. On crut que votre chien s'étoit caſſé la jambe. On vous plaignoit, on s'effrayoit pour vous. Point du tout, c'étoit votre Cocher qui étoit moulu d'une chute. Ne ſavez-vous pas jetter un cri au moindre cahos qui menace votre voiture? Devez-vous être auſſi tranquille qu'une de vos femmes? Ce taureau qui venoit à vous dans votre campagne, vous paſſâtes à côté de lui avec l'aſſurance d'une Concierge! Il ne faut pas même attendre les grandes occaſions pour s'effrayer. Choiſiſſez quelque bête d'averſion qui puiſſe vous ſervir en tout tems & en tout lieu, *une ſouris*, *une araignée*, *une mouche*: ſi on ne les voit pas, on peut les ſoupçonner. L'avanture du bateau que le hazard nous offrit ſur ce beau canal, montra encore votre mauvaiſe éducation. De toutes les Dames, pas une qui ne diſputât l'embarquement, qui ne criât en cédant; & vous, vous les encouragiez. La Bateliére demanda ſi vous n'étiez pas quelque bonne Bourgeoiſe des environs. Le tonnerre qui gronda l'après-midi, acheva de vous peindre. La Préſidente chercha un azile entre quatre rideaux, la Marquiſe avec ſes cris faiſoit paroli aux éclairs, le Chevalier raprenoit à faire des ſignes de

Croix ; il n'y eut que vous & votre Jardiniére que le ſang froid n'abandonna pas.

Enfin, Madame (car je me laſſe de vous détailler,) vous trouvez le ſecret d'être ſans graces au milieu d'une Ville qui eſt faite pour en donner. Et avec du bon ſens, des ſentimens & des principes, vous êtes chargée de ridicules.

Je prévois vos objections. La meilleure ici eſt de n'en point faire. Ne convenez-vous pas d'un principe, que la France eſt le modèle des autres Pays ? Si vous en doutiez, la Nation en corps vous le diroit ; & ſans être aſſemblée, ne vous le dit-elle pas tous les jours ? Qui peut mieux nous connoître que nous-mêmes ? Mais n'avons-nous pas auſſi le ſuffrage des Etrangers que nous enrichiſſons de nos modes, de nos révérences & de notre cuiſine ; qui ont fêté nos *Pantins*, qui adoptent nos équipages, nos pompons & nos perruques ? Et ne voyez-vous pas qu'ils viennent en foule ſe former chez nous ? Allons-nous chez eux ? Partez de ce principe, & corrigez-vous.

RÉPONSE.

JE n'aurois jamais ſoupçonné, Monſieur, que je ſerois redevable en France à une perſonne de votre caractére, de me faire connoître une légion de ridicules que j'ai aportés de Londres, de la maiſon paternelle. Je m'étois fait en Angleterre une idée bien différente des gens de votre eſpéce; je vous croyois borné au talent de la chaire, & à celui d'inſtruire dans les Temples de jeunes perſonnes des devoirs de la Religion. Je ſuis donc déſabuſée; mais avec cet avantage, que j'en profite utilement pour me conduire dans le monde nouveau, que je ſuis venue habiter. On eſt heureux de trouver dans un pays que l'on ne connoît pas, des hommes rares comme vous. Les Etats dévroient récompenſer de pareils ſoins. C'eſt par goût, ſans doute, pour les ſociétés, que vous avez préféré ce genre de travail à celui pour lequel vous vous étiez engagé. Si l'inſtruction eſt un peu différente, c'eſt en faveur de l'état & du bien public. Un talent médiocre ſuffit pour

catéchiſer dans les Temples : le vôtre eſt ſupérieur, cela vous juſtifie.

Sans vous, Monſieur, j'ignorerois peut-être mes défauts. L'énumération que vous en avez bien voulu faire, m'a fait frémir. Je ne m'attendois pas qu'il dût y avoir une ſi grande différence entre une Angloiſe & une Françoiſe ; mais ſemblable à un habile Médecin, qui ne gronde ſes Malades que pour les guérir, vous ne m'avez pas donné le tems de m'inquiéter ſur ma ſituation : les remédes ont été auſſi prompts, que la connoiſſance du mal. La réputation que vous avez acquiſe depuis deux années que vous travaillez ſans relâche à guérir les deux ſexes du même principe de maladie, vous a fait paſſer Docteur en cette matiére. Plus fécond en ce genre, que le plus décidé petit-maître, il ne vous eſt preſque rien échapé dans vos inſtitutions d'agrémens en forme de lettre que vous m'avez adreſſée, de ce qui s'apelle maniéres, uſages, graces, bon ton ; en habile Profeſſeur vous en connoiſſez méthodiquement toutes les nuances & les délicateſſes. Quelle abondance de choſes ! quelle legereté de ſtile ! vous eſcaladez vous-même le ſuperlatif ſans vous en apercevoir ; en un

mot vous êtes un maître charmant, ſeul capable d'inſtruire une jeune étrangére, qui aporte à Paris des mœurs ſimples, & des vertus de grand'mere. A la premiére lecture de votre lettre, je vous ai cru un faux Prophête : à la ſeconde, je vous ai rendu un peu plus de juſtice ; & à la troiſiéme, j'ai reconnu mes ridicules, & l'efficacité de vos préceptes. Soit diſpoſition de ma part, ſoit habileté de la vôtre, je ſuis parvenue à me corriger preſqu'entiérement : encore une leçon, & vous ne me reprocherez plus d'arborer l'étendart du ridicule dans ma maiſon, de le porter dans les cercles, & de le promener en public. Par raport au premier, je m'en corrige à vue d'œil ; mon mari, que j'aime pourtant encore un peu, s'en eſt déja aperçu ; petits maux de tête, dégoûts à table, caprices, mauvaiſe humeur dans l'apartement ; vapeurs enfin, en ſont bien des ſymptômes. Je crois que vos conſeils opérent, j'ai déja retenu un fort joli Médecin pour mes vapeurs, qui, je compte, m'amuſera beaucoup. Cette précaution vous eſt échapée, ſans doute : car c'eſt une maniére & un agrément dont une femme de qualité ne peut ſe paſſer. En vérité mes femmes ſont devenues tout-à-coup

d'une maladreſſe étonnante : elles mettent très-mal mes cheveux, & leurs mains ſont devenues ſi peſantes, que je ne puis plus les ſouffrir. On diroit que depuis quinze jours, elles ſont vieillies de dix années. Mais au ſurplus, ma toilette commence à être bien garnie ; le Marquis D*** qui n'a tout au plus que dix-huit ans, n'y manque pas un ſeul jour. Il chante & ſifle les plus jolis airs du monde ; j'aurois cependant beſoin d'un homme tel que vous pour y donner un coup d'œil de tems en tems ; car il faut, dites-vous, prendre au nez, & il ſemble que mes odeurs n'ont point aſſez de force pour cela, quoi qu'elles ſoient de Dulac. J'ai pris deux grands laquais de cinq pieds & demi & un négre, qui, je crois, me ſerviront fort bien. J'ai renvoyé ceux que mon mari m'avoit donnés : ne ſont-ce pas là les uſages que vous m'avez enſeignés ? Je ne vais plus à la Meſſe, que les Dimanches à midi & demi ; ſouvent même en papillottes : j'ai ſuprimé celles des autres jours, ainſi que les Sermons qui ne convertiſſent plus, pour ne pas fatiguer de très-beaux chevaux neufs que je ménage pour les jours que je vais au Cours, ou en cérémonie. Enfin, je ſuis dégoûtée de

mes Diamans que je ne trouve plus de ſi belle eau ; j'en ai commandé de plus beaux chez Cheron pour être à la mode. Je ne rougis plus, lorſqu'un Cavalier me parle à l'oreille ; deux coups de pinceau bien nourris, m'ont ſauvé ce vilain ridicule. Lorſque j'arrive, je viſite d'abord toutes les Glaces : enſuite nonchalamment je ſalue la compagnie, mais toujours la navette à la main ; car vous avez raiſon, rien ne diſtingue mieux les mains de qualité des mains roturiéres, que cette noble occupation, quoique la Ducheſſe de Finance & la Bourgeoiſe de qualité nous imitent en cela, comme en toute autre choſe. Ce travail n'empêche pas d'attendre les graces de la converſation d'une femme piquée contre ſon mari, qui lui a refuſé ſon mois, qui n'eſt commencé que depuis deux jours : c'eſt une expérience que j'ai fait hier dans un nouveau cercle, où j'ai été menée.

A l'égard de la promenade & des ſpectacles, vous m'en avez apris l'étiquette : je ne m'y tromperai plus. J'ai trop d'envie d'être connue avant de partir pour la campagne ; j'ai fait venir quinze jours de ſuite ma marchande de modes, pour compoſer enſemble mon ajuſte-

ment d'hiver. Enfin, après bien des conſeils tenus, je lui ai commandé deux Robes garnies deſſous & deſſus, l'une à la Comette, & l'autre à la Rhinocéros, avec une Mante à la Gréque garnie de même. Mon Foureur me compoſe un Manchon à la Malabar, d'une façon nouvelle, moyennant cent louis d'or; j'ai ſa parole, qu'il n'en fournira à qui que ce ſoit pendant huit jours: quelle ſatisfaction pour moi! j'irai aux ſpectacles, où j'attirerai tous les regards; la jalouſie que je ferai naître, me donnera de la gayeté, dont mon mari profitera, pour le récompenſer de deux mille écus qu'il ma donné le jour de ma fête. J'ai chaſſé il y a huit jours, mon Maître-d'Hôtel, pour m'être venu demander lorſque je perdois à la Comette, s'il feroit ſervir. N'ai-je pas eu raiſon? Je ne veux plus entendre parler d'occupations ſérieuſes, des ſoins de ménage ſur-tout: cela eſt trop bourgeois, comme vous me l'avez fait agréablement remarquer. Quand il tonne preſentement, je fais battre la caiſſe par la Folie, dans ma chambre où je ſuis renfermée avec mes femmes, & à chaque coup de baguette je multiplie les ſignes de croix, que je ſuis bienheureuſe de n'a-

voir point oubliés comme le Chevalier. Continuez, Monſieur, à m'indiquer des ſources auſſi pures de perfection ; le progrès que je fais doit vous y engager : après quoi vous paſſerez en Angleterre où les femmes de qualité vous attendent, car je vous y ai annoncé : elles ſont ſi inſipides, ſi froides, qu'elles penſent ſans parler dans les cercles ; elles ont beſoin d'un Maître comme vous, pour leur aprendre à penſer en parlant. Leur toilette eſt ſimple dans l'arrangement ; aſſurées de plaire par d'autres moyens, elles négligent celui de la toilette, comme trop humiliant ; ſi elles aiment, elles le font ſçavoir : voilà le philtre qu'elles emploïent. La magnificence des habits, les perles & les diamans ſont employés, parce que ce ſont des richeſſes qui indiquent la grandeur qu'elles veulent faire connoître ; elles cherchent à jouir, elles y réuſſiſſent, ſans vouloir du retour. Leurs maris ne les gênent pas ; ils s'oublient l'un & l'autre depuis le matin juſqu'au ſoir qu'ils ſe trouvent à l'Hôtel : alors ils commencent la converſation, & la finiſſent en diſant, *Good neth.* Cette indifférence maritale en Angleterre, plus qu'ailleurs, vient autant du climat, que de la fierté des maris, qui ſe

croïent trop parfaits, pour être obligés d'aimer leur femmes, même leurs maîtreſſes. Ceci joint à la diſpoſition que la nature du climat donne, fait qu'il n'y a preſque pas de ſéparation en Angleterre, prononcée en Juſtice. Perſonne ne ſe plaint, parce que chacun eſt libre : mais il manque à leurs plaiſirs les maniéres; les uſages, le goût & le bon ton, que vous enſeignez. Leurs viſages reſſemblent à leurs gorges, ils ſont fades à force de blancheur : la broſſe & le pinceau n'y ont jamais paſſé. Leurs habits, quoique riches, ſont ſans agrémens de modes, leurs perles mal enfilées, & leurs diamans mal montés. Enfin, leurs grands Paniers qui vont quelquefois juſqu'à dix aunes de tour, ne ſont jamais de la bonne Faiſeuſe. Voilà, Monſieur, les défauts que vous aurez à reprendre ; il ne manque au triomphe de votre Nation, que de franciſer les Dames Angloiſes, & de leur faire aimer la toilette, les maniéres, les graces & le bon ton. Cette miſſion vous eſt réſervée : partez de là & embarquez-vous. Je ne finirois pas cette lettre, ſi j'en croyois ma reconnoiſſance, mais j'y ſuis contrainte ; je viens de voir entrer dans mon cabinet la mouche que j'ai priſe en averſion, je l'entend

déja qui bourdonne ; s'il faut qu'elle vienne à mon oreille, je ſuis anéantie. Avant que cela arrive, j'ai la précaution de vous dire que je ſuis, &c.

Paris, le 15 Septembre 1749.

DISSERTATION

Sur la différence de deux anciennes Religions, la GRÈQUE *&* ROMAINE.

ON dit communément que Numa donna la religion à Rome : c'eſt confondre les ornemens d'un édifice avec la conſtruction. Il eſt vrai que Numa donna de l'ordre & de l'étendue aux cérémonies, aux fêtes, aux ſacrifices, au miniſtére ſacré ; mais le fond de tout cela, Romulus l'avoit mis dans Rome en la fondant : & les Rois, ſes ſucceſſeurs, ne firent que cultiver les ſemences de religion qu'il avoit jettées. (*a*) Numa, lui-même, tout inſpiré qu'il vouloit paroître, ne touche point aux inſtitutions de Romulus. (*b*) Eſt-ce donc

(*a*) Dion. Halicarn. lib. 2. p. 94. *édit de Franc.*
(*b*) Ibid. pag. 124.

Romulus qu'il faut regarder comme le pere de la religion Romaine ? On se tromperoit encore : il l'avoit aportée d'Albe, & Albe l'avoit reçue des Grecs. On en montre la source, si Enée est venu en Italie. C'est Ascagne son fils qui bâtit la ville d'Albe, (*a*) où il établit la religion de Troye : or la religion de Troye n'étoit au fond que la religion Gréque : Troye la tenoit de Dardanus son fondateur, & les premiers Troyens sortirent avec lui du Péloponèse. (*b*) Dardanus, Enée, Ascagne, Romulus, voilà les canaux par où la religion Gréque auroit passé à Rome.

Mais que l'on coupe ces canaux, il s'en trouve d'autres. Les critiques qui contestent la venue d'Enée en Italie, ne nient pas qu'avant même la guerre de Troye, plusieurs colonies Gréques, les Arcadiens sous Œnotrus, les Palantiens sous Evandre, les Pélasges ne soient venus s'établir avec leurs dieux en Italie. (*c*) Ainsi sans recourir à Enée, la religion Gréque se trouve à la naissance de Rome. Remus & Romulus un peu avant que de poser la premiére

(*a*) Ibid. page 53.
(*b*) Ibid. page. 49.
(*c*) Idem, lib. 1. pag. 75.

pierre, célébrent les Luperlucales, ſelon la coutume d'Arcadie & l'inſtitution d'Evandre; (a) & lorſque la ville reçoit ſes citoyens, Romulus commençant par le culte des dieux, conſacre des temples, éleve des autels, établit des fêtes & des ſacrifices, en prenant dans la religion Gréque tout ce qu'il y à de mieux. (b) Il y a plus, les monumens l'atteſtérent long-tems à Rome, & dans les autres villes d'Italie: un autel érigé à Evandre ſur le mont Aventin, un autre à Carmenta ſa mere près du Capitole, (c) des ſacrifices à Saturne ſelon le rit Grec, (d) le temple de Junon à Faléres, modèlé ſur celui d'Argos, & le culte qui ſe reſſembloit. (e) Ces monumens & tant d'autres que Denis d'Halicarnaſſe avoit vûs en partie, lui font dire que Rome étoit une ville Gréque. (f) Je citerai ſouvent cet Auteur, parce que ſans avoir la force & la pompe de Tite-Live, il eſt, peut-être, le ſeul qui par ſes détails, ſon diſcernement & ſa critique judicieuſe,

(a) Ibid. pag. 67.
(b) Idem, lib. 2. pag. 90.
(c) Dionyſ. Hal. lib. 1, pag. 25.
(d) Ibid. pag. 27.
(e) Ibid. pag. 17.
(f) Ibid. pag. 75.

nous faſſe connoître à fond les Romains.

La religion Romaine étoit donc fille de la religion Gréque. On n'eſt pas ſurpris qu'une fille reſſemble à ſa mere, comme on ne l'eſt pas qu'elle en différe en quelque choſe. Mais pour ſavoir quelle fut la différence de l'une à l'autre, il faut examiner ce que les Romains ajoutérent à la religion Gréque, & ce qu'ils en retranchérent. Or, ces additions & ces retranchemens peuvent ſe preſenter ſous quatre faces. 1°. Rome en adoptant la religion Gréque, voulut des dieux plus reſpectables. 2°. Des dogmes plus ſenſés. 3°. Un merveilleux moins fanatique. 4°. Un culte plus ſage. Dévelopons ces quatre points, & nous aurons le ſiſtéme & la différence des deux religions.

Ecartons-nous d'abord d'un point de vûë qui pourroit nous égarer : c'eſt la religion des Philoſophes Grecs ou Romains ; quelques-uns nioient l'exiſtence des dieux, les autres doutoient, les plus ſages n'en adoroient qu'un. Tous les autres Dieux n'étoient pour Platon, Sénéque & leurs ſemblables, que les attributs de la divinité. Toutes les fables qu'on en débitoit, tout le merveilleux dont on les chargeoit, tout le culte qu'on leur rendoit, les Philoſophes

phes ſavoient ce qu'il falloit en penſer. Lorſque Socrate immoloit un coq à Eſculape, (qu'importe quel nom) il ſacrifioit au principe unique, à l'auteur de la ſanté comme de tous les biens. Mais le peuple, mais la religion publique prenoit les choſes à la lettre; & c'eſt la religion publique qui fait ici notre objet. Et je dis, 1°. Que les Romains en adoptant la religion Gréque, voulurent des dieux plus reſpectables.

Quels furent les dieux de la Gréce? C'eſt dans Homére, c'eſt dans Héſiode qu'il faut les chercher: les Grecs n'avoient alors que des Poëtes pour Hiſtoriens & pour Théologiens. Homére n'imagina pas les dieux; il les prit tels qu'il les trouva pour les mettre en action: l'Iliade en fut le théâtre auſſi-bien que l'Odyſſée. Héſiode (ſi la théogonie eſt de lui) ſans donner aux dieux autant d'action, en trace la généalogie d'un ſtile ſimple & hiſtorique. Voilà les anciennes archives de la Théologie Gréque, & voici les dieux qu'elle nous montre. Des dieux corporels, des dieux foibles, des dieux vicieux, les autres inutiles.

Romulus en adopta une partie pour Rome; mais en rejettant les fables qui

les deshonoroient : (*a*) la corporalité en étoit une. Les Dieux d'Homére & d'Héſiode, ſans excepter les douze grands Dieux que la Gréce portoit en pompe dans ſes fêtes ſolemnelles, nâquirent comme les hommes naiſſent : Apollon de Jupiter, Jupiter de Saturne, & Saturne avoit Cœlus pour pere. Rome les adoroit ſans demander comment ils avoient pris naiſſance. Elle ne connoiſſoit ni la fécondité des Déeſſes, ni l'enfance, ni l'adoleſcence, ni la maturité des Dieux : elle n'imaginoit pas ces pieds argentés de Thétis, ces cheveux dorés d'Apollon, ces bras de Junon blancs comme la neige, ces beaux yeux de Vénus, ces feſtins, ce ſommeil dans l'Olympe. Les Grecs vouloient tout peindre, les Romains ſe contentoient d'entrevoir dans un nuage reſpectable. Cotta prouve fort bien contre l'Epicurien Velleïus, que les Dieux ne peuvent avoir de figure ſenſible ; (*b*) & quand il diſoit cela, il expoſoit les ſentimens de Rome dès ſa naiſſance.

Romulus vantoit la puiſſance & la bonté des Dieux, non leur figure ou leur ſenſation ; il ne ſouffroit pas qu'on leur at-

(*a*) Dionyſ. Hal. lib. 2. pag. 90.
(*b*) Cic. lib. 1. de nat. Deor. pag. 1176.

tribuât rien qui ne fût conforme à l'excellence de leur être. (*a*) Numa eut le même ſoin d'écarter de la nature divine toute idée de corps : Gardez-vous, dit-il, d'imaginer que les Dieux puiſſent avoir la forme d'un homme ou d'une bête ; ils ſont inviſibles, incorruptibles, & ne peuvent s'apercevoir que par l'eſprit. (*b*) Auſſi pendant les cent ſoixante premiéres années de Rome, on ne vit ni ſtatues, ni images dans les temples ; (*c*) le *palladium* même n'étoit pas expoſé aux regards publics.

La religion Gréque après avoir mis les Dieux dans des corps, pouſſa encore l'erreur plus loin, & de purs hommes elle en fit des Dieux. (*d*) Les Romains penſérent-ils de même ? Eſt-il permis de hazarder des conjectures ? S'ils l'avoient penſé, n'auroient-ils pas diviniſé Numa, Brutus, Camille & Scipion, ces hommes qui avoient tant reſſemblé aux dieux ?

(*a*) Dionyſ. Hal. lib. 2. pag. 90.

(*b*) Plutarch. in Numa, pag. 65. *édition de Paris*, 1624.

(*c*) Ibid.

(*d*) Jam verò in Græcia multos habent ex hominibus Deos. *Cic. lib.* 3. *de nat. Deor.*

Les autels qu'ils consacrérent à Romulus, furent élevés immédiatement après sa mort, c'est-à-dire, dans un tems où la religion encore au berceau, n'avoit pas fixé ses principes. Cet exemple qui ne fut plus renouvellé, ne décéle-t'il point un zèle inconsidéré dont ils reconnurent l'abus? Mais, dira-t'on, ils mirent au rang de leurs dieux, Castor, Pollux, Esculape, Hercule, ces héros que la Gréce avoit divinisés, & qui avoient été hommes aux yeux de tout le monde. Ils pouvoient fort bien les croire de même nature que Jupiter. Ce ne fut qu'après les guerres puniques qu'ils lurent les livres Grecs, & dans les livres Grecs l'histoire des dieux. (*a*) On se desabusa; & vraisemblablement les héros qu'on adoroit, ne furent plus regardés que comme les amis des dieux; ou s'ils continuérent à jouir des honneurs divins, ce n'étoit plus les mêmes dieux, quoiqu'ils conservassent les mêmes noms. Le Bacchus fils de Sémélé, que la Gréce adoroit, n'étoit pas celui que les Romains avoient con-

(*a*) Et post punica bella quietus, querere cœpit
Quid Sophocles & Thespis, & Æschylus
utile ferrent.
Horat. lib. 2. epist. XI. v. 161.

ſacré, & qui n'avoit point de mere. (*a*) Virgile nous montre dans l'Eliſée tous les héros de Rome; il n'en fait pas des dieux. Homére voit les choſes autrement; l'ame d'Hercule ne s'y trouve pas, mais ſeulement ſon ſimulacre; car pour lui il eſt aſſis à la table des dieux, il eſt devenu dieu. (*b*) Les Publicains de Rome lui auroient diſputé ſa divinité, comme ils la diſputérent à Trophonius & à Amphiraraus. Ils ne ſont pas dieux, dirent-ils, puiſqu'ils ont été hommes, & nous leverons le tribut ſur les terres qu'il vous a plu de leur conſacrer comme à des dieux. (*c*) Objectera-t'on l'apothéoſe des Empereurs Romains ? Ce ne fut jamais qu'une baſſe flatterie que l'eſclavage avoit introduite. Domitien dieu ! & Caton ſeroit reſté homme ! les Romains n'étoient pas ſi dupes. Ils vouloient des dieux de nature vraiment divine, des dieux dégagés de la matiére.

Ils les vouloient auſſi ſans foibleſſe. Les Grecs diſoient que Mars avoit gémi

(*a*) Cic. lib. 2. de nat. Deor.

(*b*) Odyſſ. lib. II. pag. 167.

(*c*) Negabant immortales eſſe ullos qui aliquando homines fuiſſent.

Cic. lib. 3. de nat. Deor.

treize mois dans les fers d'Otus & d'Ephialte (*a*) que Vénus avoit été bleſſée par Dioméde, (*b*) Junon par Hercule; (*c*) que Jupiter lui-même avoit tremblé ſous la fureur des Géans. La religion Romaine ne citoit ni guerres, ni bleſſures, ni chaînes, ni eſclavage pour les dieux. (*d*) Ariſtophane à Rome n'auroit pas oſé mettre ſur la ſcéne Mercure cherchant condition parmi les hommes, portier, cabaretier, homme d'affaires, intendant des jeux, pour ſe ſouſtraire à la miſére. (*e*) Il n'y auroit pas mis cette ambaſſade ridicule, où les dieux députent Hercule vers les oiſeaux pour un traité d'accommodement : la ſale d'audience eſt une cuiſine bien fournie, où l'Ambaſſadeur demande à établir ſa demeure. (*f*) Les Romains ne vouloient pas rire aux dépens de leurs dieux : ſi Plaute les fit rire dans ſon Amphitrion, c'étoit une fable étrangére qu'il leur préſentoit, fable qu'on ne croyoit point à Rome, mais qu'Athénes adoptoit lorſ-

(*a*) Iliad. lib. 5. pag. 87.
(*b*) Ibid.
(*c*) Ibid.
(*d*) Dionyſ. Hal. lib. 2. pag. 90.
(*e*) Plutus.
(*f*) *Les Oiſeaux.*

qu'Euripide & Archipus l'avoient traitée. Le Jupiter Grec & le Jupiter Romain, quoiqu'ils portaſſent le même nom, ne ſe reſſembloient guéres : les dieux Grecs étoient devenus pour Rome des dieux de théâtre, parce que la crainte, l'eſpérance, les ſuccès, les revers les rendoient tout propres aux intrigues. Rome croyoit ſes dieux au-deſſus de la crainte, de la miſére & de la foibleſſe, ſuivant la doctrine de Numa. (*a*) Elle ne connoiſſoit que des dieux forts.

Mais ſi elle rejettoit les dieux foibles, à plus forte raiſon les dieux vicieux. On n'entendoit pas dire à Rome, comme dans la Gréce, que Cœlus eût été mutilé par ſes enfans, que Saturne dévoroit les ſiens dans la crainte d'être détrôné ; que Jupiter tenoit ſon pere enfermé dans le Tartare. (*b*) Ce Jupiter Grec, comme le plus grands des dieux, étoit auſſi le plus vicieux : il s'étoit transformé en cigne, en taureau, en pluïe d'or pour ſéduire des femmes mortelles : parmi les autres divinités pas une qui ne ſe fût ſignalée par la licence, la jalouſie, le parjure, la cruauté, la violence. Si Homére, ſi Héſiode euſſent chanté à

(*a*) Plutarch in Numa, pag. 65.
(*b*) Dionyſ. Hal. lib. 2. pag 90.

Rome les forfaits des dieux, en admirant leur génie, on les auroit, peut-être, lapidés. Pithagore ſous le régne de Servius Tullius, crioit à toute l'Italie, qu'il les avoit vû tourmentés dans les Enfers, pour toutes les fauſſetés qu'ils avoient miſes ſur le compte des dieux. On prenoit alors la religion bien ſérieuſement à Rome. Les eſprits étoient ſimples, les mœurs étoient pures ; on ſe ſouvenoit des inſtitutions de Romulus, qui avoit accoutumé les Citoyens à bien penſer, à bien parler des immortels, à ne leur prêter aucune inclination indigne d'eux. (*a*) On n'avoit pas oublié les maximes de Numa, dont la premiére étoit le reſpect pour les dieux. On refuſe le reſpect à ce qu'on mépriſe. On ſeroit tenté de croire qu'on ceſſa de bien penſer des dieux, lorſque les lettres ayant paſſé en Italie, les Poëtes mirent en œuvre la Théologie Gréque. Elle n'étoit pour eux & pour les Romains qu'un tiſſu de fables pour orner la Poëſie. Ovide n'en impoſa à perſonne par ſes métamorphoſes. Horace & Virgile en habillant les Dieux à la Gréque, ne détruiſirent pas les anciennes traditions.

(*a*) Ibid.

La Théologie Romaine ſubſiſtoit dans ſon entier. Denis d'Halicarnaſſe, qui étoit témoin du fait, dit qu'il la préféroit à la Théologie Gréque, parce que celle-ci répandoit parmi le peuple le mépris des dieux, & l'imitation des crimes dont ils étoient coupables. (*a*) Rome vouloit des dieux ſages.

Elle deſtinoit auſſi ſon encens aux dieux utiles. Les douze grands dieux & quelques divinités ſubalternes qu'elle avoit reçues de la Gréce, avoient leur utilité. Mars pour la guerre, Vénus pour la multiplication, Cérès pour les bleds, & Minerve pour la ſageſſe, Jupiter pour préſider à tout. Mais les Grecs étoient grands décorateurs. A quoi ſervoient ces Driades, ces Nayades, ces Nimphes de toute eſpéce, ces Silvains, ces Tritons, ces trois mille fils & ces trois mille filles de l'Océan & de Thétis, qu'Héſiode apelle la brillante poſtérité des dieux, (*b*) ſi ce n'étoit à orner la cour des dieux ſupérieurs? Etoit-il fort néceſſaire de diviniſer les heures pour ouvrir les portes du ciel, & Hébé pour verſer le nectar à Jupiter?

(*a*) Dionyſ. Hal. lib. 2. pag. 91.
(*b*) In theogonia.

Toutes ces divinités de décoration n'eurent jamais d'autels à Rome.

Rome ſe fit des dieux auſſi bien que la Gréce ; mais des dieux utiles. Palès fut invoquée pour les troupeaux, Vertumne & Pomone pour les fruits, les dieux Lares pour les maiſons, le dieu Terme pour les bornes des poſſeſſions ; l'Hébé Gréque devint la déeſſe tutelaire de la jeuneſſe. Si les dieux Nuptiaux dans les mariages, lès Nixii dans les accouchemens, la déeſſe Horta dans les actions honnêtes, Strenua dans les actions de force ; ſi ces divinités & tant d'autres inconnues aux Grecs, partagérent l'encens des Romains, ce fut à titre d'utilité. (*a*) Il ſemble que dès les premiers tems les Romains ſe conduiſirent par cette maxime de Ciceron : (*b*) Qu'il eſt de la nature des dieux de faire du bien aux hommes.

C'eſt ſur ce principe qu'ils diviniſérent la concorde, la paix, le ſalut, la liberté : les vertus ne furent pas oubliées ; la pru-

(*a*) Utilitatum igitur magnitudine conſtituti ſunt ii dii qui utilitates quaſque gignebant. *Cic. lib. 2. de nat. Deor.*

(*b*) Sit igitur hoc à principio perſuaſum civibus, deos optimè de genere hominum mereri. *Idem lib. 2. de legibus.*

dence, la piété, le courage, la foi, autant d'êtres moraux qui furent perſonifiés, autant de temples; & Ciceron trouve cela fort bien, parce qu'il faut, dit-il, que les hommes regardent les vertus comme des divinités qui habitent dans leurs ames. (*a*) Les Grecs furent plus ſobres dans cet ordre de divinités. Pauſanias ne fait mention que d'un temple qu'ils élevérent à la miſéricorde, (*b*) eux qui dreſſérent des autels à l'outrage & à l'impudence, après avoir expié le crime de Cylon : ce que Cicéron blâme fort en diſant, qu'on doit conſacrer les vertus, non les vices. Mais on eſt, peut-être, ſurpris de voir les Romains ſacrifier à la Peur, à la Fiévre, à la Tempête, aux dieux des Enfers ; ils ne s'écartoient pourtant pas de leur ſiſtême : ils invoquoient ces divinités nuiſibles pour les empêcher de nuire. On ne finiroit pas, ſi on vouloit faire le dénombre-

(*a*) Bene vero quod mens, pietas, virtus, fides conſecratur quarum omnium Romæ dedicata publicè templa ſunt, ut illa qui habeant deos ipſos in animis ſuis collocatos putent. *Ibid.* 1251.

(*b*) Num illud vitioſum Athenis quod Cylonio ſcelere expiato .... fecerunt contumeliæ fanum & impudentiæ, virtutes enim non vitia conſecrare decet. *Ibid.*

ment de tous les dieux que Rome associa aux dieux de la Gréce ; jamais aucune ville Gréque ou barbare n'en eut tant. (a) La Quartille de Pétrone s'en plaignoit en disant, qu'on y trouvoit plus facilement un dieu qu'un homme. La Capitale du monde se regardoit comme le sanctuaire de tous les dieux. Mais malgré ce polithéisme si excessif, on lui doit cette justice, qu'elle écarta de la nature divine l'inutilité, le vice, la foiblesse, la corporalité. Des dieux utiles, des dieux sages, des dieux forts, des dieux dégagés de la matiére furent des dieux plus respectables. Rome ne s'en tint pas là : les dogmes qu'elle adopta, furent plus sensés.

SECONDE PARTIE.

Dans toute religion les dogmes vraiment intéressans sont ceux qui tiennent aux mœurs, au bonheur ou au malheur. L'homme est-il libre sous l'action des dieux ? Sera-t'il heureux en quittant cette terre ? & s'il est malheureux, le sera-t'il éternellement ? Voilà les questions qui ont agité les hommes dans tous les

(a) Dionys. Hal. lib. 2. pag. 124.

tems, & qui les inquiéteront toujours s'ils n'ont recours à la vraïe religion. Les Grecs étoient fataliſtes, fataliſtes de la plus mauvaiſe eſpéce ; car, ſelon eux, les dieux enchaînoient les événemens : ce n'eſt pas tout, ils pouſſoient les hommes au crime. Ecoutons Homére : il a beau nous dire au commencement de l'Odyſſée, que les amis d'Ulyſſe doivent leur perte à leur propre folie ; on lit cent autres endroits où le fataliſme ſe déclare ouvertement. C'eſt Vénus qui allume dans le cœur de Pâris & d'Héléne ce feu criminel qui fait tant de ravages ; le bon Priam conſole Héléne en imputant tout aux dieux. (*a*) Ce ſont des dieux ennemis qui ſément la haine & la diſcorde entre Achille & Agamemnon : (*b*) le ſage Neſtor n'en doute pas. C'eſt Minerve qui, de concert avec Junon, dirige la fléche perfide de Pandarus, pour rompre une tréve ſolemnellement jurée. (*c*) C'eſt Jupiter qui, après la priſe de Troye, conduit la hache de Clitemneſtre ſur la tête d'Agamemnon. (*d*) On ne ſçauroit tout

(*a*) Iliad. lib. 3. pag. 54.
(*b*) Iliad. lib. 1. pag. 13.
(*c*) Ibid. lib. 4. pag. 64.
(*d*) Odyſſ. lib. 24 pag. 329.

dire. Qu'on ouvre le Poëme des Romains : Virgile ne met pas ſur le compte des dieux le crime de Pâris : Héléne aux yeux d'Enée n'eſt qu'une femme coupable qui mérite la mort. (*a*) Les fameux criminels que le héros Troyen contemple dans le Tartare, l'impie Salmonée, l'audacieux Tytie, l'inſolent Ixion, le cruel Tantale, n'ont rien à reprocher aux dieux : Rhadamante les oblige à confeſſer eux-mêmes leurs forfaits. (*b*) Ce n'étoit pas là le langage de Phédre, d'Atrée, d'Oreſte, d'Oedipe ſur le théâtre d'Athénes : on n'y entendoit qu'emportemens contre les dieux auteurs des crimes. Si la ſcéne Romaine a copié ces blaſphémes, il ne faut pas les prendre pour les ſentimens de Rome. Sénéque & les autres tragiques faiſoient préciſément ce que nous faiſons aujourd'hui. Phédre, Oedipe ſe plaignent auſſi des dieux ſur notre théâtre, & nous ne ſommes pas fataliſtes. Mais ceux qui nous ont donné le ton, & aux Romains avant nous, les Grecs parloient le langa-

(*a*) Extinxiſſe nefas tamen & ſumpſiſſe merentis.
Laudabor pœnas. *Æneid lib.* 2.

(*b*) Caſtigat auditque dolos ſubigitque fateri.
Æneid. lib. 6.

ge de leur religion. La religion Romaine propoſoit en tout l'intervention des Dieux ; mais en tout ce qui étoit bon & honnête. Les Dieux ne forçoient pas le lâche à être brave, & encore moins le brave à être lâche : c'eſt le précis de la harangue du dictateur Poſthumius, ſur le point de livrer bataille aux Tarquins. Les Dieux, dit-il, nous doivent leur ſecours, parce que nous combattons pour la juſtice ; mais ſçachez qu'ils ne tendent la main qu'à ceux qui combattent vaillamment, & jamais aux lâches. (*a*) Le dogme de la fatalité ne paſſa d'Athénes à Rome qu'au tems de Scipion l'Africain : Panœtius l'aporta de l'école Stoïcienne ; mais ce ne fut qu'une opinion philoſophique, adoptée par les uns, combattue par les autres, ſur-tout par Ciceron dans ſon livre *de fato*. La religion ne l'enſeigna point, & ceux qui l'embraſſérent, ne s'en ſervirent jamais pour enchaîner la volonté de l'homme. Epictéte aſſurément ne croyoit pas que des Dieux euſſent forcé Néron à faire éventrer ſa mere.

Il eſt étonnant que la religion Gréque ayant attribué aux dieux la méchanceté

(*a*) Dionyſ. Hal. lib. 6. pag. 345.

des hommes, ait creuſé le Tartare pour y punir des vicieux ſans crime. Il l'eſt, peut-être, encore plus, qu'elle les ait condamnés à des tourmens éternels. Tantale mourra toujours de ſoif au milieu des eaux, Siſyphe roulera éternellement ſon rocher, jamais les vautours n'abandonneront les entrailles de Tytie. (*a*) Ces profonds & ténébreux abîmes, ces cavernes affreuſes de fer & d'airain dont Jupiter menace les dieux mêmes, (*b*) ne rendent pas leurs victimes. L'Enfer des Romains laiſſe échaper les ſiennes : il ne retint que les ſcélérats du premier ordre, un Salmonée, un Ixion, qui ſe ſont abandonnés à des crimes énormes : lorſqu'Enée y deſcend, il en aprend les ſecrets. Toutes les ames, lui dit Anchiſe, ont contracté des ſouillures par leur commerce avec la matiére ; il faut les purifier : les unes ſuſpendues au grand air, ſont le jouet des vents ; les autres plongées dans un lac, expient leurs fautes par l'eau ; celles-là par le feu : enſuite on nous envoïe dans l'Liſe. (*c*) Il en eſt qui retournent ſur la terre

(*a*) Odyſſ lib. II. pag. 167.
(*b*) Iliad. lib. 8. pag. 30.
(*c*) Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum

en prenant d'autres corps. (*a*) Enée qui ne connoît que les dogmes Grecs, s'écrie : O mon pere ! eſt-il poſſible que des ames ſortent d'ici pour revoir le jour ? (*b*) Voyez, reprend Anchiſe, ce guerrier dont le caſque eſt orné d'une double aigrette ; c'eſt Romulus, voilà Numa, contemplez Brutus, Camille, Scipion, Céſar, tous ces héros reparoîtront effectivement à la lumiére, pour porter la gloire de notre nom & celle de Rome aux extrêmités de la terre.

On aperçoit deux dogmes dans cette doctrine des Enfers, la fin des ſuplices, du moins pour le grand nombre, & la métempſicoſe. Etoit-ce Pythagore qui les avoit donnés à Rome ? Il aſſuroit qu'il étoit deſcendu lui-même aux Enfers, &

Supplicia expendunt, aliæ panduntur inanes
Suſpenſæ ad ventos, aliis ſub gurgite vaſto
Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igni
. . . . . Exinde per amplum
Mittimur elyſum.
Æneid. lib. 6. v. 739.

(*a*) Animæ quibus altera fato
Corpora debentur. *Æneid lib. 6. v. 713.*

(*b*) O pater ! an ne aliquas ad cœlum hinc ire putandum eſt
Sublimes animas. *Ibid. v. 719.*

on juroit ſur ſa parole. J'y ai vu des juges, diſoit-il, qui tourmentent les ames pour les purifier, comme les médecins font des inciſions pour guérir les corps ; & lorſque le vice ſera chaſſé, la punition ceſſera. (*a*) On ne ſait même ſi ſous les Empereurs, les Romains croyoient encore aux Enfers. Juvenal prétend qu'il n'y avoit plus que les enfans qui s'en laiſſaſſent épouvanter. (*b*) Quant à la métempſicoſe, Pythagore ſe citoit pour exemple : il avoit été Æthalide, Euphorbe, Hermotime, pêcheur à Délos avant que d'être Pythagore. Un homme dont la ſageſſe faiſoit tant de bruit ; un homme qu'on a cru le conſeil & le maître de Numa, quoiqu'il n'en fût pas même le contemporain ; un homme qui alloit toujours parlant des dieux ſur un ton ſublime, & qui avoit autant de ſcience que d'enthouſiaſme, étoit tout propre à faire paſſer dans l'eſprit des peuples, des points de religion, quel-

(*a*) Hierocl. comment. in aurea carmina.

(*b*) Eſſe aliquos manes & ſubterranea regna
Et contum, & Stygio ranas in gurgite nigras
Nec pueri credunt, niſi qui nondum æra lavantur.

Sat. 1. v. 107.

que ſinguliers qu'ils fuſſent. Les Grecs croyoient les dieux trop juſtes pour jamais pardonner, les Romains les jugeoient trop bons pour punir toujours des crimes ordinaires à l'humanité.

L'Eliſée des Grecs étoit encore plus mal imaginé que le Tartarre. Toutes les ames qui viennent aux yeux d'Ulyſſe, (*a*) la ſage Anticlée, la belle Tyro, la vertueuſe Antiope, l'incomparable Alcméne, toutes ont une contenance triſte, toutes pleurent. Le brave Antiloque, le divin Ajax, le grand Agamemnon pouſſent autant de ſoupirs qu'ils prononcent de paroles; Achille lui-même répand des larmes. Ulyſſe en eſt ſurpris: Quoi! vous le plus excellent des Grecs, vous que nous regardions comme égal aux dieux, n'avez-vous pas ici un grand empire! N'êtes-vous pas heureux? Que répond-t'il? J'aimerois mieux labourer la terre, & ſervir le plus pauvre des vivans, que de commander aux morts. (*b*) Quel ſéjour pour la félicité! quel Eliſée! qu'il eſt différent de ce lieu délicieux, où le héros Troyen trouve ſon pere Anchiſe, & tous ceux qui ont aimé

(*a*) Odyſſ. lib. XI. pag. 155.
(*b*) Odiſſ. lib. XI. pag. 163.

la vertu, ces jardins agréables, ces vallons verdoyans, ces bosquets enchantés, cet air toujours pur, ce ciel toujours serein, où l'on voit luire un autre soleil, & d'autres astres! (a) C'est ainsi que les Romains en corrigeant les dogmes Grecs, les rendirent plus sensés.

TROISIÉME PARTIE.

C'est ainsi encore que le merveilleux qu'ils réformérent, fut moins fanatique. Ce goût de réforme n'a rien de singulier dans une religion qui s'établit sur une autre. Toute religion a son merveilleux : celui de la Gréce se montroit dans les songes, les oracles, les augures, & les prodiges. Rome connut peu ces songes misterieux qui descendoient du trône de Jupiter pour éclairer les mortels. (b) Romulus n'eût pas comme Agamemnon (c) livré un combat sur la foi d'un songe; on n'auroit pas compté à Rome sur la mort du tiran de Phérès, parce qu'Eudéme l'avoit rêvé; (d) & le Sénat n'auroit pas fait ce que fit l'A-

(a) Æneid. lib. 6. v. 638.
(b) Iliad. lib. 1. pag. 5.
(c) Ibid. lib. 2. pag. 17.
(d) Cicer. lib. 1. de divinat. pag. 1210.

réopage, lorſque Sophocle vint dire qu'il avoit vû en ſonge le voleur qui avoit enlevé la coupe d'or dans le temple d'Hercule : l'accuſé fut arrêté ſur le champ, & apliqué à la queſtion. (*a*) Dans la Gréce on ſe préparoit aux ſonges par des priéres & des ſacrifices ; après quoi on s'endormoit ſur les peaux des victimes pour les recevoir. C'eſt de là que le temple de Podalirius tira ſa célébrité, auſſi-bien que celui d'Amphiaraus, ce grand interprête des ſonges, à qui on déféra les honneurs divins. (*b*) Ces temples, ces victimes, ces miniſtres pour les ſonges, marquoient un point de religion bien décidé. Rome n'avoit pour eux aucun apareil de religion. Ce bois ſacré dont parle Virgile, (*c*) où le Roi Latinus alla rêver miſtérieuſement, en ſe couchant à côté du Prêtre, n'avoit plus de réputation lorſque Rome fut bâtie. Si quelques ſonges y firent du bruit, & produiſirent des événemens, on n'avoit pas été les chercher dans les temples ; ils étoient venus d'eux-mêmes accompagnés de quelque circonſtance frapante ; ſans

(*a*) Ibid.
(*b*) Pauſan. Attic. 1. pag. 33.
(*c*) Æneid. 7. v. 85.

quoi on n'en auroit pas tenu compte. Ce cultivateur qui ſe fit porter mourant au Sénat, en annonçant de la part de Jupiter, qu'il falloit recommencer les jeux, n'auroit remporté que du mépris, s'il n'eût recouvré ſubitement la ſanté, en racontant ſa viſion. (*a*) En un mot, les Romains ne donnoient dans les ſonges que comme toute autre nation qui s'en affecteroit peu, qui ne nieroit pas abſolument; mais qui ne croiroit que rarement, & toujours avec crainte de tomber dans le faux; au lieu que les Grecs en faiſoient un merveilleux eſſentiel à leur religion, un reſſort à leur gouvernement. Ceux qui gouvernoient Sparte, couchoient dans le temple de Paſiphaë pour être éclairés par les ſonges. (*b*)

Le fanatiſme des oracles fut encore plus grand dans la Gréce. Les Payens ont reconnu dans les oracles la voix des dieux, les Chrétiens l'œuvre du démon, les Philoſophes & les Politiques n'y ont vu que des fourberies de Prêtres, ou, tout au plus, des vapeurs de la terre, qui agitoient une Prêtreſſe ſur ſon trépié, ſans qu'elle en fût plus ſavante ſur l'ave-

(*a*) Cic. lib. 1. de devinat. pag. 1211.
(*b*) Ibid. pag. 1215.

nir. Quoi qu'il en ſoit, Claros, Delphes, Dodone, & tant d'autres temples à oracles, tournoient toutes les têtes de la Gréce. Peuples, Magiſtrats, Généraux d'armée, Rois, tous y cherchoient leur ſort & celui de l'Etat. Ce fanatiſme fut très-petit à Rome. La religion avoit preſque ſa conſiſtence dès le tems de Numa: on ne lit rien dans ſes inſtitutions qui regarde les oracles. Le premier Romain qui les conſulta, fut Tarquin le Superbe, en envoyant ſes deux fils à Delphes, pour aprendre la cauſe & le reméde d'une maladie terrible qui enlevoit la jeuneſſe. (*a*) Voilà bien du tems écoulé depuis Romulus ſans la religion des oracles. Il s'en établit enfin quelques-uns en Italie ; mais leur fortune ne fut pas grande.

On n'avoit pas ces colombes fatidiques, ces chênes parlans, ces baſſins d'airain qui avoient auſſi leur langage, ni cette Pythie qu'un dieu poſſédoit, ni ces antres miſtérieux où l'on éprouvoit des entrainemens ſubits, des raviſſemens, des communications avec le ciel. Diſons mieux; on n'avoit pas les têtes Gréques,

(*a*) Dionyſ. Hal. lib. 4. pag. 264.

Tant de fanatiſme & d'enthouſiaſme n'étoit pas fait pour les imaginations Romaines, qui étoient plus froides : ce n'eſt pas qu'on ne ſe tournât quelquefois du côté des oracles. Auguſte alla interroger celui de Delphes, (*a*) & Germanicus celui de Claros. (*b*) Mais des oracles ſi éloignés & ſi rarement conſultés, ne pouvoient guéres établir leur crédit à Rome, & s'incorporer à la religion.

Je dis plus : le peu de ſuccès des oracles du pays avoit aparemment décrédité les autres. L'hiſtoire les nomme & ſe tait ſur leur mérite. Ce ſilence ne marque pas une grande vogue. Ils étoient d'ailleurs en petit nombre : celui de Piſe, celui du Vatican, celui de Padoue, c'eſt preſque les avoir tous cités. On ne s'en ſeroit pas tenu à ſi peu, ſi on y avoit eu beaucoup de foi. La Gréce en comptoit plus de cent, & tous en grande réputation, (*c*) ils gouvernoient. S'ils gagnérent quelques Particuliers à Rome, ils ne gouvernérent jamais Rome. Ce n'étoit pas là ſa folie : elle la mettoit dans les divinations Etruſ-

(*a*) Suidas, Cedrenus.
(*b*) Tacit lib. 2. annal.
(*c*) Pauſanias, Gronovius.

Etruſques, & dans les livres Sibyllins.

Ces divinations Etruſques qui comprenoient les Augures & les Aruſpices, ſe vantoient d'une ſource bien merveilleuſe. En Etrurie un enfant nommé Tagès, étoit ſorti d'un ſillon comme un épi de blé : le laboureur cria au miracle, aſſembla du monde : on queſtionna l'enfant qui enſeigna toute la doctrine de la divination. (*a*) Le tonnerre entendu à l'Orient ou à l'Occident, un aigle qui voloit à droit ou à gauche, des poulets ſacrés qui mangeoient ou ne mangeoient pas ; voilà des Augures. Les entrailles des victimes de telle ou telle couleur, dans une ſituation ou dans une autre, la flamme du bucher qui s'élevoit en piramide, ou ſe replioit ſur elle-même ; voilà des Aruſpices. Ces ſignes & d'autres ſemblables créoient ou deſtituoient un Préteur, un Tribun, un Conſul, un Roi dans le tems des Rois ; précipitoient ou ſuſpendoient la marche d'une armée. Caton avoit beau être ſurpris que deux Augures puſſent ſe regarder ſans rire. (*b*) La matiére ſe traitoit bien ſérieuſement. On ne faiſoit rien

(*a*) Cic. lib. 2. de divinat. pag. 1224.
(*b*) Ibid.

dans Rome, ou hors de Rome, dit Ciceron, ſans l'autorité des augures. (*a*)

La Gréce eut auſſi les ſiens; mais la différence fut ſenſible entre les uns & les autres. Calchas, Tyréſie, Polydamas étoient pour les Grecs des hommes inſpirés, qui ne parloient pas quand ils vouloient, mais ſelon l'impulſion du Dieu qui les agitoit. Gracchus, Marcellus, Appius annonçoient les ſuccès ou les malheurs auſſi tranquilement que nos Aſtronomes prédiſent les éclipſes. Voilà pourquoi Ciceron, qui fut lui-même augure, diſtingue deux ſortes de divination. (*b*) L'une eſt un art qui dévoile l'avenir par les ſignes, l'autre une fureur divine qui prophétiſe indépendamment des ſignes. Les augures Grecs obſervoient pourtant les ſignes; mais auſſi-tôt Apollon ou quelqu'autre Dieu favorable venoit s'emparer d'eux, & les ſignes ne jouoient que le ſecond rôle. C'eſt ainſi que Calchas annonce les années de la guerre de Troye, par le nombre des oiſeaux qu'un ſerpent dévore; il étoit plein de ſon Dieu. (*c*) Les Augures Romains ne ſe vantoient pas de la même faveur: ils s'at-

(*a*) Cic lib. 2. de legibus.
(*b*) Cic. lib. 1. de divinat. pag. 1208.
(*c*) Iliad. lib. 2. pag. 36.

tachoient aux ſignes, & ils préſageoient ſans émotion. Otez les ſignes, ils ne voyoient plus rien.

Les mêmes ſignes en Gréce ne donnoient pas toujours les mêmes prédictions, parce que l'inſpiration pouvoit varier. A Rome ſi les poulets ſacrés ne mangeoient pas, c'étoit toujours une raiſon de tout ſuſpendre. *Ils ne mangent pas, eh bien, qu'ils boivent*, dit P. Claudius, en les faiſant jetter dans la mer : la flotte qu'il commandoit fut détruite ; on ne manqua pas d'attribuer ſon malheur à ſon impiété : il fut proſcrit. (*a*)

A Rome il y avoit un Collége d'Augures, inſtitué par Romulus, confirmé par Numa, augmenté, révéré par les Rois & les Conſuls : l'Augurat étoit donc un établiſſement en régle, une dignité, un pouvoir qu'on ne pouvoit pas exercer ſans être avoué de l'Etat, au lieu que dans la Gréce un fanatique, un charlatan s'érigeoit de lui-même en Augure.

A Rome on ſe formoit à la divination : ce fameux Augure qui prouva ſa ſcience à Tarquin l'Ancien, en coupant une pierre avec un raſoir, Attius Névius s'étoit en-

(*a*) Cic. lib. 2. de divinat. pag. 1226.

doctriné ſous un maître Etruſque, le plus habile qui fût alors ; (*a*) & dans la ſuite le ſénat envoya des éléves en Etrurie comme à la ſource, éléves tirés des premiéres familles. (*b*) La Gréce n'avoit point l'école de divination ; elle n'en avoit pas beſoin, parce que l'eſprit d'Apollon ſouffloit où il vouloit. Hélénus qui avoit toute autre choſe à faire, (il étoit fils d'un grand Roi s'en trouve tout à coup poſſédé ; le voilà Augure. (*c*)

A Rome l'Augurat n'étoit deſtiné qu'aux hommes, parce qu'il demandoit du travail & une étude ſuivie : dans la Gréce où l'inſpiration faiſoit tout, les femmes y étoient auſſi propres que les hommes, &, peut-être, encore plus. Le nom de Caſſandre eſt célébre ; & Ciceron demande pourquoi cette Princeſſe en fureur découvre l'avenir, tandis que Priam ſon pere, dans la tranquilité de ſa raiſon, n'y voit rien. (*d*) La divination des Grecs étoit donc une fureur divine,

(*a*) Dionyſ. Hal. lib. 3. pag. 203.
(*b*) Cic. lib. 2. de divinat. pag. 1226.
(*c*) Æneid. lib. 3. v. 259.
(*d*) Cur Caſſandra furens futura proſpiciat ; Priamus ſapiens hoc idem facere nequeat. *Cic. lib. 1. de devinat. pag.* 1214.

& celle des Romains une ſcience froide, qui avoit ſes régles & ſes principes. La fauſſeté étoit, ſans doute, égale de part & d'autre : mais je demande de quel côté le fanatiſme ſe montroit le plus ? Il y a bien de l'aparence que l'enthouſiaſme augural des Grecs n'auroit pas mieux réuſſi à Rome que les oracles. Il falloit aux Romains, nation ſolide & ſérieuſe, un air de ſageſſe juſques dans leur folie.

Le tems leur ouvrit une autre ſource de divination, *les livres Sibyllins.* Ils furent aportés à Tarquin le Superbe, (*a*) Pline dit à Tarquin l'Ancien, par une vieille miſtérieuſe qui diſparut comme une ombre : On l'a cruë Sibylle elle-même. On aſſemble les Augures, on enferme les livres dans le temple de Jupiter au Capitole, on crée des Prêtres pour les garder, on ne doute pas que le deſtin de Rome n'y ſoit écrit. Pourquoi tant de chaleur, dira quelqu'un ? N'avoit-on pas les divinations Etruſques pour ſe conduire ? Denis d'Halicarnaſſe (*b*) & Ciceron (*c*) répondent à la queſtion : les Augures & les Aruſpices paroiſſoient quelque-

(*a*) Dionyſ. Hal. lib. 4. pag. 257.
(*b*) Ibid.
(*c*) Cic. lib. 1. de divinat. pag. 1215.

fois embarraſſés : il s'élevoit une ſédition, une armée avoit été battue, on voyoit des prodiges difficiles à expliquer ; on avoit recours aux livres Sibyllins.

Il eſt étonnant que les Sibylles, (s'il y en a pluſieurs) étant nées dans la Gréce pour la plûpart, y ayent conſervé ſi peu de crédit après leur mort. On oublia bien-tôt leurs prophéties, qui n'eurent plus d'influence ſur les affaires publiques. Quatre mots de Ciceron n'éclairciroient-ils point ce nuage ? *Nous croyons*, dit-il, *aux vers qu'une Sibylle en fureur a prononcés.* (a) Cette fureur divine, ce trouble miſtérieux frapoit les yeux des Grecs ; ils en avoient beſoin pour croire : la Sibylle meurt, on ne voit plus le merveilleux : la foi ſe perd : mais ces Sibylles mortes ſuffiſoient aux Romains, à qui le fanatiſme n'étoit pas ſi néceſſaire.

Fanatiſme qui éclatoit encore dans les prodiges que la Gréce citoit. Toute religion a les ſiens : les peres ont toujours vu, les enfans ne voient rien ; mais ils ſont perſuadés comme s'ils avoient vu. Les premiers Grecs avoient vu les Dieux voyager, habiter parmi eux. Tantale les

(a) Cic. lib. 2. de divinat. pag. 1230.

avoit conviés à ſa table, quantité de beautés Gréques les avoient reçus dans leur lit. Laomédon s'étoit ſervi une année entiére de Neptune & d'Apollon pour bâtir les murs de Troye. Toute la Gréce ſous le régne d'Erecthée, avoit pu voir Cérès cherchant ſa fille Proſerpine, & enſeignant aux hommes l'agriculture. Jamais les Romains n'avoient eu les yeux ſi perçans : ils diſoient que les Dieux réſidoient toujours dans l'Olimpe, & que de là ils gouvernoient le monde ſans ſe faire voir. Eſpérons-nous, dit Ciceron, de rencontrer les Dieux dans les rues, dans les places publiques, dans nos maiſons ? s'ils ne ſe montrent pas, ils répandent par-tout leur puiſſance. (*a*) Les Pontifes n'avoient écrit qu'un petit nombre d'aparitions momentanées, comme celle qui étonna Poſthumius dans le combat où il défit les Tarquins ; cette autre qui frapa Vatienus dans la voïe Salarienne, & celle de Sagra dans le combat des Locriens. (*b*) Ceux

(*a*) Quid igitur expectamus ? an dum in foro nobiſcum dii immortales, dum in viis verſentur, dum domi, qui quidem ipſi ſe nobis non offerunt, vim autem ſuam longè latèque diffundunt. *Cic. lib. 1. de divinat.*

(*b*) Cic. lib. 3. de nat. Deor. pag. 1194.

qui les croyoient, les jugeoient très-rares, au lieu que la Gréce étoit ſemée de monumens qui atteſtoient le commerce fréquent, long & viſible des immortels avec les hommes. (a) Les yeux d'une Nation voïent beaucoup moins, quand les imaginations ne s'échauffent pas : celles des Grecs s'enflammérent encore ſur les merveilles que les dieux opérérent par les héros. Deucalion après un déluge, jetta des pierres derriére lui, & ces pierres ſe changérent en hommes pour repeupler la Gréce. Hercule ſépara deux montagnes pour ouvrir un paſſage à l'Océan. Cadmus tua un dragon, dont les dents ſemées dans la terre, produiſirent une moiſſon de ſoldats : grand combat entre eux, il n'en reſta que cinq, de qui les Spartiates ſe vantoient de deſcendre. Atlas avoit ſoutenu le Ciel ; un peuple impie fut changé en grenouilles, un autre en rochers. Les faſtes de la religion Romaine, au lieu de ces ſublimes extravagances, nous préſentent des voix formées dans les airs, des colomnes de feu qui s'arrêtent ſur des légions, des fleuves qui remontent à leur ſource, des ſimulacres qui ſuent, d'au-

(a) Pauſan. in Arcadicis, pag. 600.

tres qui parlent, des spectres ambulans, des pluies de lait, de pierres & de sang : (a) c'est ainsi que les dieux annonçoient aux Romains leur protection ou leur colére. Ces prodiges quoiqu'attestés par les histoires, confirmés par les traditions, consacrés par les monumens, enseignés par les Pontifes, sont, sans doute, aussi faux que les monstrueuses rêveries des Grecs ; mais il ne falloit pas tant de fanatisme pour les croire. Concluons qu'en tout le merveilleux de la religion Romaine fut moins fanatique. Il reste une derniére chose à prouver.

QUATRIÉME PARTIE.

Son culte fut plus sage. Il consistoit comme dans la Gréce, en fêtes, en jeux & en sacrifices. Les fêtes Gréques portoient une empreinte d'extravagance, qui ne convenoit pas à la sageſſe Romaine. Ce n'étoit pas seulement dans les sombres retraites des oracles, c'étoit au grand jour, au milieu des processions publiques, qu'on voyoit des enthousiastes, dont le regard farouche, les yeux étincellans, le

(a) Cic. lib. de divinat. pag. 1215.

viſage enflammé, les cheveux hériſſés, la bouche écumante, paſſoient pour des preuves certaines de l'eſprit divin qui les agitoit; & ce dieu ne manquoit pas de parler par leur bouche. On y voyoit de furieux Corybantes, qui au bruit des tambours & des tymbales, danſant, tournant rapidement ſur eux-mêmes, ſe faiſoient de cruelles plaïes pour honorer la mere des dieux. On y entendoit des gémiſſemens, des lamentations, des cris lugubres; c'étoient des femmes déſolées qui pleuroient l'enlévement de Proſerpine ou la mort d'Adonis.

La licence l'emportoit encore ſur l'extravagance. Qu'on ſe repreſente des homme couverts de peaux de bêtes, un thyrſe à la main, couronnés de pampres, échauffés par le vin, courant jour & nuit les villes, les montagnes & les forêts avec des femmes déguiſées de même, & encore plus forcenées: mille voix qui apelloient Bacchus, qu'on vouloit rendre propice par la débauche & la corruption. Croira-t'on qu'au milieu de cette pompe impure, on expoſoit à la vénération publique des objets qu'on ne ſauroit trop voiler, ces phalles monſtrueux qu'ailleurs le libertinage n'auroit pas regardé ſans

rougir ? (*a*) Et Vénus, comment l'honoroit-on ? Amathonte, Cythére, Paphos, Gnide, Idalie, noms célébres par l'obcénité : c'eſt là que les filles & les femmes mariées ſe proſtituoient publiquement à la face des autels. Celle qui eût conſervé un reſte de pudeur, auroit mal honoré la déeſſe. (*b*)

On célébroit à Rome les mêmes fêtes : mais Denis d'Halicarnaſſe qui avoit vû les unes & les autres, nous aſſure que dans les fêtes Romaines, quoique les mœurs fuſſent déja corrompues, il n'y avoit ni lamentations de femme, ni enthouſiaſme, ni fureurs coribantiques, ni proſtitutions, ni bacchanales. (*c*) Ces bacchanales s'étoient pourtant gliſſées à Rome ſous le voile du ſecret & de la nuit ; mais le ſénat les bannit de la ville & de toute l'Italie. (*d*) Le diſcours du Conſul dans l'aſſemblée du peuple eſt remarquable : Vos peres vous ont apris, dit-il, à prier, à honorer des dieux ſages, non des dieux qui enſorcélent les

(*a*) Diodor. Sicul. lib. 1.
(*b*) Banier. tom. 2. pag. 165.
(*c*) Dionyſ. Hal. lib. 2. pag. 90.
(*d*) Senatuſconſulto cautum eſt ne qua Bacchanalia Romæ, neve in Italia eſſent. *Liv. l. 39. p.* 14.

eſprits par des ſuperſtitions étrangéres & abominables, non des dieux qui avec le fouet des furies, pouſſent leurs adorateurs à toutes ſortes d'excès. (*a*) On vouloit que le culte portât un caractére de décence & d'honnêteté, contre la coutume des Grecs & des Barbares. (*b*) S'il falloit ſe relâcher en faveur des étrangers, on le faiſoit avec précaution, on leur permettoit d'honorer Cybéle avec les cérémonies Phrygiennes : mais il étoit défendu aux Romains de s'y méler ; & lorſque Rome célébroit cette fête, elle en écartoit toutes les indécences & les vaines ſuperſtitions. (*c*) Elle réprouvoit également ces aſſemblées clandeſtines, ces veilles nocturnes des deux ſexes, ſi uſitées dans les temples de la Gréce. (*d*) Si elle autoriſa les miſtéres ſecrets de la bonne déeſſe, les matrones qui les célébroient, n'y ſouffroient les regards d'au-

(*a*) Hos eſſe deos quos colere, venerari, precarique majores veſtri inſtituiſſent, non illos qui pravis & externis religionibus captas mentes velut furialibus ſtimulis ad omne ſcelus, & da omnem libidinem agerent *Livius lib. 39. pag. 14*

(*b*) Dioniſ. Hal. lib. 2. pag. 91.

(*c*) Ibid.

(*d*) Ibid.

cun homme : l'attentat de Clodius fit horreur. Ces miſtéres ſi anciens, dit Ciceron, (*a*) qui ſe célébrent par des mains pures, pour la proſpérité du peuple Romain ; ces miſtéres conſacrés à une déeſſe dont les hommes ne doivent pas même ſçavoir le nom ; ces miſtéres enfin dont l'impudence la plus outrée n'oſa jamais aprocher, Clodius les a violés par ſa préſence. S'ils devinrent ſuſpects dans la ſuite, ils ne l'étoient pas alors, & encore moins dans leur inſtitution. De tout cela il réſulte que les fêtes Romaines étoient plus ſages que les fêtes Gréques.

Les jeux entroient dans les fêtes, ils tenoient à la religion : tels furent dans la Gréce les jeux Olympiques, les Pithiques, les Iſthimiques, les Néméens ; & à Rome les Capitolins, les Mégalenſes, les Apolinaires, & nombre d'autres, tous dédiés à quelque divinité : ce n'étoient donc pas des jeux de pur amuſement. La lute, le pugilat, le pancrace, la courſe à pied, tout cela ſe faiſoit pour honorer les dieux, & pour le ſalut du peuple : ce fut une partie du culte ; mais il paroît un deſſein formé chez les Grecs de pro-

(*a*) De Haruſpicum reſponſis, pag. 499.

faner le culte. Leurs athlétes combattoient, couroient nuds. Qu'on ne m'objecte pas la lute décente d'Ajax & d'Ulyſſe aux funérailles de Patrocle. (*a*) La loi de la nudité ne fut établie que dans la quinziéme olympiade. (*b*) Les femmes étoient-elles admiſes à ces ſpectacles indécens? Pauſanias dit, oui, (*c*) & non. (*d*) L'affirmative a plus de vraiſemblance; car entrant dans le détail, (ce qu'il fait quand il affirme) il ajoute que la Prêtreſſe de Cérès y avoit une place honorable, & que l'entrée n'en étoit pas même interdite aux vierges. Quelle aparence, en effet, qu'on eût voulu exclure une moitié de la nation, de ces jeux ſi publics & aprouvés par les dieux? Ce que la religion conſacre eſt ordinairement commun à tous, & paroît toujours bien. Quoi qu'il en ſoit, les femmes à Rome pouvoient regarder les athlétes, ſans que leur vertu en fût allarmée; ils étoient couverts où la pudeur l'exigeoit. (*e*) Pudeur qui réforma encore les Lupercales,

(*a*) Iliad. lib. 23. pag. 407.
(*b*) Dionyſ. Hal. lib. 7. pag. 475.
(*c*) Lib. 6. pag. 362.
(*d*) Lib. 5. pag. 297.
(*e*) Dionyſ. Hal. lib. 7. pag. 474.

qu'on célébroit à l'honneur du dieu Pan. Évandre les avoit aportées de la Gréce avec toutes leur indécence : des bergers nuds couroient laſcivement çà & là, en frapant les ſpectateurs de leurs fouets. (*a*) Romulus habilla ſes Luperques ; les peaux des victimes immolées leur formoient des ceintures. (*b*)

Rome, il faut l'avouer, ne fut pas ſi ſage dans les jeux Floraux. On y voyoit des femmes nues, dont les attitudes étoient auſſi laſcives que les hymnes qu'elles chantoient. (*c*) Culte bien digne de la Déeſſe Flora, célébre courtiſane ; mais enfin ces baladines impures qu'on apelloit *mimes*,

(*a*) Livius lib. 1. 5. Evandrum qui ex eo genere Arcadum multis ante tempeſtatibus ea tenuerat loca ſolemnè allatum ex Arcadia, inſtituiſſe ut nudi juvenes Lycæum Pana venerantes per luſum atque laſciviam currerent.

(*b*) Lupercalium mos à Romulo & Remo inchoatus eſt.... cincti pellibus immolatarum hoſtiarum jocantes obviam petiverunt.

Valer. Max. XI. 2. 9.
& Dionyſ. Hal. lib. 1. pag. 67.

(*c*) Celebrabantur Romæ ludi Florales cum omni laſcivia, nam præter verborum licentiam quibus obſcœnitas omnis effunditur exuuntur etiam veſtibus populo flagitante meretrices.

Lactant. I. 12.

étoient des femmes publiques, *meretrices*, au lieu que dans la Gréce, à Sparte, la ſévére Sparte, ce fut un point de l'éducation des filles, des honnêtes filles, de luter & danſer toutes nues à certaines fêtes ſolemnelles, avec de jeunes garçons dans le même état. (*a*) Et Platon dans ſa république, (*b*) avoit des raiſons pour ſouhaiter que cette pratique fût générale. Ce vœu d'un Philoſophe ſi grave, marque bien que les Grecs penſoient différemment des Romains ſur la ſageſſe du culte. Le peuple Romain ne franchit les bornes de la pudeur que dans les jeux Floraux ; encore en montre-t'il un reſte, lorſque ſous les yeux de Caton, il n'oſa pas demander la nudité des mimes. (*c*) Caton ſe retira pour ne pas troubler la fête.

Mais ce peuple ne garda aucune meſure dans la cruauté qui enſenglanta ſes jeux. On ne ſe rapelle pas, ſans frémir, ces gladiateurs animés par les aplaudiſſemens, acharnés à s'arracher la vie ; une plaïe n'attendant pas l'autre, & le ſang qui ruiſſe-

(*a*) Plutarch. in Lycurg pag. 47.
(*b*) Lib .
(*c*) Hos ludos ſpectante M. Porcio Catone populus, ut mimæ nudarentur, erubuit poſtulare. *Valer. Max. XI.* 10. 8.

ſoit, demandant toujours du ſang : ou ces autres plus malheureux encore, qui combattoient contre des tigres & des lions, juſqu'au moment où ils étoient mis en piéces. Tels furent les jeux Funéraires, où l'on faiſoit mourir les vivans pour honorer les morts. Je ſais que ces victimes infortunées étoient ou des criminels condamnés par les loix, ou des eſclaves qui avoient fui ; mais ce ſeroit mal juſtifier Rome, & ce n'eſt pas mon intention. La Gréce n'admit ces terribles jeux, que lorſqu'elle fut tombée ſous la domination des Romains ; encore Athènes s'en défendit-elle. (*a*)

Remarquons cependant avec Servius, que la Gréce avoit donné le ſignal de cette barbarie religieuſe ſous une autre forme : c'étoit la coutume dès les tems héroïques, d'égorger des Captifs ſur les tombeaux des guerriers. Achille immola deux jeunes Troyens ſur le bucher de Patrocle ; (*b*) & le pieux Enée qui avoit les mœurs Gréques, (Virgile garde les coutumes) arroſe auſſi de ſang humain les cendres de Pallas. (*c*) L'hiſtoire ne marque pas poſitivement juſqu'à quel ſiécle fut pouſſé ce point de

(*a*) Lucianus in vita demonacta. p. 1014.
(*b*) Iliad. lib. 23. pag. 398.
(*c*) Æneid. lib. XI. v. 81.

religion : les Romains voulurent le réformer. Faire périr un gladiateur par un autre, en donnant la vie & la liberté au vainqueur, ou encore commettre un homme avec un lion, leur parut moins atroce que de l'égorger de ſang froid, & avec des priéres, ſur un tombeau. (*a*)

Il eſt vrai du moins qu'ils ne répandirent jamais le ſang humain dans leurs ſacrifices. Les ſacrifices faiſoient la partie la plus eſſentielle du culte. Ce ne fut pas une choſe indifférente, lorſque les hommes s'aviſérent d'égorger des animaux pour honorer la divinité, au lieu d'offrir ſimplement les fruits de la terre. Le ſang des taureaux fit penſer à plus d'un peuple, que le ſang des hommes ſeroit encore plus agréable aux dieux. Si cette idée n'avoit ſaiſi que des barbares, nous en ſerions moins ſurpris : les Grecs dont les mœurs étoient ſi douces, s'y laiſſérent entraîner. Calchas, ſi nous en croyons Eſchyle, (*b*) Sophocle (*c*) & Lucréce (*d*) ſacrifia Iphigénie en

(*a*) Moris erat in ſepulchris virorum fortium captivos necari ; quod poſtquam crudele virum eſt, placuit gladiatores antè ſepulchra dimicare. *Servius Æneid.* 519.

(*b*) *Dans Agamemnon.*

(*c*) *Dans Electra.*

(*d*) Aulide quo pacto triviaï virginis aram

Aulide. Homére n'en convient pas, puiſqu'Agamemnon l'offre en mariage à Achille dix ans après. (*a*) Mais la coutume impie perce à travers cette différence de ſentimens. Et l'hiſtoire nous fournit d'ailleurs des faits qui ne ſont pas douteux: Lycaon Roi d'arcadie, immola un enfant à Jupiter Lycien, & lui en offrit le ſang. (*b*) Le nom de Callirhoë eſt connu: le bras étoit levé, elle expiroit, ſi l'amoureux ſacrificateur en s'apliquant l'oracle, ne ſe fût immolé pour elle. (*c*) Ariſtodéme enfonça lui-même le couteau ſacré dans le cœur de ſa fille, pour ſauver Meſſene. (*d*) Et ce n'étoit poit là de ces fureurs paſſagéres, que les ſiécles ne montrent que rarement. L'Achaïe voyoit couler tous les ans le ſang d'un jeune garçon & d'une Vierge, pour expier le crime de Ménalipus & de Cometho, qui avoient violé le temple de Diane par leurs amours. (*e*) Sparte apaiſoit la même déeſſe par le retour an-

Iphianaſſaï turparunt ſanguine fœdè
Ductores Danaïim. *Lucret. lib.* 1.

(*a*) Iliad. lib. 6.
(*b*) Pauſan. in Arcadicis, pag. 600.
(*c*) Idem, in Achaïcis, pag. 575.
(*d*) Idem, in Meſſeniacis, pag. 302.
(*e*) Pauſan. in Achaïcis, pag. 571.

nuel des mêmes horreurs. (*a*) Lucréce avoit-il tort de s'écrier: La religion a-t'elle pû conſeiller de tels forfaits? (*b*)

Je ſais que Lycurgue & d'autres légiſlateurs abolirent ces ſacrifices barbares, non ſans s'expoſer à des murmures. Rome n'eut pas la peine de les proſcrire ; elle n'en offrit jamais. Dire que les Grecs étoient encore bien nouveaux, & peu policés, lorſqu'ils donnérent dans ces excès de religion, ce n'eſt pas les juſtifier: quoi de plus dur & de plus féroce que les Romains ſous Romulus? Cependant aucune victime humaine ne ſouilla leurs autels, & la ſuite de leur hiſtoire n'en fournit point d'exemple: au contraire, ils en marquérent une horreur bien décidée, lorſque dans un traité de paix ils exigérent des Carthaginois, qu'ils ne ſacrifieroient plus leurs enfans à Saturne, ſelon la coutume qu'ils en avoient reçue des Phéniciens leurs ancêtres. Néanmoins Lactence & Prudence au quatriéme ſiécle viennent nous dire, qu'ils ont vu de ces déteſtables ſacrifices dans l'Empire Romain ; ſi c'eût été une continuation des anciens, Tite-Live, De-

(*a*) Idem, in Laconicis, lib. 3.

(*b*) Tantum religio potuit ſuadere malorum. *Lucret. lib.* 1. *v.* 102.

nis d'Halicarnaſſe & les autres hiſtoriens nous en auroient montré quelque veſtige; mais quand il y en auroit eu au quatriéme ſiécle, il ne ſeroit pas étonnant que dans une religion qui périſſoit avec Rome, on eût introduit des pratiques monſtrueuſes. Ce qui en avoit le plus aproché, c'étoient ces dévoûmens religieux qui ſe faiſoient pour la patrie, un guerrier enthouſiaſmé d'un pareil motif, un Conſul même après certaines cérémonies, des priéres & des imprécations contre l'ennemi, ſe jettoit tête baiſſée dans le fort de la mêlée; & s'il n'y périſſoit pas, c'étoit un malheur qu'il falloit expier.

Ainſi périrent trois Decius, tous trois Conſuls. Mais ce furent là des ſacrifices volontaires que Rome admiroit & n'ordonnoit pas. Si elle enterra des veſtales toutes vives, c'étoient des coupables qu'on puniſſoit ſuivant les loix, pour avoir violé leurs engagemens. Elle penſa toujours que le ſang des brebis, des boucs & des taureaux ſuffiſoit aux dieux, & que celui des Romains ne devoit ſe verſer que ſur un champ de bataille, ou pour venger les loix.

C'eſt ainſi que Rome, en adoptant la religion Gréque, en réforma le culte, le merveilleux, les dogmes & ſes dieux mêmes.

AVERTISSEMENT.

ON donne tous les jours au Public des Dissertations très-savantes que personne ne lit. J'ai cru qu'en dépensant moins en science, on gagneroit des Lecteurs. Ce but me paroît louable ; car pourquoi écrire si ce n'est pour instruire ? Et comment instruire si on n'est pas lu ? Nous ne sommes plus dans le siécle des Vossius, des Huets, des Bocharts & des Kirchers. L'érudition, les recherches épineuses nous fatiguent, & nous aimons mieux courir legérement sur des surfaces, que de nous enfoncer pesamment dans des profondeurs. Comme la roue des sciences tourne aussi bien que celles des empires, peut-être le vieux goût reparoîtra-t'il : en attendant, soyons ce qu'il faut être.

J'aurois pu dans la premiére Dissertation sur le vieux mot de Patrie, *en remontant des Romains aux Grecs, des Grecs aux Phéniciens, des Phéniciens aux Egyptiens, & des Egyptiens aux ouvriers de la tour de Babel avant la confusion des langues, j'aurois pu trouver la source du mot. Je me suis borné très-simplement à en déve-*

loper le ſens, & à montrer quelle influence il avoit ſur les mœurs, & ſur le bonheur des nations qui l'ont bien entendu.

De même dans la ſeconde Diſſertation ſur la nature du Peuple, *peut-être ne m'eût-il pas été impoſſible, en pâliſſant ſur vingt volumes, de décider en quel tems & dans quel pays on a commencé à diſtinguer le peuple des honnêtes gens : ſi* peuple *vient de* peupler, *ou* peupler *de* peuple *; ſi on peut dire, en conſervant les graces de notre langue, que les honnêtes gens* peuplent, *j'aurois pu ajouter cent autres choſes auſſi ſavantes : je me ſuis contenté d'examiner tout bonnement, ſi le peuple eſt compoſé d'hommes, & s'il faut le traiter comme tel.*

C'eſt une route aiſée que j'ai voulu ſuivre en préférant toujours l'uni à l'eſcarpé, la plaine aux montagnes. Je me ſuis ſouvenu fort à propos d'une maxime moderne : Que le mieux eſt ſouvent le contraire du bien, *& d'une très-ancienne ſentence d'Héſiode, qu'il eſt bien des cas* où une moitié vaut mieux que le tout.

Si cette façon de diſſerter ne ſe fait pas lire, je conclurai pour ma gloire, (car les Auteurs n'ont jamais tort) que le genre diſſertatif n'eſt pas fait pour la France, du moins pour la génération preſente, & qu'il faut la reléguer en Allemagne.

DISSERTATION

Sur le vieux mot de Patrie.

ON reproche à notre langue de s'appauvrir en s'épurant : ſemblable à un diamant qui perdroit trop à la taille. Le reproche eſt peut-être fondé. Qu'eſt-ce que le mot *Patrie* avoit de bas ou de dur, pour le retrancher de la langue ? On ne l'entend plus, ou preſque plus, ni dans les campagnes, ni dans les villes, ni dans la province, ni dans la capitale, encore moins à la cour. Les vieillards l'ont oublié, les enfans ne l'ont jamais apris. Je le cherche dans cette foule d'écrivains, qui nous inſtruiſent de ce que nous ſavons déja, & je ne le trouve que dans un très-petit nombre de Philoſophes, qui ſe ſont cuiraſſés contre les ridicules. Un galant homme ne l'écrira pas; ce ſeroit bien pis s'il le prononçoit. J'interroge ce citoyen qui marche toujours armé : Quel eſt votre emploi ? *Je ſers le Roi*, me dit-il, pourquoi pas la *Patrie* ? Le Roi lui-même eſt fait pour la ſervir. Je parle

parle gaulois, très-gaulois. Si ce mot, autrefois ſi uſité, échape encore, ce n'eſt qu'en peignant les mœurs anciennes, ou pour déſigner le lieu où l'on eſt né : les occaſions en ſont rares ; elles ſeroient très-fréquentes pour des citoyens qui ſentiroient bien la valeur du terme.

La révolution des choſes n'eſt pas plus grande que celle des mots. Quelle fortune n'avoit pas fait celui-ci chez les Grecs & les Romains, deux nations qui ſe piquérent autant de politeſſe dans le langage que dans les mœurs ? C'étoit un des premiers mots que les enfans bégayoient, c'étoit l'ame des converſations & le cri de guerre ; il embelliſſoit la poëſie, il échauffoit les orateurs, il préſidoit au ſénat, il retentiſſoit au théâtre, & dans les aſſemblées du peuple, il étoit gravé ſur les monumens publics. Rome l'avoit reçu d'Athénes, & lui conſerva toute ſa gloire, Rome nous l'a tranſmis Πατρις, *patria*, *patrie*. Nos ayeux en firent grand uſage : ces Francs de la premiére race, tout barbares qu'ils étoient, le prononçoient ſouvent dans leurs aſſemblées au champ de Mars : eh ! quel autre mot y ſeroit venu plus naturellement, tandis que de concert avec le Souverain, on fai-

ſoit des loix, on décidoit de la paix & de la guerre, on partageoit les dépouilles de l'ennemi, on régloit les contributions, on balançoit tous les intérêts publics ? Les ſiécles ſuivans l'employérent avec une ardeur égale. Charlemagne, Charles V. Louis XII. Henri IV. ces peres de la patrie, en écrivoient le mot dans tous les cœurs, & le plaçoient dans toutes les bouches. Je le trouve encore ſous Louis XIII. dans les cahiers des derniers Etats généraux ; il s'eſt perdu ſous le miniſtére du Cardinal de Richelieu. Il eſt étonnant que le fondateur de l'Académie Françoiſe, qui devoit aimer les mots énergiques, les beaux mots, ait laiſſé périr celui-ci. Colbert étoit bien fait pour le rétablir, mais il ſe méprit. Il crut que *Royaume* & *Patrie* ſignifioient la même choſe.

On dit donc aujourd'hui *le Royaume*, *l'Etat*, *la France*, & jamais *la Patrie*. Je demande d'abord lequel de ces quatre termes flatte plus l'oreille & le cœur. *La France* ne preſente à l'eſprit qu'une portion de la terre diviſée en tant de provinces, arroſée de tant de fleuves. *L'Etat* ne dit autre choſe, qu'une ſociété d'hommes qui vivent ſous un gouvernement quel-

conque, heureux ou malheureux ; *Royaume* ſignifie (je ne dirai pas ce que diſoient ces Républicains outrés, qui firent anciennement tant de bruit dans le monde par leurs victoires & leurs vertus) un tiran & des eſclaves ; diſons mieux qu'eux, un Roi & des Sujets. Mais la *patrie* qui vient du mot *pater*, exprime un pere & des enfans. C'eſt ce mot que Cicéron, cet orateur ſi habile dans le choix des mots, trouvoit ſi humain, ſi tendre, ſi harmonieux qu'il le préféroit à tout autre, lorſqu'il parloit des intérêts publics. Cependant notre langue le perd, j'en cherche la cauſe, je crois la deviner. Nous avons oublié l'idée qui fut attachée à ce grand mot. Tout mot repreſente une idée : ſi l'idée s'affoiblit, ſi elle s'efface, le mot ne vient plus ſe placer ſur la langue. Il s'agit donc ici de reſſuſciter l'idée pour rétablir le mot.

Qu'eſt-ce que la patrie ? Je le demande aux dictionnaires de la langue, & ils me répondent, que *c'eſt le pays où l'on a pris naiſſance*. Froide définition ! Un pays qui n'auroit que ce raport unique avec ſes habitans, mériteroit-il le nom de patrie ? Les Gracques, les Scipions ſous

la tirannie de Caligula, auroient-ils regardé Rome comme leur patrie ? Nos dictionnaires vont plus loin, ils citent des phraſes où ce terme eſt employé ; en voici quelques-unes : *L'amour de la patrie eſt une paſſion rarement fine & ingénieuſe. L'amour de la patrie eſt une fureur qui ne laiſſe rien aux mouvemens de la nature. La patrie eſt une viſion. Les anciens étoient fortement infatués de l'amour de leur patrie.*

Je ne ſuis plus ſurpris qu'un mot qu'on nous donne comme l'expreſſion d'une paſſion ſtupide ou furieuſe, comme une viſion, un fantôme ridicule, ait pris congé d'une nation auſſi ſenſée que la nôtre, & que nous l'ayons relégué dans les rêveries des anciens. Il n'eſt pas difficile de répondre à ces contre-ſens. *L'amour de la patrie eſt une paſſion rarement fine & ingénieuſe.* Il eſt bien queſtion de fineſſe & de bel eſprit quand on parle de patrie ! Brutus en donnant une patrie aux Romains, n'employa que la ſageſſe & le courage. *L'amour de la patrie eſt une fureur qui ne laiſſe rien aux mouvemens de la nature.* Ce même Brutus, il eſt vrai, fit couper la tête à ſes fils ; mais cette action ne paroît dénaturée qu'aux ames foi-

bles : ſans la mort des deux traîtres, la patrie expiroit au berceau. *La patrie eſt une viſion.* Pour qui ? pour ces ames frivoles qu'une chanſon amuſe, qu'une mode extaſie. *Les anciens étoient infatués de l'amour de leur patrie.* J'aimerois autant qu'on me dît, que les enfans ſont infatués de l'amour de leur mere. Les anciens ne faiſoient point de dictionnaires ; mais leurs ouvrages en ont fourni la matiére. Conſultons-les, & nous aprendrons le vrai ſens du mot *patrie.* Sens magnifique, ſans doute ; car on y lit qu'il n'y a rien de ſi aimable, de ſi ſacré que la patrie ; qu'on ſe doit tout entier à elle ; qu'il n'eſt pas plus permis de s'en venger que de ſon pere ; qu'il ne faut avoir d'amis que les ſiens ; que de tous les augures, le meilleur eſt de combattre pour elle, qu'il eſt beau, qu'il eſt doux de mourir pour la conſerver ; que le ciel ne s'ouvre qu'à ceux qui l'ont ſervie. Ainſi parloient les Magiſtrats, les Guerriers & le Peuple. Quelle idée ſe formoient-ils donc de la patrie ?

La patrie, diſoient-ils, eſt un vaſte champ où chacun peut moiſſonner ſelon ſes beſoins & ſon travail. C'eſt une terre que tous les habitans ſont intéreſſés

à conſerver, que perſonne ne veut quitter, parce qu'on n'abandonne pas ſon bonheur, & où les étrangers cherchent un azyle. C'eſt une nourriſſe qui donne ſon lait avec autant de plaiſir qu'on le reçoit. C'eſt une mere qui chérit tous ſes enfans qui ne les diſtingue qu'autant qu'ils ſe diſtinguent eux-mêmes, qui veut bien qu'il y ait de l'opulence & de la médiocrité, mais point de pauvres; des grands & des petits, mais perſonne d'oprimé; qui même dans ce partage inégal, conſerve une ſorte d'égalité, en ouvrant à tous le chemin des premiéres places; qui ne ſouffre aucun mal dans ſa famille, que ceux qu'elle ne peut empêcher, la maladie & la mort; qui croiroit n'avoir rien fait en donnant l'être à ſes enfans, ſi elle n'y ajoutoit le bien-être. C'eſt une puiſſance auſſi ancienne que la ſociété, fondée ſur la nature & l'ordre; une puiſſance ſupérieure à toutes les puiſſances qu'elle établit dans ſon ſein, *Archontes*, *Suffétes*, *Ephores*, *Conſuls* ou *Rois*; une puiſſance qui ſoumet à ſes loix ceux qui commandent en ſon nom, comme ceux qui obéïſſent. C'eſt une divinité qui n'accepte des offrandes que pour les répandre, qui demande plus d'amour que de reſpect, plus

d'attachement que de crainte, qui ſourit en faiſant du bien, & qui ſoupire en lançant la foudre.

Telle eſt la patrie. Un mot ſi beau, je le demande aux deux régles vivantes de la langue, *à l'Académie & à la Cour* : je le demande encore à nos jeunes Auteurs qui aiment tant les mots, un mot ſi magnifique doit-il être oublié? doit-il être proſcrit? Si nous vivions ſous le deſpotiſme oriental, où l'on ne connoît d'autres loix que la volonté du Soûverain, d'autres maximes que l'adoration de ſes caprices, d'autres principes du gouvernement que la terreur, où aucune fortune, aucune tête n'eſt en ſûreté; comme nous n'aurions point de patrie, nous ſerions excuſables d'en ignorer le nom. Les Romains qui en avoient une, vouloient y aſſocier tous les peuples, en renverſant tous les trônes de l'Orient & de l'Occident. Lorſque les Grecs vainquirent les Perſes à Salamine, on entendoit d'un côté la voix d'un maître impérieux, qui chaſſoit des eſclaves au combat; & de l'autre, le mot de *patrie* qui animoit des hommes libres. La Gréce commença à l'oublier ſous le joug de Philippe. Rome qui

l'avoit prononcé ſi ſouvent & ſi long-tems, l'oublia tout-à-fait ſous Tibére ; & comment s'en ſeroit-elle ſouvenuë ? On voyoit le brigandage uni avec l'autorité, le manége & l'intrigue diſpoſer de tout, toutes les richeſſes dans les mains d'un petit nombre, un luxe exceſſif inſulter à l'extrême pauvreté, le laboureur ne regarder ſon champ que comme un prétexte à la vexation, chaque citoyen réduit à oublier le bien général pour ne s'occuper que du ſien. Tous les principes du gouvernement étoient corrompus, toutes les loix plioient au gré du Souverain. Plus de force dans le Sénat, plus de sûreté pour les particuliers : des Sénateurs qui auroient voulu défendre la liberté publique, auroient riſqué la leur. Ce n'étoit plus qu'une tirannie ſourde exercée à l'ombre des loix, & malheur à qui s'en apercevoit : repreſenter ſes craintes, c'étoit les redoubler. Tibére endormi par les plaiſirs dans ſon Iſle de Caprée, laiſſoit faire ; & Séjan, miniſtre bien digne d'un tel maître, fit tout ce qu'il falloit pour anéantir la patrie.

Dans une poſition ſi triſte, les Romains pouvoient-ils conſerver un mot qui n'avoit plus d'aplication ? Mais nous qui

nous vantons d'être heureux ; nous qui nous préférons à des nations voiſines, chez qui le mot *Patrie* eſt en ſi grand honneur, rétabliſſons ce mot qui eſt la véritable expreſſion du bonheur, & qui juſtifiera cette préférence.

Ce rétabliſſement n'eſt pas un petit ouvrage. Ménage créa le mot *Vénuſté*, qui expira ſur ſes lévres. L'Empereur Claude ne put pas venir à bout d'introduire une ſeule lettre dans l'alphabet. Les mots ſe perſuadent ; on ne les commande pas. Dans le zèle qui m'anime, j'ai fait des épreuves ſur des ſujets de tous les ordres : Citoyens, ai-je dit, prononçons le mot *Patrie*. L'homme du peuple a pleuré, le Magiſtrat a froncé le ſourcil en gardant un morne ſilence, le militaire a juré, le courtiſan m'a perſiflé, le financier m'a demandé ſi c'étoit le nom d'une nouvelle ferme. Pour les gens de religion, qui, comme Anaxagore, montrent le ciel du bout du doigt quand on leur demande où eſt la patrie, il n'eſt pas étonnant qu'ils n'en fetent point ſur cette terre.

Voilà de grandes difficultés ; mais elles ne ſont pas invincibles ; elles étoient plus grandes lorſque Trajan monta ſur le

trône. Six tirans également cruels, preſque tous furieux, ſouvent imbéciles, avoient anéanti le mot *Patrie* ; les régnes de Titus & de Nerva furent trop courts pour le remettre en vogue. Trajan qui aimoit avec paſſion tous les mots qui expriment le contentement du cœur, tels que ceux de joïe, de plaiſir, de bonheur, de reconnoiſſance, & ſur-tout celui de *Patrie*, projetta de le rétablir. Voyons comment il s'y prit.

Il débuta par dire à Saburanus, Préfet du Prétoire, en lui donnant la marque de cette dignité, (c'étoit une épée.) *Prens ce fer pour l'employer à me défendre ſi je gouverne bien la Patrie, ou contre moi ſi je me conduis mal.* Il étoit ſûr de ſon fait. Il refuſa les ſommes que les nouveaux Empereurs recevoient des villes, il diminua conſidérablement les impôts, il vendit une partie des maiſons impériales au profit de l'Etat, il fit des largeſſes à tous les pauvres citoyens, il empecha les riches de s'enrichir à l'excès, & ceux qu'il mit en charges, les queſteurs, les préteurs, les proconſuls, ne virent qu'un ſeul moyen de s'y maintenir, s'occuper du bonheur des peuples. Il ramena l'abondance, l'ordre & la juſtice dans les

provinces & dans Rome, où ſon palais étoit auſſi ouvert au Public que les temples, ſur-tout à ceux qui venoient repreſenter les intérêts de la *Patrie*. Ce mot ſi long-tems oublié, rentra bien-tôt dans le commerce.

Mais quand on vit le maître du monde ſe ſoumettre aux loix, rendre au ſénat ſa ſplendeur & ſon autorité, ne rien faire que de concert avec lui, ne regarder la dignité impériale que comme une ſimple magiſtrature comptable envers la Patrie, enfin le bien préſent prendre une conſiſtence pour l'avenir, alors on ne ſe contint plus ſur le mot *Patrie*. Les femmes ſe félicitoient d'avoir donné des enfans à la patrie, les jeunes gens ne parloient que de l'illuſtrer, les vieillards reprenoient des forces pour la ſervir: tous s'écrioient, heureuſe patrie! glorieux Empereur! tous par acclamation, donnérent au meilleur des Princes un titre qui renfermoit tous les titres, *Pere de la Patrie*.

Il n'en eſt pas du mot *Patrie*, comme des autres termes que des Grammairiens font paſſer dans le diſcours. Pour donner vogue à celui-ci, il faut des Grammairiens d'état, un Chancelier de l'Hôpital,

un Sulli, un Cardinal d'Amboiſe; tous ceux en un mot qui exercent l'autorité ſous un bon maître, y feroient plus que tous les arbitres de la langue.

Il y avoit chez les Grecs & les Romains des uſages qui rapelloient, ſans ceſſe, l'idée de la patrie avec le mot : des couronnes, des triomphes, des ſtatues, des tombeaux, des oraiſons funébres, c'étoient autant de reſſorts pour le patriotiſme. Il y avoit encore des ſpectacles vraiment publics, où tous les ordres raſſemblés ſe délaſſoient, ſe réjouiſſoient en commun, des tribunes où la patrie, par la bouche des orateurs, conſultoit avec ſes enfans ſur les moyens de les rendre heureux & glorieux.

De tout cela nous n'avons retenu que les oraiſons funébres; encore faut-il être né avec un très-grand nom, ou avoir occupé une très-grande place pour avoir des vertus après ſa mort. Tous nos autres diſcours ne roulent que ſur des points de ſcience ou d'hiſtoire, qui reſtent ſouvent auſſi douteux après que le diſcoureur a parlé. Cette éloquence ne ſeroit-elle pas mieux emp loyée à remercier, à louer publiquement au nom de la patrie, quiconque ſe ſeroit diſtingué dans les arts, dans le commerce,

dans la guerre, dans la magiſtrature, dans la politique ? L'orateur de la patrie en célébrant les grands talens, les grandes vertus, formeroit des citoyens. Qu'on ne me vante point un grand nom ; il eſt très-petit ſi celui qui le porte eſt inutile à l'Etat.

Ce qui nous manque, c'eſt de penſer en comm un. Si dans une nation on voyoit comme deux nations, la premiére remplie de richeſſes & d'orguëil, la ſeconde de miſéres & de murmures, l'une ſe croyant heureuſe vis-à-vis du malheur de l'autre ; ſi on y voyoit deux partis s'attaquer, ſe pourſuivre ſans ceſſe, avec le flambeau de la religion, on n'y entendroit pas le mot *patrie*. Nous ne le rapellerons qu'en ramenant ſans ceſſe, les citoyens du bien particulier au bien général, de leurs maiſons à la patrie ; on ne ſauroit même s'y prendre trop-tôt. On a grand ſoin dans les écoles publiques de parler aux enfans de Dieu & du Roy ; mais on ne leur dit pas que Dieu eſt le créateur de la patrie, & que le Roi en eſt le pere. Pourquoi ne pas inculquer à ce jeune homme qui prend l'épée *pour faire ſon chemin*, qu'il fera quelque choſe de mieux, *le bien public*, & à cet autre qu'on éleve pour juger les citoyens, que la patrie le jugera ? Si dans

ces maiſons où l'on forme des Miniſtres pour la religion, on leur diſoit qu'ils ſont à la patrie avant que d'être aux autels, penſe-t'on que les autels en ſeroient moins bien ſervis? Il faudroit même inſtruire, fortifier ce ſexe qui ne ſe croit fait que pour plaire : les femmes Spartiates vouloient plaire auſſi ; mais elles comptoient fraper plus ſûrement au but en mêlant le zèle de la patrie avec les graces. *Vas, mon fils*, diſoit l'une, *arme-toi & ne revient qu'avec ton bouclier ou ſur ton bouclier*, c'eſt-à-dire, vainqueur ou mort. *Conſole-toi*, diſoit une autre au ſien, *de la jambe que tu as perdue ; tu ne feras pas un pas qui ne te faſſe ſouvenir que tu as défendu la Patrie ;* & après la bataille de Leuctres, toutes les meres de ceux qui avoient péri en combattant, ſe félicitoient mutuellement, tandis que les autres pleuroient ſur leurs fils qui revenoient vaincus ; elles ſe vantoient de faire des hommes, pourquoi ? Parce que dans le berceau même elles leur montroient la patrie comme leur premiére mere. Si on veut avoir des citoyens, aucun mot ne doit être plus ſouvent répété aux enfans que celui de patrie.

Mais ce ne ſeroient pas aſſez de le rétablir, il faut en connoître l'uſage. Brutus

l'employa pour chaſſer les tirans, Valerius Publicola pour rendre le Sénat plus populaire, Ménenius Agrippa pour ramener le peuple du mont ſacré dans le ſein de la république, Véturie, (car les femmes à Rome comme à Sparte, étoient citoyennes) Véturie pour deſarmer Coriolan ſon fils, Manlius, Camille, Scipion, Pompée pour vaincre les ennemis du nom Romain, les deux Catons pour conſerver les loix & les anciennes mœurs, Ciceron pour effrayer Antoine & foudroyer Catilina.

Les Grecs avant les Romains, l'avoient employé pour leur bonheur & pour leur gloire. Solon, Miltiade, Thémiſtocle, Ariſtide le faiſoient retentir dans toutes les grandes occaſions. Quand Démoſthéne parloit de la patrie, Athénes étoit toute oreilles. C'étoit le grand mot de tous les grands hommes dans l'une & l'autre république.

On eût dit que ce mot renfermoit une vertu ſecrette, non-ſeulement pour rendre vaillans les plus timides, ſelon l'expreſſion de Lucien, mais encore pour enfanter des Héros dans tous les genres pour opérer toutes ſortes de prodiges. Diſons mieux : il y avoit dans ces ames Gréques & Romaines, des vertus qui les rendoient ſenſibles

à la valeur du mot. Je ne parle pas de ces petites vertus, qui nous attirent des louanges à peu de frais, dans nos ſociétés particuliéres; j'entens ces qualités citoyennes, cette vigueur de l'ame qui nous fait faire & ſouffrir de grandes choſes pour le bien public. Fabius eſt raillé, mépriſé, inſulté par ſon collégue & par ſon armée: n'importe, il ne change rien dans ſon plan, il temporiſe encore, & il vient à bout de réprimer Annibal. Thémiſtocle dans un conſeil de guerre, voit la canne d'Eurybiade levée ſur lui; il ne ſe venge que par ces trois mots, *frappe, mais écoute.* Ariſtide, après avoir diſpoſé long-tems des forces & des finances d'Athénes, ne laiſſe pas de quoi ſe faire enterrer. Régulus pour conſerver un avantage à Rome, diſſuade l'échange des priſonniers, priſonnier lui-même, & il retourne à Carthage où les ſuplices l'attendent. Les deux Gracques, après avoir tout ſacrifié au bonheur du peuple, lui donnent leur tête pour dernier préſent. Trois Décius ſignalent leur conſulat, en ſe dévouant à une mort certaine. Tant que nous regarderons ces généreux citoyens comme d'illuſtres fous, leurs actions comme des vertus de théâtre, la patrie ſera mal placée dans nos bouches.

Jamais, peut-être, on n'entendit ce beau mot avec plus de reſpect, plus d'amour, plus de fruit qu'au tems de Fabricius. Chacun ſait ce qu'il dit à Pyrrhus: *Gardez votre or & vos honneurs, nous autres Romains nous ſommes tous riches, parce que la patrie l'eſt pour nous: nous ſommes tous grands, parce que la patrie, pour nous élever aux grandes places, ne nous demande que du mérite.* Mais chacun ne ſait pas que mille autres l'auroient dit. Ce ton patriotique étoit le ton général dans une ville où tous les ordres étoient vertueux; voilà pourquoi la ville parut à Cyneas, l'Ambaſſadeur de Pyrrhus, comme un temple, & le Sénat une aſſemblée de Rois.

Les choſes changérent bien avec les mœurs vers la fin de la république. On ne connut plus le mot *Patrie* que pour l'anéantir, ou pour le profaner. Catilina & ſes furieux complices deſtinoient à la mort quiconque le prononçoit encore en Romain: Craſſus & Céſar ne s'en ſervoient que pour voiler leur ambition, & pour ſéduire; & lorſque dans la ſuite ce même Céſar, en paſſant le Rubicon, dit à ſes ſoldats, qu'il alloit venger les injures de la patrie, il abuſoit évidemment du mot.

Ce n'étoit pas en ſoupant comme Craſ-

ſus, en bâtiſſant comme Lucullus, en ſe proſtituant à la débauche comme Claudius, en pillant les provinces comme Verrès, en formant des projets de tirannie Comme Céſar, en flattant Céſar comme Antoine, qu'on aprenoit à aimer la patrie.

Un Mylord auſſi connu par les lettres que par les négociations, a écrit quelque part, que dans ſon pays l'hoſpitalité s'eſt changée en luxe, le plaiſir en débauche, les ſeigneurs en courtiſans, les bourgeois en petits-maîtres. S'il en eſt ainſi, j'annonce à ce pays, que bien-tôt on n'y entendra plus la voix de la patrie. Des citoyens corrompus ſont toujours prêts à la déchirer.

La patrie reſſemble à une étoffe: (je demande pardon au monde poli de la comparaiſon, qui auroit, peut-être, paſſé dans les beaux jours d'Athénes) la patrie, dis-je, reſſemble à une grande piéce d'étoffe aſſez grande pour couvrir tout un peuple. Les petites tailles compoſent la foule modeſte; mais viennent des Géans avec de grands noms, de grands titres, de grandes prétentions ſe jetter ſur l'étoffe, & ils en emportent des morceaux beaucoup plus grands que leurs beſoins, tandis que la

multitude reſte nue, expoſée à toutes les injures de l'air. Eſt-ce là ce que promettoit la patrie ?

Je n'irai pas dire aux grands, aux puiſſans de la nation que nous ſommes tous freres : cette groſſiéreté évangélique n'eſt placée que dans la chaire ; mais je leur dirai, que s'ils peuvent rire tandis que les autres pleurent ; que ſi les forts ne portent pas les foibles, le mot *Patrie* devient nul. Ames frivoles, ames baſſes, caractéres durs, naturels avides, injuſtes, violens, vous, ſur-tout, qui abuſez de l'autorité, ne vous aviſez pas de le prononcer ; cette expreſſion n'eſt pas faite pour vous.

Il eſt deux ordres qui paroiſſent en connoître l'uſage, les dépoſitaires des loix, & les gens de lettres. Mais dans les premiers cette connoiſſance reſtera ſans effet, ſi le juge n'eſt pas auſſi ſage ; & dans bien des cas, plus humains que la loi qui n'a pas tout prévu, j'avertis encore les ſeconds qu'ils doivent s'occuper bien plus à donner des mœurs à leur patrie, comme firent Socrate, Platon, Pithagore, Epictéte & Sénéque, qu'à des ſpéculations de bel eſprit. On ſent en liſant *l'Eſprit des Loix*, que l'Auteur eſt animé de ce feu patriotique qui échauffa Rome & Athénes.

Faudra-t'il toujours recourir aux Grecs & aux Romains pour trouver des modèles? Ayons l'ame auſſi belle, auſſi noble, auſſi grande, auſſi fiére, le cœur auſſi plein des droits du gènre humain, & le mot *Patrie* fera ſur nous la même impreſſion qu'il faiſoit ſur eux.

La Terre que nous habitons, égale l'Italie, & ſurpaſſe la Gréce: des campagnes fertiles, un peuple laborieux, un ciel favorable, des fleuves & des mers, un commerce étendu, tous les arts utiles & agréables. Que de biens au delà de nos beſoins! Que cherchons-nous pour dire que nous avons une patrie? Les Suiſſes au milieu de leurs rochers, ſe vantent d'en avoir une. Si on a la choſe, pourquoi ne pas avoir le mot?

DISSERTATION
SUR LA NATURE DU PEUPLE.

J'Ai cru juſqu'à ce jour que le peuple avoit part à la nature humaine. La réflexion donne des doutes, & ce que je regardois comme une vérité inconteſtable, devient un problême à réſoudre.

Mais avant que de traiter la queſtion, prenons le peuple où il eſt. Le peuple fut autrefois la partie la plus utile, la plus vertueuſe, &, par conſéquent, la plus reſpectable de la nation. Il étoit compoſé de cultivateurs, d'artiſans, de négocians, de financiers, de gens de lettres, & de gens de loix. Les gens de loix ont cru qu'il y avoit bien autant de gloire à rendre la juſtice aux hommes, qu'à les tuer, & ils ſe ſont annoblis ſans le ſecours de l'épée. Les gens de lettres, à l'exemple d'Horace, ont regardé le peuple comme profane, & ils lui ont tourné le dos. Les financiers ont pris un vol ſi élevé, qu'ils ſe font violence pour n'être qu'au niveau des grands. Il n'y a plus moyen de confondre les négocians avec le peuple, depuis qu'ils rougiſſent de leur état, & qu'ils en ſortent, même avant que d'en ſortir. Il ne reſte donc dans la maſſe du peuple que les cultivateurs, les domeſtiques & les artiſans; encore ne ſais-je ſi on doit y laiſſer cette eſpéce d'artiſans maniérés, qui travaillent le luxe : des mains qui peignent divinement une voiture, qui montent un diamant au parfait, qui ajuſtent une mode ſupérieurement, ne reſſemblent plus

aux mains du peuple. Le peuple ainſi réduit, ne laiſſe pas d'être encore la partie la plus nombreuſe, peut-être même la plus néceſſaire de la nation ; & ſous ce double point de vue, il vaut bien la peine qu'on diſcute ſa nature. Eſt-il compoſé d'hommes ?

Tous les Philoſophes conviennent que le caractére qui diſtingue l'homme de la bête, c'eſt la raiſon. Guidé par ce principe, je contemple le peuple, & j'examine d'abord ſa façon d'exiſter. Il habite ſous le chaume, ou dans quelque réduit que nos villes lui abandonnent, parce qu'on a beſoin de ſa force. Il ſe léve avec le ſoleil, & ſans regarder la fortune qui rit au-deſſus de lui, il prend ſon habit de toutes les ſaiſons, il laboure nos terres, il cultive nos jardins, il fouille nos mines & nos carriéres, il deſſéche nos marais, il nettoïe nos rues, il bâtit nos maiſons, & fabrique nos meubles. La faim arrive, tout lui eſt bon. Le jour finit, il ſe couche durement dans les bras de la fatigue. Tels les animaux que nous avons civiliſés, le bœuf & le cheval ſe livrent à tous les travaux que nous leur impoſons, ſans nous demander autre choſe que la nourriture & le couvert. Eſt-ce là de la raiſon ?

Paſſons par-deſſus la bourgeoiſie où elle ne fait que naître, & obſervons-la ſur ce théâtre de gloire où ſes traits ſont plus marqués. Elle ſe loge ſous de riches plat-fonds, elle apelle l'or & la ſoïe pour filer ſes vêtemens, elle reſpire des parfums, elle cherche l'apétit dans les ragoûts; le repos ſuccédant à l'oiſiveté, elle s'endort ſur le duvet. L'inſtinct ne connoît que le néceſſaire. La raiſon s'attache au ſuperflu; elle calcule tous les dégrés de conſidération qui peuvent en ſortir, tant d'un habit de goût, tant d'un meuble élégant, tant d'un équipage leſte. Rien ne lui échape, ni les fleurs d'Italie, ni les ſapajoux de l'Amérique, ni les figures Chinoiſes, & par les infinimens petits elle va au grand.

L'inſtinct ſe reſſemble toujours. Il y a bien des ſiécles que le ver à ſoïe tiſſe, & que le caſtor bâtit. Le peuple dans ſes atteliers fait aujourd'hui ce qu'il faiſoit hier. La raiſon a une autre marche: voyez cet homme qui en a pour quatre, & de la fortune pour cent, comme il varie ſes occupations! Il réforme un vernis, il perfectionne un luſtre, il invente une mode, il reçoit l'encens d'un auteur, il forme une actrice, il arrange une fê-

te, il repreſente à table. Tantôt il paſſe en revue ſa livrée, tantôt il donne de nouveaux noms à ſes voitures. Aujourd'hui il ſe livre à un cocher fougueux pour effrayer les paſſans, demain il ſera cocher lui-même pour les faire rire.

Le peuple eſt voué à l'inſtinct juſques dans ſes intérêts les plus chers. Lucas épouſe Colette, parce qu'il l'aime ; s'il avoit de la raiſon, il préféreroit Mathurine, qui lui aporteroit une piéce de terre plus grande. Colette donne ſon lait à ſes enfans ; ſi elle connoiſſoit le prix de la fraîcheur & du repos, elle ſe contenteroit d'être mere. Ils grandiſſent, & Lucas en ouvrant la terre devant eux, leur aprend à la cultiver ; un peu de réfléxion ſur les miſéres de cet état, & il leur diroit : *Mes enfans, faites toute autre choſe.* Ce pere automate meurt, & il leur laiſſe ſon champ à partager également ; avec des lumiéres, il l'eût laiſſé tout entier à l'aîné.

Plus j'aprofondis, moins j'aperçois de raiſon dans le peuple. A-t'il des vertus ? Je n'ai point encore lu de panégirique d'un laboureur, comme on n'en fait point du bœuf, qui a tracé des ſillons avec lui.

Mais

Mais quoi ! le peuple ne montre-t'il pas de la patience ? Il ſouffre la faim, le chaud, le froid, la hauteur des grands, l'inſolence des riches, le brigandage des traitans, le pillage des commis, le ravage même des bêtes fauves, qu'il n'oſe écarter de ſes moiſſons, par reſpect pour les plaiſirs des puiſſans. Il eſt très-patient, je l'avoue, pourvu qu'on m'accorde que la patience eſt la vertu des animaux les plus lourds. Le peuple peut avoir des qualités ; mais ſi quelqu'un s'obſtinoit à lui attribuer des vertus, qu'il convienne, du moins, que ce ne ſont pas des vertus réfléchies, les ſeules qui prouvent la raiſon. Si le peuple eſt ſobre, juſte, fidèle, religieux, il eſt tout cela ſans faire attention à ce qui lui en reviendra. Ce n'eſt pas ainſi que s'arrangent ceux qui ſont vertueux avec connoiſſance de cauſe. On examine bien ſérieuſement ce qu'on fera de ſa tempérance, de ſa juſtice, de ſa fidélité, de ſa religion. Ces vertus ſemées dans un bon tems, raporteront-elles un bon gouvernement ou une mitre ? Chacun ſait que dans les derniéres années du régne de Louis XIV. toute la cour étoit dévote. L'auteur d'un très-bon livre ſur le com-

merce demande, pourquoi il n'y a point de prix pour un laboureur qui a cultivé plus d'arpens, pour un manufacturier qui a fabriqué une meilleure étoffe? La réponſe eſt facile : c'eſt que le peuple n'eſt pas plus ſuſceptible d'émulation que les animaux : Caligula en faiſant ſon cheval conſul, ne le rendit pas meilleur. La politique fait bien ce qu'elle fait.

Si la nature humaine ne ſe montre pas dans les qualités du peuple, elle paroît encore bien moins dans ſes vices, au lieu que les vices des honnêtes gens portent une empreinte de raiſon, qui décéle des hommes. Un artiſan eſt-il fâché contre ſa femme? il la bat, & continue de vivre avec elle; c'eſt un cerf qui maltraite ſa biche, & la méne au gagnage: mais *Monſieur* eſt-il mécontent de *Madame*? il la conduit décemment à une ſéparation en bonne juſtice. Un cocher, comme un ſanglier qui donne à la vigne, s'enivre d'un vin dur qui ſent encore le preſſoir : ſon maître laiſſe repoſer ſa raiſon dans des vins délicieux & des liqueurs divines; il a commenté le roman du jour, il a perſiſté dans pluſieurs cercles, il a décidé dans trois moitiés de ſpectacle:

on ne ſauroit toujours penſer. Un voleur du peuple, ſemblable à un tigre qui cherche ſa proïe, vous demande bruſquement la bourſe, & on le voit bien-tôt à la Gréve : un honnête homme ſait bien qu'il faut avoir un titre, un emploi ou une charge pour voler, & il fait bonne figure. Attaquez un individu du peuple, il ſe jette brutalement ſur vous avec les armes de la nature, comme un lion bleſſé qui ſe ſert de ſes dents & de ſes griffes : un être qui penſe, l'épée à la main, vous tue dans toutes les régles de l'art & de l'honneur.

Ces réfléxions & beaucoup d'autres ſemblables, ébranlent ma foi à l'humanité du peuple ; mais une nouvelle conſidération me fait preſque rougir d'y avoir cru. La plus belle, la plus noble partie de l'Etat, celle qui réunit l'eſprit aux richeſſes & à la grandeur, n'y croit pas : qui ſuis-je pour contredire ? Son jugement eſt écrit dans ſes procédés avec le peuple. On a des porteurs comme on a des mulets. Le fouet eſt toujours levé ſur un animal rétif : quel eſt le galant homme qui n'emploïe pas ſa canne ſur un faquin, lorſque l'occaſion le demande ? Un ſeigneur élégant pouſſe devant ſon carroſſe un coureur & un chien.

Dans une chaſſe il paroît aſſez égal de crever un cheval ou un piqueur ; & après une bataille on ne nomme pas plus les ſoldats tués que les chevaux morts. Tous ces faits ne me préſentent que des animaux déguiſés en hommes.

Les choſes vont ſi loin, que le peuple lui-même queſtionne ſur ſon état : *Jommes-nous des bêtes* ? C'eſt un propos qu'on entend aſſez ſouvent dans les travaux publics: *Sommes nous des bêtes* ? Peuple ! cela ſe pourroit. Charge-toi avec la bête de ſomme, remue la terre avec les animaux, & contentez-vous tous, ſi on ne vous laiſſe pas périr de miſére : voilà tout ce que la politique vous doit, & la philoſophie vous met au même rang : qu'on exhorte un Philoſophe de la Cour ou du Parnaſſe à croire à nos miſtéres, quelle réponſe en tire-t'on ? *Comptez vos fables au peuple* ; cela veut dire, à des êtres qui n'ont que la figure humaine.

Cette figure humaine qu'on aperçoit dans le peuple, embarraſſe un peu. Mais doit-on ſe fier aux aparences ? Newton a découvert que l'écarlate n'eſt pas rouge, Malebranche & Bercley que nous vivons dans un monde d'illuſions, où il n'y a point de corps ; & ſans ſortir de notre ſujet, di-

ra-t'on que ces hommes ſauvages de l'Iſle Borneo, (*a*) que ces hommes marins qu'on a vus à la Virginie & à la hauteur de Breſt, (*b*) que ces *Satires* qui étonnérent les habitans du deſert & la ville d'Alexandrie, au raport de deux grands Saints; (*c*) croira-t'on que ces phénoménes animaux, parce qu'ils portoient la figure humaine, étoient de vrais hommes?

Il eſt difficile de réſiſter à tant de raiſons contre l'humanité du peuple. Cependant j'entreprens de la démontrer, à cauſe de ma nourriſſe qui m'a donné un bon lait, & en faveur d'un vieux domeſtique qui a quelquefois eu raiſon avec moi.

Je tire ma premiére preuve de l'anatomie. Un très-habile anatomiſte a diſſequé la tête d'un laboureur qui s'étoit fait pendre, parce que depuis pluſieurs années, après avoir payé le Roi, il ne lui reſtoit rien pour vivre. Le diſſecteur a d'abord trouve le cervelet, les ſucs, les fibres, les nerfs, & tous les inſtrumens organiques qui travaillent la raiſon, bien diſpoſés & en bon état. Il a pouſſé ſes recherches juſqu'au ſiége de l'ame, à la glande pinéale.

(*a*) Mém. de Trévoux, 1701. pag. 184
(*b*) Journ. des Sçavans, 1676 pag. 351.
(*c*) Mém. de Trévoux, 1725. pag. 1902.

c'eſt là que ſe peignent les idées, comme les figures ſe repreſentent ſur la toile, l'œil n'auroit pas ſuffi au ſpéculateur ; le microſcope qui découvrit à Lewenhoeck des germes humains, à ſupléé ; & il a vu des idées liées, réfléchies & conſéquentes, des chardons arrachés, des ſillons tracés, du blé jetté dedans, une moiſſon coupée, un fléau, un van, un grenier, & des obſervations ſur toutes les ſaiſons. Mais, choſe bien ſinguliére ! en ouvrant une autre tête, une tête de diſtinction, il n'y a découvert que des perceptions vagues & découſues, des prétentions ſans mérite, de la hauteur mêlée de baſſeſſe, des ſonges d'amitié & d'amour, des viſions de grandeur, des chiméres généalogiques. Le propriétaire de cette tête étoit mort l'épée à la main, pour avoir entendu de travers une phraſe qui ne ſignifioit rien.

Si on pouvoit répéter cette expérience de maiſon en maiſon, je m'en tiendrois à cette preuve : mais ſachons ce que penſérent ſur cette matiére les Grecs & les Romains, qui ſe connoiſſoient ſi bien en hommes. Ils apeloient le peuple à toutes les aſſemblées qui demandoient de la raiſon, aux éléctions des premiers Magiſtrats & des Généraux, aux jugemens des illuſtres

accuſés, aux decrets de proſcription ou de triomphe, aux réglemens des impôts, à la déciſion de la paix ou de la guerre; enfin, à toutes les diſcuſſions ſur les grands intérêts de la patrie. Démoſthène & Ciceron, en haranguant le peuple, croyoient parler à des hommes: nous ririons ſi on diſoit, *la majeſté du peuple François*; accordons-lui du moins la raiſon: Rome & Athènes lui donnoient méme de la fineſſe; il entroit à milliers dans ces vaſtes théâtres, dont les nôtres ne ſont que des images maigres & rétrécies; & on le croyoit capable d'aplaudir ou de ſiffler Sophocle, Ariſtophane, Plaute & Térence.

On dira, peut-être, que cette antiquité étoit trop groſſiére pour juger la queſtion. Eh bien! conſultons les gouvernemens modernes. A la Chine des viſiteurs impériaux parcourent les provinces, en queſtionnant le peuple pour ſavoir ſi on continuera les mandarins, ou ſi on les punira; & l'Empereur, qui eſt exceſſivement grand, ſe met au niveau du peuple, en labourant une piéce de terre le lendemain de ſon couronnement. On voit, dans les dietes d'Allemagne, non-ſeulement le collége des Electeurs & celui des Princes,

on y entend encore le peuple des villes libres, qui parle par ſes repréſentans. La Suéde dans ſes aſſemblées nationales compte l'ordre des payſans. On connoît le pouvoir de la Chambre des Communes en Angleterre. Je laiſſe à part la Hollande & la Suiſſe; l'eſprit tout populaire qu'on y trouve, nous paroîtroit ſuſpect dans la queſtion préſente. Seroit-il poſſible que tant de nations ouvriſſent au peuple la porte du gouvernement, ſans lui ſupoſer la nature humaine? Mais nos peres eux-mêmes juſqu'à Louis XIII. n'ont-ils pas cru que le peuple pouvoit occuper une place dans les Etats Généraux? Et nos Parlemens, ces corps ſi raiſonnables, ne faiſoient qu'une raiſon de celle du peuple & de la leur.

Cependant il ſe peut fort bien que le peuple François ne ſoit plus propre à figurer dans le gouvernement. N'y a-t'il donc que les Conſeils d'Etat où la raiſon ſe montre? Elle agit auſſi dans l'intérieur des familles, c'eſt là que des membres du peuple gouvernent aſſez ſouvent les maîtres qu'ils ſervent. Un homme en place eſt-il d'un accès difficile! Faut-il ſe morfondre des mois entiers à ſa porte pour une audience? Un valet qu'on intéreſſe,

donne du mouvement à l'affaire, elle ſe termine. Une Lucréce élevée dans Saint-Cyr, jure encore après le mariage, de n'aimer que ſon mari; ſa femme-de-chambre parie contre, elle répond à toutes les objections, elle léve tous les ſcrupules, elle aplanit toutes les difficultés : quelle force de raiſon n'a-t'il pas fallu pour vaincre tant de vertu !

Si tous les domeſtiques ne ſont pas capables de prendre cet aſcendant ſur leurs maîtres, il eſt du moins de notoriété qu'ils ſont doués d'un diſcernement admirable pour en faire le portrait. Qu'on me charge, pour le bien public, d'afficher ſur les maiſons le caractére des perſonnes qui les habitent, je n'écrirai *avare*, *généreux*, *doux*, *emporté*, *prude*, *coquette*, qu'après avoir conſulté les antichambres. Peut-être encore ſeroit-il à propos de rétablir la fête des Saturnales, afin que les citoyens puſſent aprendre une fois par an, par la bouche des valets, à ſe connoître eux-mêmes. Ce pinceau qui peint durement, mais avec vérité, prouve aſſurément de la raiſon dans le peuple.

C'eſt encore le peuple qui fournit des actrices au théâtre. Oublions les talens qu'elles y exercent, voyons-les développer

leur raiſon dans la ſociété : elles perſuadent au financier de placer ſur elles en perdant intérêt & principal ; au grand, que des cœurs achetés par air, valent mieux que ceux qui ſe donnent par le mariage : la raiſon même d'un Miniſtre ne tient pas contre la leur. Qu'on doute après cela, de la raiſon du peuple.

Il n'eſt pas rare qu'une nation qui a beaucoup d'eſprit, tombe en contradiction avec elle-même ; le cas n'eſt pas ſi fréquent parmi celles qui n'ont que du bon ſens. Nous refuſons la raiſon au peuple, & nos loix le puniſſent : les priſons, les tortures, les gibets, les roues ſont à ſon uſage : on ne condamne pourtant pas à mort le taureau qui a éventré le bouvier. Je dis plus : à juger de la raiſon par les punitions, il faut que le peuple ſoit plus raiſonnable que les honnêtes gens : un malheureux dont les enfans n'ont pas de pain, fait un petit commerce prohibé ; il eſt pris & puni : un gentilhomme dans ſa chaiſe de poſte ſe trouve garni de la même marchandiſe ; il tue le commis, & ſe tire d'affaire. Gregoire, chaud de vin, querelle, jure, s'arme du broc qu'il a vuidé, & aſſomme ſon compagnon de débauche ; la corde en fait juſtice : deux hommes d'honneur arran-

gent une rencontre, l'un reſte ſur le champ de bataille, l'autre continue à s'avancer dans le ſervice. Ne croyons pas ce que diſent quelques eſprits chagrins, que la fortune & le nom rendent blanc ce qui eſt noir : la Juſtice eſt juſte ; mais elle conſidére avec les caſuiſtes qui ne ſe trompent jamais, que les gens bien nés ne peuvent ſe porter au crime, ſans quelque renverſement dans les idées, quelque délire, quelque aliénation d'eſprit ; en un mot, la loi les voit toujours dans le cas des enfans, qui n'ont pas aſſez de raiſon pour ſe faire pendre ; au lieu que le peuple en a toujours de reſte.

Enfin, il eſt aiſé de faire certaines remarques qui tranchent la queſtion. Je ne ſuis pas aſſez groſſier pour dire, en voyant un bel arbre généalogique, pourquoi nous cachez-vous la ſouche ? Il ſeroit fâcheux pour un Duc & Pair de devoir ſon premier luſtre à un ſoldat courageux. Ne voyons que le preſent ou un avenir prochain : quoi de plus peuple que ce ruſtre, qui paſſe de ſon hameau dans une antichambre ? Laiſſez faire le tems ; ſon fils ſera Ecuyer dans le même Hôtel, ou Sécrétaire du Roi : ce qui n'étoit pas homme peut-il produire un homme ? Que ſeroit-

ce ſi le ruſtre lui-même, bruſquant la fortune par la porte de la finance, du derriére du carroſſe paſſoit dedans ? Le voilà bien décidé *homme* ; ſa nature auroit-elle changé ? le ſinge eſt toujours ſinge, & l'homme toujours homme. Le peuple eſt donc compoſé d'hommes ; mais il eſt à propos qu'il l'ignore toujours, & je ne le dis qu'aux riches, aux grands & aux miniſtres, qui pourront, comme auparavant, abuſer de l'ignorance du peuple.

TESTAMENT
LITTÉRAIRE
DE MESSIRE
PIERRE-FRANÇOIS
GUYOT,
ABBÉ DESFONTAINES,

Trouvé après ſa mort, parmi ſes papiers.

AVIS
DE L'IMPRIMEUR.

ON ſeroit, peut-être, encore privé pour long-tems de cette utile & importante Piéce, ſans un voyage que mon commerce m'a obligé de faire à Paris à la fin du mois de Juillet dernier. L'Homme de Lettres qui l'avoit en ſa poſſeſſion, n'avoit pas deſſein de la ſuprimer; mais la cenſure Typographique, *après avoir ſévi cet hiver, contre ceux qui ont voulu recueillir la ſucceſſion de M. l'Abbé* Deſfontaines, *réchauffée depuis par M.* De Voltaire, *en faiſoit reculer de jour en jour la publication : on n'oſoit enfin confier cette Piéce à la Preſſe, quand un de mes Correſpondans, ami du diſcret Dépoſitaire, à gagné ſur lui de me charger de ce ſoin.*

De retour à la Haye, je n'ai point perdu un moment pour ſatisfaire à l'empreſſement des curieux. J'ai joint au texte du teſtament, quelques notes qui m'ont

paru néceſſaires, & dont, en tout cas, l'inutilité ne roulera que ſur mon compte. Le Public indulgent n'exigera point d'un ſimple Imprimeur & d'un Etranger, ce qu'il ſeroit en droit d'attendre d'un Editeur & d'un bel Eſprit François.

TESTAMENT LITTÉRAIRE

De Meſſire Pierre-François Guyot, Abbé DESFONTAINES.

Quantus artifex pereo !

IL faut donc enfin ceſſer d'être, & rien ne peut prolonger des jours en proïe ; d'une part, au mal dévorant ; & de l'autre, à l'art incertain des hommes. O mort ! ſous quelle forme, hélas ! vient-elle s'offrir ? Au lieu de fraper ſur moi ces rapides coups qui nous en ôtent l'amertume, elle ſemble m'attaquer comme un fort digne de tout l'apareil de ſes armes ; elle fait peu à peu ſes aproches, & avant de gagner le corps de la place, s'attache à ruiner les dehors : (*a*) triſte condition de notre mortalité ! Que de maux elle traîne à ſa ſuite ! Quelles douloureuſes circonſtances en augmentent encore l'horreur ! Hélas ! la plus ſenſible pour moi, eſt de voir les mains de mes

(*a*) Perſonne n'ignore la maladie dont eſt mort l'Abbé Desfontaines, & tout ce début eſt une image aſſez vive de ſon état.

chers cliens, officieuſement cruelles, creuſer elles-mêmes mon tombeau ! Etoit-ce au fer de ces Chirurgiens que ma plume a ſi bien ſervi à être le vengeur de leurs adverſaires ? Mais cette mort qui s'avance à pas lents, ne ſeroit-elle point plutôt un bienfait de la Providence ? Du moins, tandis que l'on me compte encore parmi les vivans, employons utilement pour moi & les autres, les précieux momens qui me reſtent.

Je ne veux point laiſſer un nom odieux, ni mourir chargé de l'indignation de mes Concitoyens. Je n'ai que trop excité l'envie, allumé la haine, armé la vengeance : *Ambulavimus vias difficiles.* J'ai marché dans des routes pénibles ; j'ai voulu m'immortaliſer comme les conquérans, par les combats, les ruines, la déſolation, & j'ai été le fléau de la Littérature. Tous ces Ecrivains que j'ai flétri pour jamais, méritoient-ils mon acharnement ? Quel plaiſir inhumain avois-je à troubler les douceurs que ces pauvres gens goûtoient dans leur ignorance, ou leur ineptie ? Je voulois éclairer mes Lecteurs ; & combien mes jugemens, au contraire, n'en ont-ils pas indiſpoſé contre moi ? Je le reconnois,

ſans doute, trop tard : tout l'effet de la meilleure critique ſe réduit à diminuer nos plaiſirs, en diſſipant une illuſion qui nous plaît, & à mortifier notre amour-propre. La plus grande partie des Lecteurs reſſemble à cet heureux fou d'Athènes, qui croyoit toujours entendre des Poëmes divins, qui s'imaginoit toujours voir repreſenter les Piéces d'Eſchyle & de Sophocle ; & les critiques, ſont cet imprudent Médecin, qui s'aviſa ſi mal à propos, de le guérir de ſon agréable manie. C'en eſt fait, abjurons un art auſſi dangereux qu'inutile, réconcilions-nous avec tout le genre humain, & par une rétractation courageuſe, eſſayons, nous vivans, de réhabiliter, en quelque façon, notre mémoire.

Dans l'état où je ſuis, détaché de tout, & ne tenant preſque plus à moi-même, ô ! que les objets ſe retracent bien différens de ce qu'on les a vus ! Nos yeux prêts de ſe fermer pour toujours, ſemblent alors s'ouvrir davantage ; l'importune vérité nous pourſuit, & s'empare de nous ; l'erreur & les préjugés s'éclipſent ; ils diſparoiſſent comme un ſonge : une clarté pure nous environne, & diſſipe tous les nuages ; chaque pas que nous fai-

ſons vers la tombe, eſt un nouveau dégré de lumiére, le dernier de nos jours éclaire les autres : en un mot, d'un coup d'œil on voit plus de choſes, & on les voit mieux que l'on n'a fait pendant une longue ſuite d'années.

Eh ! quel intérêt ai-je encore au monde ? Coloſſe de vent, un peu de fumée m'a groſſi dans l'opinion des hommes, & dans un inſtant je ne ſerai plus : le corps & l'ombre s'évanouiront. J'ai fait autour de moi un peu de bruit, & un ſouffle qui va s'éteindre, eſt l'intervalle qui me ſépare de la région de l'oubli. Que ſais-je ſeulement ſi mon nom pourra me ſurvivre ; ſi, à la faveur même de mes Ouvrages, il doit échaper à la nuit des tems ? *Exegi monumentum ære perennius.* Mon Virgile, hélas ! j'en ſuis bien le pere, & mes allarmes ne le prouvent que trop. Qu'on me pardonne encore cette foibleſſe, je ne compte guéres que ſur lui ; mais il n'aura plus de défenſeur après moi. Juſqu'ici ma ſeule prédilection, jointe à la terreur de ma plume, l'a ſoutenu contre ſes contempteurs : deſtitué de cet apui, que deviendra-t'il ? Nous avons à craindre tout à la fois, nos envieux & la poſtérité. Quelle eſt redou-

table cette postérité, de qui dépend notre solide gloire ! C'est toi, juge incorruptible & sévére, que je sollicite aujourd'hui ; c'est ton indulgence que je réclame pour l'objet de toutes mes complaisances : *In quo complacui :* Bien-tôt traduit à ton tribunal, j'y serai sans protection, sans faveur. Mes talens y seront pesés au poids du sanctuaire, & mes Ecrits aprécíés comme le métal qui a passé sept fois par le feu : *Ut argentum septies repurgatum.* Equitable postérité, tu jugeras toutes mes justices ; & tes arrêts plus sûrs que les miens, seront définitivement pour moi des arrêts de vie ou de mort.

Dans cette affreuse incertitude, où j'ai besoin d'une clémence que j'eus rarement pour autrui, une éclatante palinodie est le seul moyen qui puisse me la concilier : que ma plume, comme la lance d'Achille, guérisse les blessures qu'elle a faites. Effaçons, par des traits plus durables, ceux que j'ai portés à tant d'Ecrivains immolés à mes sanglantes ironies ; & si, ni le tems, ni les circonstances ne me permettent point de faire à chacun en particulier, une réparation proportionnée à l'injure, embrassons-les tous

dans un Ecrit ſolemnel, qui puiſſe être à jamais l'image des ſentimens où j'entre aujourd'hui, & le ſceau de mes derniéres diſpoſitions.

Je vais dans cet eſprit, tracer un tableau de l'état où je laiſſe dans ma Patrie, les Sciences, les Lettres & les Arts : inaltérable monument, & dépôt fidèle de ce qu'une vue plus nette & plus sûre m'a preſenté dans ces lumineux momens, où la paſſion expire malgré nous, où l'on ne peut plus tromper, ni ſoi, ni les autres.

J'ai vû les derniers jours de ce ſiécle heureux, que j'ai ſi ſouvent apellé le *bel âge des Lettres ;* mais qui n'étoit que l'aurore du nôtre : & celui-ci, où bien-tôt je n'ai plus de part, bien plus digne de mes regrets, eſt dans ſon plus brillant période, ou, pour mieux dire, à ſon apogée. Que d'iniques comparaiſons n'ai-je pas fait de ces deux âges ! Combien n'ai-je pas déploré, par un contre-tems manifeſte, la décadence & la corruption du goût ! Aujourd'hui plus éclairé, ou moins prévenu, que ne puis-je en faire, à mon gré, un juſte & curieux parallèle ! O ! qu'il ſeroit bien différent de ces crayons manqués & peu réfléchis,

échapés de tems en tems à ma bile ! Eſt-ce le cœur ou l'eſprit qu'on accuſera de la bizarrerie de mes jugemens ? Hélas ! je l'avoue à ma honte, je crains bien que la plûpart n'aïent été dictés par ce principe ſecret d'envie qui nous fait louer le tems qui n'eſt plus, aux dépens de nos contemporains, & qui n'attend pas toujours la vieilleſſe. Quoi qu'il en ſoit, je conſens de paſſer l'éponge ſur tout ce que j'ai pu écrire de contraire aux vrais ſentimens que je conſigne ici. Que de ce véridique Ecrit ſoient bannis à jamais toute ambiguité, toute équivoque, tous ſens obliques & pervers, toute maligne interprétation, toute aplication captieuſe. Je le déclare nettement : je veux louer aujourd'hui tout le monde ; & dans ce louable projet, j'entreprens l'éloge du ſiécle. Je prétens le marquer à des caractéres qui empêchent de le confondre dans deux ou trois mille ans d'ici, avec aucun des précédens ; & non-ſeulement mon deſſein eſt de comprendre dans cet éloge (ſans néanmoins nommer perſonne) tous ceux à qui je n'ai point rendu aſſez de juſtice ; mais même je m'unis d'intention avec leurs judicieux défenſeurs ; je me joins de

cœur & d'eſprit, à tous les aplaudiſſemens qu'il ont reçus, qu'ils pourront recevoir, ſoit en particulier, ſoit publiquement, juſqu'à la conſommation des Lettres. Au ſurplus, qu'on ne s'attende point à une Piéce d'éloquence digne du ſujet: je ſens trop combien il eſt au-deſſus de moi. Ce n'eſt ici qu'une ſimple ébauche, un plan que j'eſquiſſe & que j'abandonne à ceux qui pourront l'achever; ce que je crois difficile à faire avec toute la force que je le conçois. Un rapide coup d'œil ſur toutes les parties des Sciences, des Lettres & des Arts, eſt à quoi ſe réduiſent mes vues. Je n'ai pour chaque objet qu'un très-petit quadre; &, comme dans les racourciſſemens ou dans les profils de la Peinture, je laiſſe au Lecteur à d'éveloper, ſelon le dégré d'intelligence qu'il a reçu, ce que j'exprime avec un trait. Je voudrois pouvoir obſerver, ſuivant la dignité des matiéres, l'ordre hiérarchique établi dans la République des Lettres; mais comme je ne dois plus géner ni mon imagination, ni ma plume, je placerai confuſément, & ſans tirer à conſéquence, dans mon *Imago ſæculi*, tout ce qui viendra s'offrir à ma mémoire.

Je

Je devrois, pour l'honneur des Sciences, m'étendre un peu ſur leurs progrès, & donner aux talens diſtingués la part qui leur apartient de droit, dans un monument comme celui-ci ; mais qui pourroit remanier avec aſſez d'art, des louanges épuiſées par nos meilleures plumes ? Il faudroit dérober une partie des fleurs, qu'une main délicate & legére répandoit ſur le tombeau des illuſtres morts ; il faudroit pouvoir prodiguer comme elle, l'ambre & les diamans, ou du moins les ſtratz. On verroit dans toutes les parties de la Phiſique expérimentale, nos découvertes portées plus loin que les conjectures de nos peres, ôter preſque à nos neveux l'eſpérance d'en faire de nouvelles ; on verroit d'ingénieux Argonautes vainqueurs des mortelles glaces de l'Ours, & des ſouffles brûlans du Lion, étendre nos doctes conquétes juſqu'aux deux Poles. Eh ! quelle idée ne donnerois-je point de cette Médecine Mathématique inconnue dans le dernier ſiécle, dont la théorie traſcendante s'éléve autant audeſſus de la Médecine vulgaire, que la Géométrie pratique eſt évidemment audeſſous de celles des *Grandeurs incommenſurables* ?

Mais ſous quelles images repreſenter les nouveaux phénoménes qui m'éblouiſſent ? Une Héroïne Philoſophe, rivale de Deſcartes & de Newton, vient nous expliquer les plus étonnans problêmes ; (*a*) le génie des Sciences & le bel eſprit, ſi difficiles autrefois à concilier, ſe confondent ou ſe transforment réciproquement. On voit preſque renouveller les merveilles de la métempſicoſe : l'ame de Pythagore anime Aſpaſie, & celle d'Aſpaſie, paſſe dans Cratès ; un grand Poëte eſt changé tout-à-coup en Phiſicien, le Phiſicien tout-à-coup devient bel eſprit ; l'objet le plus important de l'Aſtronomie, la découverte des longitudes, va chercher parmi les amuſemens du théâtre un Auteur comique ; & un treſor qui ſe refuſe aux travaux de tous nos obſervateurs, s'offre de lui-même à un modeſte Ecrivain de Drames. Mais tous les François devenus, ou Géométres, ou Phiſiciens ; l'eſprit philoſophique, en un mot, par une eſpéce d'électricité, communiqué plus ou moins à tous les cerveaux, ce ſont des efforts de la nature qui

(*a*) Apulée prétendoit que la matiére n'étoit ni corporelle, ni incorporelle, & l'Uranie moderne ſoutient que le feu n'eſt ni eſprit, ni matiére.

étoient réſervés à notre ſiécle. Un moderne Apicius donne un Eſſai de ſon art ; la Fable, l'Hiſtoire, la Métaphiſique viennent à la fois décorer ſon Livre : le Cuiſinier ſe cache ſous l'homme de Lettres ; la Préface d'un Livre de cuiſine devient une piéce d'éloquence : & juſqu'au titre de l'Ouvrage, on reconnoît l'habile Artiſan des ſauces, ingénieux à déguiſer les mêts les plus vils, & à piquer délicatement ſes Convives.

Après le goût des Sciences *exactes*, rien ne nous fait plus d'honneur, à mon ſens, que ceſte vaſte Polimathie, qui, releguée long-tems dans le Nord, a repaſſé de nos jours en France, avec les grands chapeaux. Ces prodiges, ces *Monſtres d'érudition*, comme *Scaliger* apelloit *Turnebe* ; ces Ecrivains inépuiſables, ou ces *Varrons* du ſeiziéme ſiécle, revivent heureuſement parmi nous, ſans parler de nos *Vatables* & de nos *Poſtels*, (pour la multiplicité des Langues) quelle foule de *Philologues*, *de Polyhiſtors*, *de Bibliographes* !

Les Princes font faire de tems en tems, des refontes dans leurs monnoyes, pour faire remuer les eſpéces. Les Livres ſont devenus chez nous une ſorte de monnoïe courante, où il ſe fait des variations continuel-

les. La matiére des livres n'augmente guéres : c'eſt toujours le même fonds qui circule ; & ce fonds, déja très-ancien, n'eſt aſſurément pas bien conſidérable ; mais tous les jours on refond l'eſpéce, & l'on nous reproduit ces livres, tantôt extrêmement augmentés de poids, par l'alliage qu'y fait entrer un laborieux Compilateur ; tantôt, au contraire, fort altérés ; le tout pour le bien du commerce. Ainſi l'on voit un ſimple *in-douze* enfanter une longue ſuite de tomes, ou ſe changer en *in-quarto*, l'*in-quarto* s'enfler à vue d'œil, juſqu'à ce qu'il parvienne à l'*in-folio* ; & le même livre enfin, ſous cette derniére forme, s'accroître & ſe groſſir au point qu'il devient ſeul une Bibliothéque entiére. Cette étonnante fécondité fait éclore ces *maſſes volumineuſes*, que leur poids rendroit ſouvent inutiles, ſi, pour la commodité du Public, d'induſtrieux Compendiaires n'avoient ſoin de nous en donner la monnoïe. Or, quelle obligation n'a-t'on pas à ces copiſtes infatigables, dont les immenſes collections font gémir nos Preſſes, de renouveller & de remettre en honneur ces utiles *Polyantæa*, que la délicateſſe de nos peres laiſſoit dans la pouſſiére des Cloîtres ? Quel fruit ſur-tout, ne tirons-nous pas de ces

énormes Dictionnaires, dont j'ai vu renaître le goût? Ne ſont-ce pas d'amples magaſins, où tout ce qu'il falloit puiſer autrefois dans les ſources même, ſe trouve en dépôt, pour nous ſervir au beſoin, ſans qu'on ſoit obligé de charger ſa tête d'un vain amas de connoiſſances inutiles, pour quiconque ſçait s'en paſſer? Oui, graces aux *entrailles d'airain* de ces féconds *Centuriateurs*, (*a*) on peut ſe repoſer maintenant, à la faveur de leurs travaux, dans cette heureuſe inaction d'eſprit, dont la douceur eſt inconnue à nos Apedeutes.

Un bien évident que produit encore le goût des grandes compilations & des gros livres en général, c'eſt de faire fleurir notre Librairie. De là ces ſouſcriptions ſi utiles pour conduire, à la faveur d'une grande entrepriſe, une infinité d'autres à leur fin; de là ce luxe littéraire, qui ſemble avoir proſcrit les formats introduits pour la commodité des Lecteurs, & par qui les plus familiers de nos livres, reproduits *en grand papier*, ſe transforment en meubles: ce qui eſt, à mon avis, remettre en lingots l'argent monnoïé, ſi néceſſaire pour le com-

(*a*) Didyme d'Alexandrie, qui avoit fait, ſelon Sénéque, quatre mille volumes, fut ſurnommé Καλκεντερος.

merce ; mais ce qui tourne en même-tems au grand bien de la Librairie : de là enfin les progrès de notre Imprimerie, par l'activité des Libraires à multiplier, à l'envi, les éditions de ces mêmes livres, qui ſe ſuccédent rapidement, par leur émulation, à renchérir les uns ſur les autres. Elégance de Caractéres, Lettres griſes, Fleurons, Culs-de-lampes, Vignettes, beauté de juſtification, ornemens qu'on fait payer ſi cher aux curieux, nous vous devons au goût des Libraires, moins attentifs à nous enrichir des livres rares qui nous manquent, qu'à décorer nos cabinets de ceux dont nous avons ſurabondamment ; plus occupés de notre ſuperflu que de nos beſoins. Ici les ſucceſſeurs des Manuces & des Elzevirs, Artiſtes qui contribuent tant à la gloire des Lettres, devroient partager avec les ſavans le lierre & le laurier que je leur diſpenſe ; mais puiſque l'Imprimerie m'a conduit aux Arts, arrêtons-nous à conſidérer l'éclat dont ils brillent aujourd'hui.

Pour commencer par la Peinture, une *nouvelle Ecole Françoiſe* eſt dûe au génie de notre ſiécle. En vain quelques-uns de nos Peintres conſervent encore quelque teinture des grands modèles du dernier

âge, & s'efforcent de nous retracer les Le Brun, les Jouvenet, les Le Moine : leurs Ouvrages peu remarqués, frapant à peine quelques ſpectateurs, partiſans du goût uſé de nos peres, & toute l'attention ſe porte ſur ces aimables *colifichets*, ſur ces tableaux clairs, faits pour le tems, ſur ces touchantes imitations de nos mœurs : monumens, s'ils pouvoient être durables, qui ſerviroient un jour aux futurs *Gaignéres*, pour retrouver nos modes, nos airs, & ce qu'on apelle *l'Eſprit du ſiécle*. Mais quelle émulation de toutes parts ! quel attrait décidé pour le Portrait ? Il eſt un théâtre de la Peinture où l'on aime à ſe donner en ſpectacle, à ſe montrer ſous le paſtel, ou ſous le cloris des Rembrands. Un nom peu intéreſſant ou obſcur paſſe à la faveur de celui du Peintre. On ne multiplioit autrefois, du moins pour les expoſer en Public, que les portraits des hommes importans, ou précieux à leurs concitoyens. Tout le monde aujourd'hui ſe fait peindre, & la Peinture ſemble égaler tout. On voit le plus petit perſonnage, & le Bourgeois vain, connu tout au plus à *l'œuvre* de ſa Paroiſſe, figurer avec les Héros, les Hommes d'Etat, les grands Artiſtes. Ce même goût pour le Portrait rend

la Gravure floriſſante. Les hommes illuſtres, & les hommes vulgaires, tout ſe confond ſous le burin ; & pour acquérir l'immortalité de la main de nos Edelinks, il ne faut que de l'argent & de l'amour-propre. (*a*)

Quant au Peintre d'Hiſtoire, s'il eſt négligé, il ſait s'en dédommager, en ſecouant le joug de ces pénibles connoiſſances, qui entroient du tems de nos

(*a*) Dans le Mercure de France, au mois de Janvier 1746, à l'article intitulé : *Eſtampes nouvelles*, où l'on avertit le Public que le ſieur Petit continue de graver la ſuite des Portraits des *Hommes Illuſtres*, après le nom de M. l'Abbé de Pompone, & avant celui du ſavant Pere Courayer, on lit cette intéreſſante inſcription : *Petrus Mathias de Gourné, Prior Commendatarius B. Mariæ de Taberniaco natus Dieppæ 23 Febr. an.* 1702. Cette inſcription, qui eſt ſans doute, de la façon du ſieur de Gourné même, eſt accompagnée de cette jolie deviſe, auſſi de ſon goût : *Immiſi fontibus apros*. Un homme de Lettres qui connoît à fond le Héros de l'Eſtampe, prétend que ces trois mots de Virgile caractériſent, avec toute la juſteſſe poſſible, & le génie du petit Prieur, & celui de ſes petits ouvrages. Je ne ſais ſi l'*illuſtre Dieppois* eſt beaucoup plus connu en France qu'il ne l'eſt dans ce Pays-ci, où il eſt parfaitement ignoré. Mais qu'il me paroît placé dignement entre un Conſeiller d'Etat & un Docteur d'Oxford !

peres, dans le plan des études d'un Peintre. C'eſt auſſi dans cette aimable ignorance, dans cet heureux vuide d'idées que, livré à ſon ſeul génie, il nous fait mieux voir ce qu'il étoit capable de faire; s'il ſe fût donné la peine d'orner ſon eſprit & de nourrir ſon imagination. (a)

Au reſte, où l'on a lieu principalement d'admirer le progrès de notre Peinture, c'eſt dans les camayeux & les ornemens des carroſſes. Autrefois de ſimples armoiries annonçoient le rang du perſonnage qui avoit droit de nous éclabouſſer: un meilleur goût leur a ſubſtitué ces petits payſages, & ces élégantes cartouches, qui, ſans avoir aucun raport à la condition du maître de l'équipage, marquent ſeulement ſon génie pour ces ſomptueuſes bagatelles.

Mais après les Vernis & la Découpure, ingénieuſes découvertes qui font tant d'honneur à notre ſiécle, la Peinture, bien plus pénible, doit-elle être encore d'un grand uſage? L'aimable invention que la Découpure! Quelle épargne de coups de pinceau! Mais qu'il faut de goût

(a) On peut apliquer à la plûpart des Poëtes François ce que l'Abbé Desfontaines dit ici des Peintres.

& d'intelligence pour assortir toutes ces figures, pour en composer un dessein qui *fasse tableau*, suivant l'expression des Artistes ! C'est la mosaïque & le stuc des Dames.

Quant aux Vernis, les Chinois fournissent en ce genre, & en tout genre de Peinture, des modèles de vraïes beautés. Nous sommes dans le régne heureux des *grotesques*. Le goût Grec & Romain, la belle Nature nous sont devenus insipides. C'est à Pekin & à Machao que je souhaiterois, pour la perfection des Arts, qu'on transportât notre Ecole de Rome, les Gobelins, la Savonnerie. Au surplus, que le Peintre reste ignoré, où que ses talens soient réduits à orner quelques dessus de portes, qui auront échapé, par hazard, au luxe prodigue d'ornemens plus solides, le Vernisseur sait le remplacer : son art suffit à tous nos besoins ; & depuis la chaise percée jusqu'au cabinet des bijoux, il embellit tout ce qu'il touche.

C'est ainsi qu'on voit d'âge en âge, les Arts s'exclure & régner successivement. C'est avant cette admirable vicissitude de gén e, de goût & de modes, qui nous en produit de nouveaux.

Le Tour ſeul, Art ſi néceſſaire & porté ſi loin aujourd'hui, eſt bien capable de nous conſoler du déclin des autres. Outre nos Tabatiéres, (meuble important, & dont la ſimplicité de nos bons ayeux avoit ſu ſe paſſer pendant tant de ſiécles) que de précieuſes bagatelles nous devons au Tour ! Peut-on, ſans tourner un peu, ſe piquer de goût, prétendre au titre d'homme de goût ?

Qu'ici l'on me permette un petit écart : ce titre embraſſe tant d'objets, l'acception en eſt ſi générale, qu'il me paroît indiſpenſable de l'expliquer.

On apelle un *homme de goût*, un homme qui ſe connoît en belles choſes, c'eſt-à-dire, un homme capable de louer un ouvrage de Martin, de raiſonner à fond ſur le Guillochis, ou ſur la Ciſelure d'une Tabatiére, d'aprécier un Paravent de B.... ou un Eventail ; un homme encore aſſez ſomptueux pour porter un caillou ſingulier, une Boëte d'émail incruſtée d'or, un cachet curieuſement gravé.

On apelle un *homme de goût*, un homme qui ſait les Vaudevilles du tems, qui les a de la premiére main, qui fait quelquefois une Parodie ſur un air baroque,

que la protection d'une femme a mis à la mode ; un homme auſſi qui ſait diſcourir ſur un Balet & ſur *ſa coupe*, qui parle de *ſituations*, *d'intérêt* : mots vuides ſouvent pour ceux qui voudroient examiner l'aplication qui s'en fait ; mais d'un grand uſage dans le monde, où l'on s'entend preſque ſans rien dire.

On eſt encore *homme de goût* par les habits, l'ameublement ; en un mot, par une délicate recherche dans tout ce qui peut concerner l'élégance & les commodités de la vie.

Je ne finirois pas, ſi j'entreprenois de développer tous les attributs du goût. La ſcience de l'homme de goût eſt proprement l'art de juger tous les talens, ſans aucun talent. Un de nos plus célébres Ecrivains définit admirablement cette eſpéce. *Qu'ont-ils fait ? ils étoient aimables.*

Un homme de goût, & un homme aimable, qualifications ſinonimes, & plus claires que toutes les définitions. L'agréable Hiſtorien de l'Académie, qui a continué Peliſſon, parlant de je ne ſais quel Abbé, (*a*) qui n'avoit, à ce qu'il obſerve, aucun talent Académique, dit, qu'il

(*a*) L'Abbé de Lavau.

avoit le ſecret de ſe rendre aimable.

Le caractére d'*homme de goût* eſt de toutes les conditions & de tous les états. Le Magiſtrat eſt *homme de goût*. Il tourne, il découpe, il joue de la vielle, & fait même de petites Piéces de Téâtre, dont il abjure l'honoraire en faveur de l'honneur qui lui en revient.

Revenons aux Arts. Pourrois-je oublier la Sculpture & l'Architecture ?

En quoi nos Statuaires aujourd'hui ſe diſtinguent des *derniers Romains*, (j'apelle ainſi les Coizevox, les Vancléves, les Couſtou, &c.) c'eſt principalement par l'expreſſion & par le goût ſingulier des draperies. Quel choix de la belle nature ! quelle nobleſſe de caractéres dans la plûpart des morceaux qu'on met ſous nos yeux depuis pluſieurs années ! Les Peintres autrefois laiſſoient aux Sculpteurs ces draperies déliées & legéres, dont les plis étroits & multipliés font voir la legéreté du ciſeau, & ſervent à marquer le nud. Les Sculpteurs abandonnoient aux Peintres ces groſſes draperies à plis larges, qui font des duretés autour du relief. Ils évitoient, ſi j'oſe hazarder ce mot, de faire *rocailler* leurs étoffes. Aujourd'hui (le contraſte eſt

frapant) le Sculpteur fait ſes draperies toutes pittoreſques, & le Peintre ſemble affecter de faire les ſiennes d'après l'antique.

Les beſoins d'un des principaux Quartiers de Paris excitent l'attention de la Ville pour la conſtruction d'une Fontaine ; mais on veut en faire en méme-tems un ſuperbe monument des Arts. L'Architecture & la Sculpture s'uniſſent pour ce grand ouvrage : il attire les curieux en foule. Je paſſe auprès ſans l'apercevoir. Un petit ornement négligé me fait ignorer nos richeſſes. Rien ne m'annonce ce monument. Je le cherche en vain dans un *jour* qu'une ſage économie a ſu ſacrifier à de plus ſolides avantages.

Mais pour peindre, à mon gré, le goût de notre Architecture, que n'ai-je, *Monſieur de Félibien*, & vos lumiéres, & votre éloquence ! Autrefois dans les monumens deſtinés à conſacrer l'éclat d'un beau régne, on cherchoit à fraper par la grandeur ; on faiſoit céder de petits intérets à la gloire de la Nation. Aujourd'hui la même intelligence, qui, dans les maiſons des Particuliers fait ménager ſi habilement le terrain, & le partager entre le commode & l'utile, préſide aux

édifices publics. J'ai vu bâtir un *Temple des Muſes*, dont la magnificence avoit conçu le plan, & dont l'économe induſtrie eſt devenue l'ordonnatrice. Au reſte, ce que nos peres avoient en ſublime, nous l'avons dans ce genre en agrémens. Que d'art dans la conſtruction d'un *Boudoir*, d'une *Lanterne*, d'une *Garderobe* ! Que de goût dans nos *Entreſols*, & dans tous ces *dégagemens*, dont l'invention nous apartient ! Au lieu de ces apartemens vaſtes, qui diſtinguoient les Palais des Grands, ou ceux des faſtueux Publicains, de l'humble toît des hommes privés, on ne voit que de petits réduits & d'agréables cellules, ornés de tous les *colifichets* qu'un luxe ingénieux a ſubſtitués à l'élégance ſurannée de nos Peres.

Que dirai-je de nos *Cuiſines*, partie ſi négligée, même des Anciens, & ſi importante ? La curioſité me conduit dans la maiſon d'un de nos Satrapes : je demande à voir les apartemens. A peine me laiſſe-t'on jetter, en paſſant, un rapide regard ſur d'anciennes Peintures dignes d'un autre poſſeſſeur & d'un autre lieu. En vain le grand cabinet, le ſalon m'offrent des beautés conformes à

mon goût. C'eſt dans les Cuiſines où l'on m'entraîne, qu'on me fait admirer celui du maître ; c'eſt la ſeule piéce de la maiſon qu'on faſſe remarquer aux curieux. Elégance, ſolidité, propreté, commodités de toutes eſpéces : rien ne manque à ce vaſte attelier de *Comus*, chef-d'œuvre moderne, où l'Architecture s'eſt plu à déployer ſes reſſources.

Mais quel nouveau Panthéon s'éléve ? Eſt-ce *Michel-Ange*, ou *le Bramante*, qui vient étaler à la fois toutes les richeſſes de ſont art ? Les carriéres s'épuiſent pour cet édifice ; d'énormes maſſes ſuſpendues étonnent, & font frémir les paſſans. Un vertige me ſaiſit en les contemplant : n'arrêtons pas plus long-tems les yeux ſur des beautés coloſſales qui les fatiguent, & dont on laiſſe à la poſtérité le ſoin de chercher le point de vue.

Les beaux Arts ont une deſtinée commune qui les fait marcher d'un pas à peu près égal, ſuivant le génie des ſiécles qui les cultivent. Ainſi les progrès de la Muſique ont toujours ſuivi parmi nous, ceux de la Peinture & de la Poëſie. Nouveaux Harmoniſtes, *grands Marieurs* de ſons, *l'un de l'autre étonnés*, on vous doit ce

contraſte heureux de votre Art, qui fait paſſer les mouvemens de la ſymphonie dans le chant, & rarement le goût du chant dans la ſymphonie. La facilité, le beau naturel, & la vérité de l'expreſſion, formoient, avant vous, le froid caractére de notre Muſique. On laiſſoit aux goſiers Italiens, ou à ceux des oiſeaux encore plus legers, cette volubilité de ſons qui frape l'oreille, ſans rien peindre à l'intelligence. Pitoyable goût de nos Peres ! Le difficile ne s'offroit point à Lully, parce qu'il ne daignoit pas le chercher : il travailloit pour des oreilles timides. La Muſique moderne, bien plus ſavante, unit le chant Aſiatique avec la ſymphonie Tudeſque : elle nous rapelle ces beaux chants des *Bardes*, qui faiſoient le charme des peuples dont nous ſommes les ſucceſſeurs.

Que les Pédans, dont l'admiration eſt toujours vouée aux tems & aux objets qui ſont loin de nous, oſent comparer maintenant le premier âge de l'Opéra à celui-ci. Quel goût, quelle intelligence régnent aujourd'hui dans toutes les parties de ce grand Spectacle ! Mais quelles reſſources du côté des talens ! Un Acteur émérite, dont la voix mûrie par quel-

ques années d'inaction, paroîtroit caduque à des oreilles fauſſement délicates, mais qui n'eſt qu'onctueuſe aux miennes, eſt le *Coryphée* du Théâtre Lirique. Immédiatement après lui, mais plus près du premier rang que du troiſiéme ordre, eſt ce *divin Chantre*, dont la voix *deſtituée d'organe*, ſi cette image eſt aſſez ſenſible, ne doit preſque rien à la nature, & doit tout à l'art. On n'entend qu'un ſon qui s'élance, un cri harmonieux qui perce l'oreille, & qui l'ébranle par ſecouſſes ou par ricochets. Veut-on réveiller le Public, las d'une uniformité peu piquante, la voix amollie de *Stentor* ſe plie aux doux accens de Pâris, dont on lui donne le caractére, & l'Acteur aux ſons bruyans & perlés, ſe change en Alcide. (*a*)

L'Opéra me raméne inſenſiblement au tableau de notre Littérature, & je ne puis le commencer mieux, que par les

(*a*) L'Auteur fait, ſans doute, alluſion à la petite Maſcarade des *Fêtes de Polymnie*, Opéra-Ballet joué peu de tems avant ſa mort. On y vit le ſieur Gel... *dont la figure eſt ſi théatrale*, caractériſer dignement Hercule, & le ſieur Ch... faire un rôle d'enfant, auquel il ne manquoit que des manches pendantes.

compositions théatrales, qui donnent le pas dans un certain monde.

Que nos derniers Poëmes liriques me font regretter d'avance ceux qui les suivront, & m'annoncent de beaux jours que je ne verrai point ! Quelle Poësie ! Que d'invention dans les *Fêtes de Polymnie !* Quelle heureuse facilité pour le chant dans la versification du *Temple de la Gloire !* Quel judicieux choix de contrastes, d'allégories & d'allusions ! Dans *Jupiter, vainqueur des Titans*, quelle économie ! quelle fécondité ! Saturne détrôné deux fois ; la guerre des Titans & celle des Géans ; toute une Iliade dans une Tragédie ; que de grandeur & de dignité dans les amours de Jupiter & de Junon, quoiqu'un peu bourgeois !

Je passe rapidement au Théâtre François : mes premiers coups de pinceau lui étoient bien dûs. La Tragédie un peu négligée, à la vérité, ne s'y montre plus que pour empêcher la prescription. Mais on la voit après quelques années d'éclipse, comme un feu caché dans le sein d'un profond Volcan, jetter des lueurs & des étincelles qui soutiennent la réputation de ce grand Théâtre. *Alzaïde ?*

ah ! quel ſuccès vous attend ! quelle idée une ſimple lecture m'a donné des talens dramatiques de votre facile Auteur ! Nos peres s'imaginoient fauſſement qu'il falloit choiſir pour la Tragédie des ſujets connus : le plaiſir, & ſur-tout l'intérêt leur paroiſſoient inſéparables du vrai hiſtorique & du vrai moral. Le goût pour les Romans a fait naître un nouveau genre de Tragique ; champ vaſte & qui n'a d'autres bornes que l'imaginative du Créateur. On peut déſormais raprocher des ſituations & des incidens peut-être impoſſibles ; mais dont la Peinture impliquée fixera du moins notre diſtraction naturelle, l'eſpace de tems que nous deſtinons à cet utile recueillement : on verra bien-tôt ſur ce grand modèle des Tragédies & des comédies qui n'auront guéres plus de raport à nous, à rien de ce que nous pouvons ſentir & penſer, que les mœurs des Hotentots n'en ont aux nôtres. Mais que l'on ſera bien dédommagé de la vérité des objets par les progrès que l'on va faire du côté de l'invention ! Si la Scène Tragique eſt un peu ſtérile, la Scène Comique, en récompenſe, s'eſt enrichie d'un nouveau genre, eſſayé d'abord ſans ſuccès, & bien-tôt

abandonné dans le dernier ſiécle. Ce mixte dramatique en promet un autre : le *Comique larmoyant*, comme je l'apelle, doit, à coup sûr, amener le Tragique Bouffon. On pourroit même en trouver le germe dans quelques Tragédies nouvelles.

Les talens de l'action ſe modèlent ſur ceux de la compoſition. Ce n'eſt donc plus que par pédanterie, ou par un reſte d'attachement à Corneille, à Moliére, à Regnard, ſi ſurannés & ſi rebattus, qu'on regrette encore quelquefois les Baron, les Quinaut & les Duchemin. Nos Acteurs d'aujourd'hui ſont tout faits pour les Piéces modernes. Je vous dois bien des réparations, utiles Citoyens, qui vous occupez du divertiſſement des autres. Le fiel échapé de ma plume, m'a fait encourir votre diſgrace. Je n'ai point ſenti toute l'importance du miniſtére public que vous exercez. J'ai bleſſé votre délicateſſe en vous confondant avec de vils rivaux. Que j'ai méconnu la Hiérarchie théatrale !

Opéra comique, objet paſſager, tantôt de mes complaiſances exceſſives, & tantôt de mes injuſtes dégoûts, vous n'êtes plus, & je vous donne, hélas ! des regrets tardifs. Que goût pourtant, quelle décence

s'étoient introduits ſur votre ſcène ! Vous avez pu cauſer de la jalouſie à la Scène Romaine ; déja vous vous éléviez juſqu'à elle, parce qu'elle deſcendoit juſqu'à vous. Votre ambition a fait votre ruine : vos Auteurs, illuſtres transfuges, accueillis par vos généreuſes rivales, vont les enrichir de vos déplorables reſtes. Revenez, Théâtre Italien, à votre génie, à ce goût nationnal que vous avez ſi long-tems négligé. Malgré l'excellent jeu de vos Mimes, vous êtes réduits aux Empiriques, & vous ne ſubſiſtez que par artifice. Que l'ingénieuſe Pyrotechinie ſoit déſormais l'ame de votre Spectacle. Aſſaiſonnez-en toutes vos piéces, & que le Public, attiré chez vous par le ſtupide plaiſir des yeux, paye avec uſure, les frais de votre Chimie.

Soutiens de nos Théâtres, graves Ecrivains, que ne puis-je rendre à chacun de vous le tribut qu'exigeroient vos divers talens ! on verroit Paris plus fécond qu'Athènes & que Rome. Pour deux ou trois genres de Dramatique, dont elles nous ont laiſſé des modèles, en offrir preſqu'autant que d'Auteurs, ſans le *Comique larmoyant*, à qui le premier rang eſt dû par l'aſſemblage ſingulier qu'il fait du cothur-

ne & du ſoc : quelle variété de Comique ! Comique moral & métaphiſique, Comique de converſation, Comique d'Epigrammes ou de Madrigaux, &c. Voilà bien de quoi compenſer le *Comique de choſes* que nous avons abandonné. Même fécondité dans le genre tragique. Nous avons la Tragédie en échaſſes, le Tragique Elégiaque, celui d'Eclogue : que ſais-je enfin ? Je ne fais point d'aplication : c'eſt nommer le Peintre que d'indiquer ſa maniére.

Les Romans ſont après le Théâtre, le genre qui nous occupe le plus. Quelle prodigieuſe fertilité ! quel torrent ! L'ordre nombreux des Romanciers pourroit ſe diſtribuer par centuries. Je mets dans la premiére claſſe pour la dignité, les Romans Métaphiſiques, qui ſous un tiſſu de très-petits faits, ſous le peu ſublime recit de quelques avantures Bourgeoiſes, font en ſtile de ſcolaſtique, en langage abſtrait & plus ſpiritualiſé que tous les miſtiques Eſpagnols, de curieuſes analiſes du cœur humain. Je range dans la ſeconde claſſe, ce qu'on apelle les Romans du haut ſtile. Ceux-ci, beaucoup plus intrigués & ſurchargés d'événemens, ne peignent que des paſſions triſtes ou furieuſes, & rempliſſent

l'imagination de noirceurs. Les Ecrivains de ce dernier genre ſont ordinairement diffus, & *verbeux*; mais polis, châtiés; élégans, ils ſément l'éloquence & l'ennui. Décélerai-je ici mon goût? Qu'on exagére tant qu'on voudra, le vuide de tous les Romans; les plus ſérieux pour ces eſprits juſtes, ſont les plus frivoles; & vuide pour vuide, je donne le prix à ces Romans un peu libertins, où l'air du monde, où l'eſprit des femmes ſe retrouve d'après nature. N'attendez ni ces grandes machines qui remuent l'ame, ni de ces ſentimens élevés qui nourriſſent le cœur; mais des riens tournés, des propos de toilette, plus de tracaſſerie que d'action; des *tête-à-tête délicieux*, des infidélités, des ruptures, & ſur-tout, beaucoup de petits portraits peu reſſemblans, mais ſinguliers: voilà la matiére de ces Romans. Ajoutez-y de la politeſſe & du ſtyle, avec une facilité de langage qu'on acquiert dans le commerce du monde, & principalement dans celui des femmes, excellentes à donner de l'expreſſion, dont elles ont, ſans contredit, bien du ſuperflu; mais plus ingénieuſes encore à faire prendre une nouvelle forme aux idées du monde les plus rebattues.

Quand je ferois un livre auſſi gros que celui

celui de Mr. *Gordon de Percelles*, je n'épuiserois point tous les caractéres des Ecrits romanesques qu'on voit éclore à Paris seulement dans un mois. *Bienheureux Scuderis*, féconds Ecrivains, j'ai couru la même carriére, & dans les bizarres dégoûts de ma bile, c'est vous que j'ai le plus maltraités. Que j'envisage aujourd'hui d'un œil différent, le fruit de vos veilles! Continuez, laborieux Citoyens, à payer à l'inaction de ceux qui vous lisent, le tribut de votre utile loisir; redoublez d'émulation, faites de longues suites, entassez volumes sur volumes, inondez les Bibliothéques & les Cabinets : que le plus petit Auteur de Romans prenne hardiment le pas sur nos Saumaises & sur nos Ménages.

Oui, quelques travaux qu'il en coûte pour acquérir le nom de Savant, quelque considération qu'il nous donne, & parmi nos contemporains, & long-tems encore après nous, le plus frivole Ecrivain, le moindre Romancier est, à mon sens, audessus du Littérateur. On a comparé les Savans à certains Richards, qui sont les artisans de leur fortune : si leurs acquisitions leur servent à faire dans le monde une belle figure, on a toujours à leur reprocher de

n'être riches que du bien d'autrui. L'Ecrivain de Romans, & en genéral, tout aimable ignorant qui ſe voue aux ſeuls ouvrages d'imagination, pourvu qu'il ne ſoit pas purement copiſte, eſt cenſé riche de ſon propre fonds. Un Savant n'eſt quelquefois qu'un Savant; mais l'Auteur d'un petit Conte de Fées eſt d'abord qualifié *bel eſprit*; & ce titre qui coûte bien moins que l'autre, eſt ſûrement d'un plus grand uſage.

Que le ſiécle de Louis XIV. ſoit le ſiécle du *Génie*, (*a*) j'y conſens. Le nôtre

(*a*) Si, par hazard, quelque Lecteur ignoroit ce que c'eſt que le Génie, je l'inviterois à lire l'éloquente Réponſe que M. l'Abbé d'Olivet, placé, *par le caprice du ſort*, comme il le dit expreſſément, à la tête d'une Compagnie éclairée, a faite au Diſcours de M. de Voltaire, lors de la réception du dernier à l'Académie. Nous avons eu ces deux beaux morceaux par la voïe du Gazetier d'Utrecht; & ce ſerait ici l'endroit d'en faire, au nom de tous les Etrangers, des remercimens au nouvel Académicien, à qui nous ſommes redevables de cette attention ſinguliére, comme on l'a reconnu par ſes notes. *Qu'eſt-ce que le génie?* Curieuſe queſtion que ſe fait M. l'Abbé d'Olivet, & qui aboutit à nous aprendre que *c'eſt un feu, une lumiére étincelante, le ſoleil de l'Epopée*, &c. définitions claires, & ſur-tout fort neuves.

eſt le ſiécle de *l'Eſprit.* C'eſt par cet endroit que Quinaut, & que tant d'autres Ecrivains, dont Deſpréaux a décrié les talens, nous apartiennent en quelque ſorte; au lieu qu'on pourrait demander, (comme je l'ai vu mettre en queſtion) ſi Deſpréaux lui-même avoit de l'eſprit? Rien n'eſt donc plus commun chez nous que l'eſprit; & tout le monde en a ſa meſure. On dit, par exemple, d'un homme qui a fait une de ces jolies bagatelles, qui paſſent malheureuſement comme *une fleur bleue*, il a *infiniment d'eſprit.* Rouſſeau, qui n'étoit qu'homme de génie, & que par cette raiſon, je renvoïe au XVII. ſié-

Un François qui venoit de lire le Diſcours de M. de Voltaire, qui roule en partie ſur la traduction des Poëtes anciens, à cet endroit de la Réponſe: ne put s'empêcher de dire en ma preſence: *Quoi! c'eſt M. l'Abbé d'Olivet qui vient nous définir le Génie? Il falloit le laiſſer peindre à ceux qui le ſentent; en un mot, aux hommes de génie même. Par quelle étrange bizarrerie le Poëte s'eſt-il donc aviſé de diſſerter ſur les traductions, & le Traducteur, au contraire, de diſcourir ſur le Génie?*

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.

Je ne fais que rendre fidèlement les expreſſions de ce bourru, car pour moi tout me paroît à ſa place.

cle, (a) a voulu définir l'eſprit, & l'apelle *Raiſon aſſaiſonnée*, ou *Sel de la Raiſon.* Mais le bon Rouſſeau n'y entendoit rien. L'eſprit n'eſt qu'un certain tour d'imagination où la raiſon n'a rien à voir; c'eſt

(a) M. de Voltaire, qui parcourt dans ſon Remerciment à l'Académie, tous les âges de la Poëſie Françoiſe, renvoïe aparemment Rouſſeau bien au-delà du XVII. ſiécle, puiſqu'il n'en dit rien : car je ne puis ſoupçonner dans cette omiſſion un motif auſſi bas que ſeroit l'envie d'éteindre, s'il pouvoit, ſa mémoire. Il eſt trop reconnoiſſant & trop généreux pour être capable d'une petiteſſe incompatible avec le nom de *grand Homme*, ſur-tout à l'égard d'un Concitoyen qu'il a reconnu long-tems pour ſon maître. Peut-être a-t'il penſé que cette omiſſion lui feroit, de ſa part, encore plus d'honneur que tous ces éloges peu meſurés, dont on rougit également, & pour celui qui en eſt l'objet, & pour le frivole Panégiriſte. En effet, ne point parler de Rouſſeau dans un endroit où ce beau génie, le premier des Poëtes François, s'offre à l'eſprit de tous les Lecteurs, n'eſt-ce pas le tirer de la foule, & le mettre, en quelque ſorte, hors de rang? N'eſt-ce pas inſinuer qu'il eſt ſupérieur aux louanges prodiguées à tant d'autres? Rien n'eſt donc plus obligeant ici que le profond ſilence du ſieur de Voltaire, & je compare l'Horace François à ce Capitaine Romain, que l'abſence de ſes trophées dans une pompe publique, rendit plus grand aux yeux du peuple, indigné qu'on les eût ſouſtraits à ſa vue, que tous ceux dont on portoit les images.

une ſorte de Prothée, qui prend autant de différentes formes, qu'il habite de têtes, comme une liqueur prend la figure du vaſe qui la contient. On ne peut définir l'eſprit qu'en l'analiſant dans les différens ſujets qui nous en montrent les propriétés, & nous trouverons par cette analiſe, qu'il ſe diverſifie de mille maniéres. . . . . .

. . . . . .

Nota. *Il y a dans l'Original de ce Teſtament qui eſt* lographe, *une page entiére bâtonnée, au bas de laquelle on lit ces mots*: Renvoyé à mon codicile. *C'eſt ce qui fait en cet endroit une lacune*. . . . . .

. . . . . .

Un *bel eſprit* veut-il écrire l'Hiſtoire? Il ſent bien qu'il ne ſuffit pas de mettre les faits dans un beau jour, & de les déduire avec cette élégante ſimplicité dont nous avons quelques modèles; mais qu'il faut encore intéreſſer l'imagination. Le ſel volatil de Sénéque, & le ſublime de Tacite amalgamés dans ſes Ecrits, en font le corps & l'ame. Ce n'eſt plus cette marche unie, grave & ſoutenue qui fait la majeſté de l'Hiſtoire: c'eſt un homme, qui, parce qu'il a de la jambe, fait en marchant des pas de chaconne & des entrechats.

La différence qu'il y a entre l'*homme*

d'eſprit & le bel eſprit, c'eſt que le premier ne s'affiche point, & laiſſe faire à l'autre ſes preuves. L'homme de goût & l'homme d'eſprit ont cela de commun : ils ſe contentent d'être aimables.

Une des propriétés de l'eſprit, (j'entens toujours de l'eſprit du ſiécle) c'eſt d'être fort communicatif. Nous avons nombre de ſociétés où l'on fait commerce d'eſprit : chacune a ſon ton qui la diſtingue, c'eſt-à-dire, ſa façon de penſer, & d'enviſager les objets qui lui ſont un jargon à part. Il s'agit d'attraper ce ton, & l'on devient tout-d'un-coup, auſſi déciſif qu'on peut être ſuperficiel. Il n'eſt pas même néceſſaire dans la plûpart de ces ſociétés d'être entendu, ni de s'entendre ſoi-même. On vous devine ; & quoique vous puiſſiez dire ou ne dire pas, on a de l'eſprit de reſte pour vous ; chacun vous en prête du ſien, & vous trouve *infiniment amuſant*. Veut-on s'élever au *bel eſprit* & ſe faire lire, c'eſt dans ces mêmes ſociétés qu'on puiſe le vrai goût du ſtile. Du tour & de la legereté, voilà tout ce qu'il nous faut. Si vous vous livrez au travers de vouloir être un peu plus ſolide, aprenez à penſer dans les livres, & dans nos cercles à écrire : pour

être leger, ſoyez concis, même au hazard d'être moins clair. Vous croyez qu'on ne vous a pas compris : on eſt déja bien plus loin que vous : deux mots de plus, vous gâtez tout : que vous êtes peſant ! que vous êtes lâche !

On dira que le différent génie de ces ſociétés rend l'eſprit, en quelque ſorte, arbitraire. J'avoue que l'eſprit du Marais n'eſt pas tout-à-fait de la même trempe que celui du Fauxbourg Saint Germain ; & que tel homme ou telle femme qui fait l'agrément d'une ſociété, feroit ſûrement pitié dans une autre. Mais *le ton* dominant, je veux dire, l'eſprit caractériſtique du ſiécle, doit ſur cela fixer nos idées.

J'ai vu l'ingénieux *Amphigouri* faire les amuſemens de plus d'une ſociété, qui prenoit le nom de *bonne compagnie*. Ce genre tout François nous apartient à coup ſûr, & l'on ne peut méconnoître ſon origine. Je ne ſçais ſi nous ne lui devons pas les continuateurs de la *Bibliothéque bleue*. L'Amphigourie tombe au détriment des Lettres : elles font ainſi des pertes de tems en tems, pour s'enrichir d'un autre côté. *La Parodie*, genre auſſi moderne, fait heureuſement des progrès qui me

raſſurent ſur ſa durée. On vient à bout de tout rimer, & la tempête d'Alcyone enchaînée dans un canevas, eſt, peut-être, actuellement le ſuplice de quelque Parodiſte obſcur dont elle deviendra le triomphe. Je ne fais que gliſſer ſur tous ces objets, entraîné par la foule des grands talens qui ſe préſentent à mon pinceau : *Quo feſſum rapitis....*

Parlerai-je de tous ces Ecrits fugitifs, de ces petites Satires & de ces Critiques fourées, dont j'ai ſçu ramener le goût ? Je puis encore revendiquer en partie l'invention de ces Lettres *factices*, qui ne parviennent jamais à leur adreſſe, parce que le Public les intercepte : *Lettre à Madame la Marquiſe*, en blanc : *Lettre à M. le Comte de, trois étoiles, &c.* car il faut toujours choiſir des gens qualifiés ; ce ſont eux qui s'intéreſſent le plus au progrès des Lettres, & qui protégent les talens.

Mais pour en venir à nos Poëtes, quel heureux déchaînement nous venons de voir ! Quel déluge d'Odes & d'autres Poëmes, de grands & de petits Vers de toutes eſpéces ! Je me perdois dans ce débordement Poëtique, & je vois terre à peine encore aujourd'hui. Si nos proſpé-

rités continuent, tous les François deviendront Poëtes. On a dit, qu'il y ait des Mécènes, nous ne manquerons pas de Virgiles ; & moi je dis, qu'il y ait des batailles en Flandres, nous aurons des *Bavius* & des *Mævius*.

C'eſt ici que j'ai bien à me reprocher d'avoir humilié tant de Faiſeurs d'Odes. Alexandre goûtoit bien les vers de *Cherile ;* & ſi ce n'eſt pas le plus bel endroit de ſa vie, le zèle vaut quelquefois la ſcience. L'excès & le ſuperflu des éloges que j'ai donnés à certaines Piéces répandues judicieuſement & avec plus d'économie ſur les autres, auroient encouragé nos *Cottin*, ou les auroient, du moins, conſolé de la médiocrité de leur veine. Que je reconnois bien à préſent l'injuſtice de la Critique ! Chacun ſe complaît dans ſes productions.

L'équitable Nature en ſes dons inégale,
Pour rendre à peu de frais tous les hommes contens,
Leur rend en vanité ce qu'elle ôte en talens. (*a*)

Ainſi la confiance & la préſomption tiennent lieu de talens à ceux qui n'en

(*a*) Pope.

ont point, ou que de très foibles. C'eſt un bien que la Providence leur a donné par compenſation, ou par forme de dédommagement. Il y a donc de l'inhumanité à leur envier ce triſte partage. Plût à Dieu que j'euſſe toujours été pénétré de cette morale !

Si j'entreprenois de tracer le caractére de notre éloquence, j'aurois bien-tôt démontré tous les avantages que nous avons encore dans cette partie ſur le ſiécle de Louis XIV. On verroit l'éloquence de la Chaire *purgée* (ſi j'oſe employer ce mot après un Ecrivain bien autoriſé (*a*) de l'ennuyeuſe onction des Le Tourneux, du pathétique & de la pompe des Boſſuet, du dogmatique élevé des Bourdaloue, nous rapeller ces touchantes déclamations que Petrone, quoique fort peu canonique, ſemble avoir dépeintes pour notre eſpéce. Et que de fleurs mes mains vous prodigueroient, *Cicerons* novices, formés, non chez Cujas ou Péfournier, mais dans la lice des *Jeux Floraux*, dans le concours des prix fondés par Balzac ! Elevez la voix, jeunes Orateurs, empa-

(*a*) Cet Ecrivain eſt M. le Sage, qui a donné Guſman d'Alfarache, *purgé*, ſuivant ſon expreſſion, *des moralités* ſuperflues.

rez-vous des tribunaux, faites-y revivre cette éloquence *académique*, dégagée du joug importun des choſes qui veulent s'aſſujettir les mots, ſur-tout au Palais. Qu'elle ſoit toujours votre modèle, & l'objet de votre émulation.

Auguſte Académie, c'eſt à vous que je dois la plus éclatante ſatisfaction. Hélas! vous ne l'avez que trop vu : le ſeul dépit de n'être point des Quarante, fit mon acharnement contre vous. En effet, que penſera la poſtérité de ne pas trouver mon nom ſur vos liſtes ? Je pourrois me conſoler de cette omiſſion, ſi c'étoit à ma Philoſophie qu'on en fit honneur. On ſçait que par une inſtitution des plus ſages, le mérite modeſte eſt exclu de l'immortelle Confrérie : c'eſt une femme aimable, qui, jeune autrefois, faiſoit les avances, & qui ſur le retour, veut que ſes Amans faſſent tous les frais de ſa conquête. Mais, à mon égard, prendra-t'on le change ? Tous tant que nous ſommes d'Anti-Jettonniers, nous avons beau nous parer aux yeux du Public, d'un frivole détachement, & marquer l'indifférence la plus cinique pour les diſtinctions littéraires ; on eſt convaincu que

tous nos dédains ne ſervent qu'à couvrir la ſoif dont nous brûlons intérieurement pour les ſcientifiques Jettons. Faut-il, pour rendre encore mes regrets plus vifs, que dans ce moment où tombe le voile qui a ſi long-tems offuſqué mes yeux, une vue épurée de toute affection, m'offre la *Troupe des Immortels* dans la perſpective la plus brillante ? Quel mêlange ! quel aſſortiment de talens & de mérites divers ! Le mérite héréditaire, le mérite eſpéré, le mérite acquis. Hommes lians & de mœurs douces, gens aimables & de bon commerce, qui vous bornez à faire les délices des cercles & des ſociétés, vous allez recueillir le fruit de vos utiles liaiſons ; venez vous placer dans le ſein des Arts. Si vos talens académiques ſont imperceptibles aux yeux des profanes, c'eſt une propriété qui leur eſt commune avec ces *je ne ſçais quoi* ſimpatiques, dont l'effet eſt d'unir des hommes, qui ſemblent n'avoir aucune raiſon de ſe plaire enſemble. Mais quel admirable coup d'œil ! Je vois un humble Grammairien aſſis gravement entre un Politique & un Magiſtrat ? Un faiſeur de Romans & un Chanſonnier groupent avec un Prélat & un Mi-

litaire? L'Académie raproche-t'elle les talens ainſi que les conditions? Qui peut produire cet accord? Seroit-ce l'attention qu'ont les habiles gens qui gouvernent ſecrettement cette Compagnie, de n'introduire aucun Sujet capable de ſubordonner ou d'humilier ſeulement les autres: (*a*) Un petit homme eſt ridicule, & décroit encore auprès d'un grand. Comment pouvoit-on ſouffrir Perrault & Boyer à côté de Racine & de Deſpréaux? On ſait prévenir aujourd'hui cet inconvénient.

Or, qu'il me ſoit permis de le dire, avec quelque vanité, ſi l'on veut: j'étois, ce me ſemble, tout-à-fait propre à faire un bel eſprit titré. Je n'étois rien moins que miſantrope, & je recherchois volontiers le commerce de ces ſomptueux *Périandres*, dont la table ſolide & ſubſtantielle, eſt pour

(*a*) Si l'Abbé Desfontaines eût prévu la réception de M. de Voltaire, il auroit apparemment changé de langage. On peut ſupoſer, à la vérité, que le nouvel Académicien eſt maintenant au niveau des autres. C'eſt du moins ce que veut faire entendre un méchant Railleur:

Il fallut que Voltaire enfin
Chantât comme prêchoit Cottin.
Pour enlever tous vos ſuffrages.

les Sages d'à préſent, d'une autre reſſource que l'inſipide banquet de Plutarque. Je faiſois des Vers à peu près comme ceux de ce Corps que j'ai tant vilipendés. Qu'on joigne à ces diſpoſitions mon extrême complaiſance pour mes amis, & même cette prévention contre tous les autres que l'on m'a reprochée tant de fois; mais que l'on auroit, pu tourner à bien: voilà, je crois, mes preuves faites.

J'avoue auſſi qu'il m'a manqué la qualité la plus eſſentielle, & c'eſt *l'art de louer.* Je ſens tout le tort que j'ai eu de négliger *cette* utile *partie de la belle Littérature.* Je reconnois l'abus des talens contraires à celui-ci, le plus grand de tous, & je déteſte, par conſéquent, les miens comme Ovide. Si le plus ſincére repentir eſt capable de réparer le mal que j'ai fait, j'offre toute l'amertume du mien à ceux qui ont éprouvé les traits de ma plume. Je voudrois qu'il me fût poſſible d'en effacer juſqu'aux moindres traces, ou de les émouſſer dans le miel. Je ſouhaite dans cet eſprit que ce Teſtament écrit de ma main volontairement, & ſans aucune ſuggeſtion, en ſoit à jamais le préſervatif. Je veux, du moins, qu'ils ſoit regardé par tous & un

chacun comme un desaveu public & formel de tout ce qui a pu blesser le plus médiocre Ecrivain dans mes Oeuvres critiques. Sur ce, je recommande à tous mes amis, & même à la générosité de mes ennemis, le soin de ma mémoire.

FIN

MAG 2019263

BIBLIOTECA N.
ROMA
VITTORIO EM.